

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

# **Flammes sur Titan**

**Maurice Limat**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

MAURICE LIMAT

# FLAMMES SUR TITAN



**F L E U V E   N O I R**

**MAURICE LIMAT**

**FLAMMES SUR TITAN**

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

La jeune femme semblait dormir.

L'homme, silencieux, allait et venait. Il fumait. Il fumait sans

cesse. Prenant dans une soucoupe le tabac qui lui tombait sous la main.

Du tabac de la Terre ou bien des plaines de Mars. Ou encore de ces cigares qui viennent des planètes du Sagittaire, fort estimées.

Son visage était blême et, par instants, un spasme le parcourait, le défigurait presque, l'instant d'un éclair.

C'étaient là les seuls symptômes évidents de son immense douleur.

Soudain, il se rendit compte de l'indécence de son attitude.

Il écrasa vivement la dernière cigarette et fit aussitôt agir le venticlimatiseur.

Immédiatement, le nuage de fumée fut résorbé et l'atmosphère redevint merveilleusement fraîche.

L'homme vint au chevet de celle qui dormait, de celle qui ne devait plus se réveiller dans ce cosmos immense, où il n'y avait plus place pour elle.

– Pardonne-moi... Mon amour... Je suis égaré... Je ne songeais même pas à ce que je faisais... Oh !... si tu savais...

Il sanglota, soudain. Horriblement. Longuement.

Un peu plus tard, des gens vinrent. Des parents, des amis, avec des mines de circonstance.

Puis, les fonctionnaires. Ceux qui avaient pour tâche de mener à bien le dernier acte de l'existence cosmique. La désintégration du corps.

On le vit se pencher sur elle, poser, sur le front glacé, le suprême baiser de l'amant...

\*

Minuit.

Paris-sur-Terre flambe de néon magnétisé.

Les formidables balisages, installés à l'usage des voyageurs du ciel, soit de la zone rapprochée, de l'atmosphère, soit d'au-delà de la stratosphère et cela jusqu'aux confins de la galaxie, tout irradie dans la nuit.

Vingt millions d'âmes. Des milliers et des milliers de fenêtres encore éclairées, sans compter les enseignes des cabarets, des théâtres, des piscines nocturnes, des stades où l'on s'entraîne sans cesse...

Pourtant, à l'écart, vers les coteaux de ce qui fut Ménilmontant, s'étend un vaste endroit de silence.

Un mur circulaire. Une porte monumentale, mais sobre de lignes.

Au fronton, on distingue vaguement, dans les semi-ténèbres, la forme d'une croix, flanquée d'une étoile à six branches et d'un croissant.

Ainsi, quelle que soit leur foi, tous ceux qui reposent ici sont sous la protection du triple symbole religieux. Il en est ainsi depuis que les hommes de bonne volonté, s'ils n'ont pas encore réussi à juguler le crime et la guerre, ce super-crime, ont toutefois uni leurs croyances au Maître Unique.

Clandestinement, un homme franchit le mur, s'aidant du lierre qui escalade la clôture du grand cimetière.

C'est, par hasard, que l'enquête a conduit quelqu'un, ce soir, dans ce quartier.

Quelqu'un dont le métier est d'être toujours aux aguets.

L'électrauto passe tout près, silencieuse ou presque sur son coussin d'air.

À l'intérieur, ce personnage. Mille et une autres personnes auraient suivi le même itinéraire sans se rendre compte du passage insolite de celui qui grimpe si inconsidérément, pour s'introduire dans le champ de repos fermé à pareille heure.

– Qu'est-ce que c'est que ce type-là ?

Ce type est seul, parmi les tombes.

Beaucoup d'humains exigent encore de dormir au sein de la Terre. Mais la plupart admettent volontiers, après leur départ, d'être désintégrés, système simple, pratique, hygiénique, qui remplace avantageusement les sinistres crémations désuètes.

Une ombre avance dans les allées noires, sous les cyprès et les tilleuls.

C'est l'automne. Un vent un peu aigre souffle, et des feuilles volent, tels des oiseaux de nuit, sans voix et sans plumage.

L'ombre va, tout droit, vers le désintégratorium.

Ce vaste bâtiment quadrangulaire qui domine la colline.

Il est tout près. Il contourne adroitement la construction, pour éviter de se trouver dans le champ visuel des gardiens.

Il est hors de doute qu'il a soigneusement repéré les lieux.

Un instant plus tard, il a réussi l'effraction. Cela tombe sous le coup de la loi, mais il s'en moque, bien qu'il soit rigoureusement un honnête garçon depuis sa naissance.

Mais au point où il en est...

Il marche maintenant dans des couloirs déserts. Il a fait la lumière. Il sait où il est.

Il a consulté son cosmographe de poignet :

– La ronde est finie depuis dix minutes. J'ai une heure et cinquante minutes...

Il a une sorte de ricanement amer, qui s'achève presque en sanglot :

– Et cela ne dure... pas même une seconde...

Il avance. Il cherche un instant, se repère. C'est là.

Malgré lui, il frissonne.

Ces appareils... le public ne les voit pas. Ceux qui viennent assister à la désintégration, en fait, sont cantonnés dans une sorte de chapelle ardente, voisine, mais sans pénétrer dans ce lieu.

Rien de funéraire. On dirait un laboratoire et, en fait, c'en est un.

Des appareils électriques. Des condensateurs et des dynamos. Et des cuves dans lesquelles il est aisé de coucher un corps humain.

L'homme a dompté son émotion.

Maintenant, il se recueille. Un très court instant.

– Ma chérie... Si Dieu existe... je vais te rejoindre... Sinon, comme toi, je ne serai plus... Et je veux être où tu es, ou ne plus être si tu n'es plus.

Puis, vite, très vite, il sort de sa poche un schéma, le consulte, murmure :

– Pas de temps à perdre... Les branchements... Là, à gauche, sous le transfo... La cuve numéro trois...

Il la regarde, cette cuve et, malgré tout son désir de faire le grand saut, de s'envoler à la poursuite de l'âme de la bien-aimée, il éprouve encore un désagréable frisson.

– Ah ! non, je ne vais pas flancher... Vite, vite, il prépare l'expérience. Bientôt, une dynamo commence doucement à ronronner.

– Si les gardiens l'entendent... Mais ça ne fait rien... Le temps qu'ils viennent jusqu'ici, il sera trop tard.

Il vérifie, d'après le schéma, s'il n'a rien oublié.

Non. Tout est en place. Tout fonctionne.

La monstrueuse machine à détruire intégralement les corps humains.

– Dans une minute et demie...

Il aspire une goulée d'air, de l'air climatisé de ce lieu funèbre malgré son aspect de clinique et, tournant le dos aux installations qu'il vient d'animer de leur vie électromagnétique, il va se coucher dans la cuve numéro 3.

De son portefeuille, il tire une photo. Exactement un filmo.

Petite photo en relief, représentant une très jolie jeune femme.

L'homme étendu passe son pouce sur la surface de l'image et une voix douce murmure des paroles qu'il est seul à entendre.

– Sylvia... Mon amour, râle-t-il. Encore une minute. Un peu moins d'une minute.

Et la grande étincelle foudroyante parcourra la cuve numéro trois où le malheureux sera désintégré, serrant entre ses doigts l'image de celle qu'il a perdu, qu'il a la folie de vouloir rejoindre par le truchement d'une impardonnable faute, le suicide.

Il pleure, doucement, parce qu'il l'entend encore.

Sa tête est dans un étau, son cœur se serre. Quelques secondes,

et puis...

Et soudain, il hurle de terreur, se redresse, halluciné.

Quelqu'un est dans le laboratoire.

Il a eu peur, lui qui s'était volontairement porté au seuil de la mort, volontaire.

Peur. Stupidement. En un réflexe enfantin, mais bien compréhensible.

L'homme qui est là coupe le courant et prononce, d'une voix dure, sèche, où passe la raillerie :

– Désolé, cher monsieur, mais c'est parfaitement illicite. Voulez-vous savoir l'article du code qui sanctionne ce genre de fantaisies ? Loi du 27 janvier 2038. Art. 8945. Vol. 2.

L'homme veut se relever. Une poigne solide l'agrippe et l'aide, ou plutôt le force, à s'extirper de la cuve fatale.

Soudain, le désespéré se reprend, repousse son sauveur :

– De quel droit ?... Laissez-moi...

– Ttt... ttt... Du calme. Parce que ce serait outrage à représentant de la force publique. Et là aussi, si vous voulez connaître l'article du code...

– Vous vous foutez de moi ?

– Pas le moins du monde. Je comprends que vous devez avoir beaucoup souffert pour tenter une folie pareille... Ah !... je crois comprendre...

Le sauveur intempestif a aperçu le filmo, que l'autre, dans un geste pudique, enfouit dans une poche.

– Vous voulez mourir ?

– C'est mon droit, oui ?

– Non.

– Comment, non ?

Il ricane :

– Vous avez aussi un article du code à me réciter ?

– Non, mon cher. Mais il y a une autre loi cosmique. Une loi morale que nous connaissons tous... Tu ne tueras point... Et chacun est, lui aussi, de ceux qu'il ne faut pas tuer.

– On pourrait discuter longtemps ainsi...

– Aussi trêve de bavardages. J'ai une proposition à vous faire.

– À moi ?

– Comme à quelques personnages de votre style. Tous ceux qui ont envie de passer de l'autre côté avant l'heure fixée par le Destin.

– C'est-à-dire ?...

– Venez.

Subjugué, comprenant que, de toute façon, on ne le lâchera pas et que ce ne sera pas ce soir qu'il pourra se suicider à son aise, le désintégré manqué suit son interlocuteur et se retrouve bientôt parmi



les tombes, en haut de Ménilmontant.

Le ciel s'est un peu éclairci. On distingue des étoiles, des planètes, bien que des rafales poussent encore quelques nuages effilochés.

– Tenez, prenez mon smoc...

L'inconnu tend à celui qu'il a sauvé un petit fragment cristallin.

Un smoc. Abréviation de cosmonocle. Un minuscule télescope qu'on peut se river dans l'orbite, simple, et bien pratique pour observer ce ciel qui est devenu la vraie patrie des humanoïdes de tous les mondes habités.

Pas un gosse qui n'en possède un. Un jouet. Mais un jouet scientifique que les grands ne dédaignent pas.

– Où voulez-vous que je regarde ? On fait de la métaphysique ?

– Ah ! non, mon vieux. Assez parlé de mort pour cette nuit. De la physique, tout simplement. Regardez par-là...

Un doigt se lève et une voix explicite désigne un point de l'univers.

– Je vois... Mais c'est Saturne, je le reconnais.

– Très bien. Voulez-vous aller là-bas ?

– Eh ! quoi faire ?

– Une œuvre utile. Ou bien, peut-être (car c'est sans doute très dangereux) trouver cette mort que vous cherchez. Et là, du moins, vous éviterez ce geste imbécile... Oui, oui, je maintiens... Et votre mort servira à quelque chose...

Un instant. Silence. Un soupir.

– De quoi s'agit-il ?

Le sauveur comprend qu'il a vaincu le désespéré. Il va se rendre. Il se rend puisque, déjà, il s'intéresse, malgré son immense chagrin...

– Avez-vous entendu parler de ce qui se passe sur Titan, la seule planète de notre système dont on savait déjà, avant la conquête de l'espace, qu'elle possédait une atmosphère ?

– Mais cette atmosphère (je ne suis pas ferré, je le sais tout de même) est irrespirable pour les humains !

– Champ merveilleux pour les suicidés en puissance.

– Vous êtes cruel.

– Et vous, vous êtes fou. Mais répondez à ma question.

– Oui. J'ai entendu ça au journal reliefcolor, à la télé. Des feux inconnus... Un astronef-pirate, ou quelque chose d'approchant.

– Bien. Vous êtes au courant dans les grandes lignes. Donc, une expédition se prépare. Mais c'est peut-être, justement, une mission suicide. Je vous propose d'y participer.

Un court silence encore. Puis le suicidé rescapé demande soudain

:

– Mais, est-ce clandestin, ou quoi ?... Et si je savais seulement

qui vous êtes, je pourrais répondre ?

Il rend le smoc. L'homme le met dans sa poche et sa voix sèche, mais où décidément rien n'efface l'intonation narquoise, présente le personnage :

– Commissaire interplanétaire Muscat.

## **PREMIÈRE PARTIE**

# MISSION SUICIDE

## CHAPITRE PREMIER

Ce que Claude voyait le subjuguait.

Ce n'était pourtant pas absolument quelque chose d'inédit pour lui, ni d'ailleurs pour tous les humains.

Depuis son enfance, il aurait dû être familiarisé avec ce genre de spectacles, encore qu'il n'eût jamais voyagé dans l'espace, en dépit de ses vingt-sept ans.

Seulement, depuis son enfance, ce qu'il avait vu cent fois c'était des photos, des films, des émissions, des documents de toutes sortes concernant Saturne.

Maintenant, c'était autre chose. Le cosmaviso *Sterne*, à bord duquel il avait pris place, approchait de la planète géante, de celle qu'on nomme le joyau du ciel.

Le nez au hublot de dépolex, les yeux noyés, il contemplait l'immense sphère autour de laquelle les anneaux mettent leur cercle fantastique.

Et la lumière d'émeraude ruisselait sur lui, se projetait en taches éblouissantes à travers l'astronef, pénétrant par tous les hublots, par les baies de la coupole majeure.

Et tout changeait d'aspect. C'était un torrent féérique, un ruissellement de joie pour les yeux, envoûtant les cerveaux.

Claude Dalbret regardait. Fasciné. Immobile.

– Eh bien ! on ne songe plus à se suicider ?

Arraché brutalement à sa rêverie, il sursauta et se retourna.

Mais, déjà, il avait reconnu la voix.

– Ah !... c'est toi, Wilfrid.

C'était un Austro-Terrien, lui-même étant Franco-Terrien. Les deux garçons, bien qu'embarqués dans une même aventure, n'avaient encore guère sympathisé.

Claude éprouva le besoin d'être désagréable :

– Et toi, tu as oublié le goût des barbituriques ?

Dans l'œil bleu de l'Austro, un éclair passa.

– J'avais de bonnes raisons, tu sais... La ruine...

Claude Dalbret haussa imperceptiblement les épaules.

Wilfrid ne lui laissa pas le temps de poursuivre.

– Oui, je sais ce que tu penses. C'est idiot, de jouer, de perdre toute sa fortune dans un casino. Ah !... tu ne sais pas ce que c'est, que la volupté du risque... du...

Cette fois, ce fut Claude qui coupa.

– Mais si, justement. Sans cela je ne serais pas ici.

Wilfrid lui jeta un regard venimeux et, sans doute convaincu, lui aussi, qu'il fallait lancer quelque perfidie, il trouva tout de suite.

– Ici ?... On verra bien. Si on crève, ce ne sera pas une perte. Et, du moins, je ne serai pas assez stupide pour vouloir me mettre en l'air pour une souris et...

– Wilfrid... Tu vas la fermer ?

Les poings serrés, ulcéré d'entendre cette allusion directe à son suicide manqué, Dalbret était prêt à se jeter sur son coéquipier.

– Mes petits frères de la Terre, je vous en prie...

Présent, silencieusement venu, quelqu'un intervenait pour empêcher le pugilat.

– Devant la beauté de cette planète, remerciez le maître du cosmos. Et ne songez pas à vous entr'égorgier...

– C'est ça, ricana Wilfrid. Les Saturniens, ou plutôt les types de Titan que nous allons chatouiller s'en chargeront bien assez tôt. Mais tu es aussi dans le coup, subtil Tchou. Ah !... Et puis fous-nous la paix avec tes histoires. Moi, je ne crois pas à Bouddha. C'est démodé.

Le Sino-Terrien gardait son immuable sourire.

– Démodé ? Rien de ce qui est éternel n'est démodé, ami Wilfrid. Et Saturne continuera à tourner dans le ciel, et à répandre cette merveilleuse lumière encore longtemps, alors que nous ne serons plus que poussière perdue dans l'univers.

– Très joli... Très poétique...

En fait, l'Austro ne savait plus que riposter.

Claude Dalbret, lui, n'avait que regards sympathiques pour son ami le Sino :

– La sagesse millénaire de ton pays, Tchou, est la bienvenue. Nous allons dire des choses désagréables.

– Et en faire, surtout, amis. Et manquer à votre mission. Vous avez le droit, peut-être le devoir, de mourir. Mais pas de votre propre volonté, ni de celle de votre frère en l'aventure de mort... C'est là l'engagement formel que vous avez juré et signé avant de partir pour Titan.

Wilfrid se trouvait un peu honteux et cherchait à orienter autrement la conversation.

Claude Dalbret était ravi. Il n'aurait pas hésité à se battre avec l'Austro, mais il savait déjà qu'on ne pouvait en arriver à la violence en présence du très sage fils des mandarins, héritier de la Chine de toujours, laquelle avait résisté à bien des fluctuations pour redevenir égale à ce qu'elle n'avait jamais, au fond, cessé d'être.

Wilfrid enchaînait :

– Ce Titan... On commence à le voir un peu mieux.

Les trois hommes oubliaient la querelle. Au-delà de Saturne, le géant d'émeraude, ils regardaient Titan, son satellite le plus massif, ou, du moins, le peu qu'on en apercevait, masqué qu'il était pour la plus grande part du bord des anneaux.

Une très faible partie du disque apparaissait. Très blanc, très lumineux. Titan possédait une atmosphère fortement ammoniacquée, ce n'était un mystère pour personne et, comme la plupart des satellites qui roulaient éternellement alentour, cadets du gros Titan dans le sillage saturnien, sa température était fort basse.

– On ne voit pas ces fameux feux, observa Claude.

Une sonnerie tinta. Et, dans les interphones, une voix tonna :

– Alarme !... Alarme !... Tenue de combat !

Les trois cosmonautes bondirent, bien que Wilfrid eût ronchonné :

– Encore un exercice d'alerte... Ils nous fatiguent... Nous savons bien ce que nous avons à faire et, le moment venu, on finira par tout manquer, tant on nous aura rabattu les oreilles avec des conseils et des mouvements inutiles.

– N'oublie pas que tu es volontaire, lui lança Claude, et qu'un volontaire n'a pas le droit de se plaindre.

Derrière Tchou, vif autant que calme, ils pénétraient dans la salle d'armes et, en même temps qu'une partie des cosmatelots (ceux qui n'étaient pas de quart), ils enfilaient les tenues de combat.

Bientôt, ressemblant à des hommes-grenouilles mâtinés de chevaliers des siècles passés, ils foncèrent à l'appel du commandant de

bord.

Le commodore Flood ne passait pas pour un type très aimable, ni très accueillant. Il détestait sa mission, estimant que les voyages vers Titan, banlieue de la Terre (selon lui) n'étaient pas dignes de son mérite de vieux routier de la galaxie.

Et il avait ordre de ne pas ménager les trois hommes du commando spécial, trois suicidés que les circonstances avaient sauvés et qui, tombant sous le coup de la loi antisuicide, avaient eu à choisir entre la prison et une mission difficile.

Près de Flood, se tenait un homme encore jeune, grand et solide, dont les yeux verts, au regard aigu et profond, indiquaient une personnalité exceptionnelle.

À ses pieds, une sorte de monstre était assis. Cela ressemblait à un gros chien fauve, avec un mufler laid et sympathique et l'avant du corps était enveloppé, comme d'un manteau de cour infernale, par deux ailes évoquant celles des chauves-souris, qui servaient de membres antérieurs.

Les trois du commando suicide et les autres cosmatelots arrivaient, se bousculant un peu, en hâte d'être prêts à l'appel.

Flood semblait bougon, à son habitude. Il ne répondit pas aux saluts et, ayant vu d'un coup d'œil que l'effectif était complet, il commença par tempêter :

– Mille diables des étoiles !... Il vous faut deux minutes et demie après l'alarme ! L'ennemi a le temps de nous foudroyer... Écoutez tous. L'astronef mystérieux, déjà signalé au moment où les feux sur Titan ont été aperçus, a été repéré au sonaradar.

Claude jeta un regard ironique vers Wilfrid.

L'Austro-Terrien s'était trompé. Il ne s'agissait pas d'un exercice d'alerte.

Flood poursuivait. Il expliquait, en termes rudes, sans vaines phrases, que le *Sterne* se devait de purger la zone de Saturne du navire inconnu, ne répondant à aucune sommation et qui semblait l'écumer.

Jamais, d'ailleurs, ce navire fantôme n'avait rien tenté contre les vaisseaux des lignes commerciales ou, a fortiori, contre les spatonefs de ligne.

Mais son apparition déroutait les forces du Martervénus. Il se tenait en dehors des règlements, ce qui exaspérait les pouvoirs publics.

D'autre part, il ne répondait jamais aux sommations et avait réussi, à chaque rencontre spatiale, à fausser compagnie aux astronefs qui tentaient, soit d'entrer en rapport radio avec lui, soit de le rejoindre.

On estimait qu'il devait utiliser des champs magnétiques inconnus, et, naturellement, par voie de conséquence, qu'il venait sans doute de quelque monde inconnu, ou d'une autre galaxie, les folles

hypothèses de l'« autre dimension » étant, depuis deux siècles, tombées en désuétude devant les réalités révélées spatialement.

Flood expliqua donc que, avant de tenter une incursion sur la froide et hostile planète appelée Titan, on devait (c'était là le corollaire de la mission du *Sterne*) en finir avec ce vaisseau spatial fantôme.

– Le commando doit être prêt, dès que nous nous rapprocherons de Titan.

Cela devait demander plusieurs heures.

En effet, l'astronef avait encore une très grande distance spatiale à parcourir avant de survoler le satellite majeur de Saturne.

Claude Dalbret, Tchou et Wilfrid furent donc autorisés à aller prendre un peu de repos. Mais, désormais, ils devaient demeurer en tenue, sans cesse sur les dents.

C'était leur rôle. Ils étaient volontaires, une fois pour toutes, et en permanence. Les cosmatelots du *Sterne*, eux, avaient chacun leur travail et ne devaient devenir combattants qu'en cas de conflit bien déterminé, toutes tâches de sondage, reconnaissance, exploration ou tentative de lutte localisée incombant définitivement aux trois « suicidés », ainsi qu'on les appelait à bord.

Ils avaient une cabine à part. Ils demeuraient quelque peu isolés. Et Wilfrid disait souvent avec humeur :

– On nous traite comme des pestiférés.

– Nous avons pensé à la mort, ripostait paisiblement Tchou. Nous payons.

Lui aussi avait voulu se suicider. Mais, ni Wilfrid, ni Dalbret, n'en connaissaient la raison. Tchou, aux nombreuses qualités de sa caste, comptait aussi la discrétion.

Du temps passa.

Le *Sterne*, fort bien manœuvré par le commodore Flood, se rapprochait de Titan avec une lenteur relative.

En fait, Flood, ayant repéré l'astronef fantôme, ne voulait pas trop tôt démasquer ses batteries. Il laissait l'autre dans une tranquillité factice, destinée à l'endormir si, comme c'était vraisemblable, l'inconnu, de son côté, avait repéré l'approche d'un navire spatial.

Sur sa couchette, un peu engoncé dans son armure d'espace, Dalbret rêvait tout haut.

– Je me demande ce que peuvent bien être ces feux mystérieux.

– Ça t'intéresse ? ça prouve que tu es bien revenu dans la vie, ricana Wilfrid, toujours prêt à le harceler.

Dalbret dédaigna de répondre et prononça, pour bien marquer son mépris de l'intervention qu'il jugeait grossière :

– Qu'en penses-tu, ami Tchou ?

Le fils des mandarins prononça :

– Nous le saurons quand nous y serons. À quoi bon échafauder des hypothèses ? Depuis que les hommes sont entrés en contact avec les humanoïdes des divers mondes et qu'ils ont exploré tant de planètes ignorées, toutes les idées préconçues se sont révélées inexactes. Plus d'un astronome s'en est mordu les doigts. Alors, mieux vaut se taire et attendre...

Wilfrid émit un petit rire, pensant que Dalbret serait vexé de la riposte du Chinois.

Mais Claude Dalbret aimait trop son ami Tchou pour s'offenser.

– Je te rappelle, ô descendant de ceux qui s'appelaient déjà les Fils du Ciel, que, chez toi, comme chez moi, il y avait des poètes, et que ces poètes ont souvent émis des idées réputées futiles par les simili-rationalistes, et qui, finalement, ont prouvé que...

– Alarme ! Alarme ! Commando en place !

Cette conversation poético-philosophique ainsi interrompue, les trois « suicidés » bondirent sur leurs pieds, saisirent leurs casques, et se catapultèrent vers le sas de sortie.

Deux hommes de service en ce lieu les accueillirent. Le commodore, lui, apparaissait sur l'écran de l'intertélé.

Par contre, ils eurent la surprise de trouver quelqu'un en tenue, visiblement prêt à sauter, lui aussi, dans le vide.

– Vous, Chevalier ?

– Moi. Je désire vous accompagner dans cette reconnaissance.

– Je m'en réjouis, dit Dalbret en lui serrant la main. C'est un grand honneur que de sauter en plein espace en compagnie du chevalier Coqdor.

L'homme aux yeux d'émeraude, qui, à bord du *Sterne*, se tenait souvent auprès du commodore, avait une réputation véritablement cosmique. Ses exploits, de planète en planète, ne se comptaient plus guère, et les plus hautes autorités martervénusiennes l'avaient dépêché avec le commando pour tenter d'éclaircir le mystère de ces flammes étranges repérées sur Titan, jusque-là planète réputée inhabitable ([1]).

– Et, demanda Wilfrid, que deviens Râx ?

– Mon pstôr est chez le commodore. Tenez, regardez-le...

Tout en ajustant leurs tenues définitives pour le saut, les quatre cosmonautes voyaient, sur l'écran, dans la cabine de commandement, le petit monstre ailé auprès du maître du bord. Mais l'émission intérieure étant en duplex, Râx reconnut Coqdor sur l'écran et se précipita, si bien qu'on vit son mufler venir s'écraser littéralement sur la surface qu'il ne comprenait pas ne pas pouvoir franchir.

– Allons !... allons, Râx, sois sage... Je vais revenir...

Le chevalier Coqdor flatta l'écran de la main, tandis que les sifflements douloureux du pstôr parvenaient jusqu'au sas.

Personne n'avait réagi à la parole du chevalier.



– Je vais revenir...

Mais, sans savoir pourquoi, Claude Dalbret avait eu froid au cœur.

Revenir...

On allait ainsi bondir en plein vide, dans l'immensité des gouffres interplanétaires.

Pouvait-on, aussi péremptoirement, affirmer qu'on allait « revenir » ?

Il pensa à celle qu'il avait perdue, celle pour laquelle il avait voulu mourir.

C'était pour elle, parce qu'elle n'était plus, qu'il se retrouvait là.

Un instant, il eut le vertige.

« Elle » était morte. Que lui importait la vie ?

Mais, déjà, la mission reprenait ses droits. Il fallait plonger plus tôt qu'on ne l'avait pensé.

Et l'énigme, malgré tout, tenaillait Claude, comme les autres. Il importait de savoir pourquoi on voyait des feux sur Titan, et d'où, de quel univers, venait ce navire fantôme qui intriguait tous les interplanétaires.

Alors il oublia tout, sous son casque de cosmonaute.

Auprès du chevalier Coqdor, de Tchou et de ce Wilfrid qu'il détestait, il se prépara au grand plongeon.

Le sas s'ouvrait.

Maintenant, ayant franchi une distance considérable depuis le repérage du vaisseau spatial mystérieux, le *Sterne* était nettement en vue de la planète Titan.

Dans des torrents de lumière smaragdine, les quatre cosmonautes se jetaient dans le vide...

## CHAPITRE II

Quatre petits hommes perdus dans l'immensité. Quatre petits points inondés de la grande lumière saturnienne.

Claude Dalbret ressentait de curieuses impressions. Il se disait, à présent, qu'il « nageait » littéralement en plein espace, que le sort lui réservait de bizarres aventures. Son apprentissage avait été accéléré et, à bord du *Sterne*, le commodore Flood ne ménageait guère les suicidés en puissance.

C'était normal, logique. Il n'y avait pas à s'élever contre cela.

Pas le moment même de penser à la disparue, à celle à cause de qui il en arrivait à un moment pareil. Il était ébloui par la beauté du spectacle.

Novice de l'espace, Claude découvrait brusquement un des plus beaux tableaux de l'univers, celui de l'approche de Saturne.

Lancés dans le vide, les quatre hommes pouvaient mesurer l'étonnant aspect de la fantastique planète. C'était bien autre chose que vu depuis un astronef. Maintenant, ils étaient, comme de pauvres êtres nus et désarmés, plongés tout vivants dans cette clarté qui atteignait un tel paroxysme qu'elle en devenait un élément absolu.

Irradiante, l'immense planète aux anneaux lançait de toutes parts ses feux merveilleux. En tournant un peu la tête (mouvement que l'incroyable souplesse du scaphandre-armure lui permettait), Claude avait pu encore apercevoir le cosmaviso.

Et le petit navire spatial lui était apparu comme une émeraude gigantesque, qui, d'ailleurs, diminuait de volume à vue d'œil. Parce que le *Sterne*, lui aussi, baignait dans l'iridescente lumière verte.

Et tout en était inondé, si bien que le reste de l'univers n'apparaissait plus que dans cet océan luminescent, qui dominait, s'imposait, métamorphosait tout selon sa nature propre.

Titan, cependant, demeurait plus blanche, plus nette que ses frères satellites, lesquels disparaissaient en partie dans l'irradiation verte.

Claude ne voyait, d'ailleurs, en dehors de l'impérieux Titan, que deux petites terres tournoyant autour du globe formidable.

Sans doute étaient-ce Encelade et Téthys, dont les orbites sont de dimensions voisines, si, en volume, le second fait presque le double du premier.

Claude pensait cela vaguement. À bord, on n'avait rien précisé et comme l'envol du commando avait été brusqué, on n'avait guère eu le temps de demander des explications complémentaires.

De toute façon, les hommes du ciel devaient évoluer à près de trois cent mille kilomètres des anneaux triples cerclant l'immensité de Saturne.

Le commando était silencieux. Personne n'avait encore posé la moindre question au chevalier Coqdor, improvisé en quelque sorte chef de cette petite expédition.

Sans doute Wilfrid et Tchou, eux aussi, avaient la gorge serrée en découvrant un tel univers.

Mais Claude comprenait fort bien la tactique du commodore.

L'ennemi, le vaisseau fantôme, on ne le découvrait pas encore. Ce qui n'avait, en somme, rien de surprenant, puisque, se retournant une seconde fois, Claude avait eu peine à apercevoir le *Sterne* perdu dans la luminescence générale, qui paraissait emplir le cosmos alors

que, en fait, elle ne devait pas irradier au-delà d'un million de kilomètres autour de Saturne.

Seulement, le gros avantage, c'était de pouvoir approcher ainsi aussi discrètement du but cherché. Car, si un astronef devenait difficilement visible, il était hors de doute que les quatre malheureux petits hommes, eux, étaient totalement invisibles.

Pendant les cours rapides de préparation à l'espace auxquels avaient eu droit les « suicidés », on leur avait donné assez de directives, de renseignements sur la vie spatiale pour qu'ils puissent savoir qu'il est déjà très difficile de distinguer un scaphandrier isolé dans le vide, en zone normale.

Ainsi, le commando avait-il toutes les chances d'approcher du navire inconnu, de le repérer, et, si possible, de s'introduire à bord.

Flood avait donné carte blanche. Il fallait aller jusqu'au bout, ramener, si on s'en sortait, le maximum de documentation, s'en emparer ou tout au moins le saboter si possible, ou même le détruire le cas échéant.

Le commodore avait même fait observer au chevalier Coqdor qu'il était superflu de sa part de se joindre au commando :

- Ces trois hommes savent ce qu'ils ont à faire. Ils ont subi un entraînement...

- Accélééré, Commodore. Et très insuffisant à mon gré pour leur donner le total des chances de s'en sortir.

- Ce sont des « suicidés », Chevalier. S'ils y restent, ils auront trouvé ce qu'ils cherchaient.

- Mais la mission ne sera pas accomplie.

- Dans ce cas, j'enverrai des volontaires. De mon équipage. Et je sais que j'en trouverai.

- C'est vrai. Mais ce sera un retard inutile. Et jeter ces hommes à la mort peut-être. Gratuitement.

- Chevalier...

- Je n'ai pas à discuter vos avis, Commodore. Vous êtes maître à bord. Je sollicite seulement l'honneur d'accompagner le commando.

Flood devait savoir que, en haut lieu, on faisait toute confiance à Coqdor car il n'avait plus protesté. Se contentant de dire :

- Mais, que diable, avez-vous besoin d'aller avec eux ?

- C'est que, peut-être, ils ont besoin que je sois là... Qu'un homme, qui n'est pas un suicidé, lui, mais qui a l'amour de la vie, soit auprès d'eux...

Et le commodore Flood n'avait plus rien dit.

Claude Dalbret songeait à cela, les pensées défilant étrangement dans son cerveau que la clarté smaragdine paraissait survolter.

Une étrange chaleur se glissait en son cœur. C'était la première fois qu'il se sentait vivre depuis la disparition de la bien-aimée.

Un tel homme évoluait dans l'espace, à quelques dizaines de mètres de lui, entre le sympathique Tchou et l'agaçant Wilfrid. Un homme qui se jetait au-devant de la mort par désir de reconforter ceux qu'on lui expédiait aussi cruellement.

Claude eût cherché à parler avec Coqdor. Mais une sorte de pudeur le retenait, d'autant que Tchou et Wilfrid eussent sans doute capté la conversation radio et que cela fût devenu gênant.

Tchou, en tout cas, devait réaliser la valeur du geste du chevalier.

D'ailleurs, ils avançaient toujours et le spatonef fantôme ne se manifestait pas.

Claude, qui brûlait d'envie de causer avec Coqdor, allait se décider à l'interpeller, lorsque ce fut ce dernier qui déclencha la conversation, par les hyper walkies-talkies des scaphandres :

– Allô !... Les gars du commando ?

Ils se nommèrent, l'un après l'autre, ajoutant : « J'écoute, Chevalier ».

– Quelques recommandations. Suivez-moi bien...

Coqdor leur rappela que le véritable but de la mission était de découvrir l'origine de certains feux aperçus sur Titan par les astronefs de reconnaissance, et par des paquebots spatiaux.

– Et, à propos de Titan, notez que nous sommes en ce moment dans une zone gravitationnelle d'un style très particulier, que nous ne pouvons estimer. Il faudrait, pour cela, de savants mathématiciens, et l'aide d'un ordinateur. En effet, nous subissons l'attraction majeure de Saturne, vous n'en doutez pas. Toutefois, nous en sommes à une distance équivalant à peu près à celle qui sépare la Terre de la Lune et à cet éloignement, la force s'atténue. Par contre, vous pouvez apercevoir deux petites planètes, qui évoluent non loin de nous (non loin, tout est relatif dans l'espace). Bien que nous en soyons éloignés encore, elles agissent sur nous. Plus que Saturne lui-même, moins que Titan, plus massif et, par voie de conséquence, plus capable de nous « satelliser ». Or, justement, c'est ce que nous devons éviter à tout prix...

– De tomber sous l'influence de Titan ?

– Exactement.

– Mais Titan et ses feux inconnus, c'est précisément notre but.

– Pas présentement. Nous sommes chargés, en ce moment, de la mission n° 2, la reconnaissance d'un vaisseau inconnu, qui brave les lois interplanétaires. Et, puisque notre départ s'est effectué brusquement, on n'a pas eu le temps de vous avertir comme il eût été convenable de le faire.

Wilfrid ronchonna :

– Ça ne m'étonne pas du commodore Flood. Il s'est écoulé... je ne sais plus... plusieurs heures depuis le moment où il a fallu se tenir

prêts...

– En effet, intervint Claude, pour une fois d'accord avec l'Austro-Terrien. On aurait pu, pendant ce temps...

– Vous faire un cours, messieurs. Eh bien ! je comble cette lacune. Vous vous en plaignez ?

– Non, non, s'empressa de s'écrier Claude. Nous vous écoutons avec satisfaction et plaisir.

– Voilà bien des gracieusetés, lança l'Autrichien.

– Même perdus en plein espace, nous sommes des hommes, susurra l'aimable Chinois.

– Des hommes... Moi, je te vois, dans cette lumière, comme si tu n'étais qu'une énorme grenouille, d'ailleurs bien frêle dans tout ce bazar cosmique...

– Nous avons, en effet, l'allure de grenouilles, dit Coqdor, égayé. Écoutez cependant, je n'ai pas fini. Pour l'instant, objectif numéro un : contact avec le vaisseau fantôme. Mais, attention ! Consigne de sécurité numéro un pour notre commando : éviter Titan.

– Mais, enfin...

– Nous ne sommes pas équipés pour. Nos armures sont conçues spécialement pour la plongée. Aucun rapport avec les vêtements (vous les avez essayés d'ailleurs) prévus pour le débarquement dans ce bain de méthane.

– Si bien qu'il nous faut revenir, dans cette tenue, sur le *Sterne*.

– Oui. Après avoir appris le plus de choses possibles sur le navire inconnu, voire l'avoir neutralisé.

– Nous sommes cependant liés au cosmaviso, observa Claude.

– Oui. Bien que nos propulseurs individuels soient en action, il n'en est pas moins vrai que le filet magnétique du *Sterne* nous garde, si j'ose dire, en main.

Cela, les trois suicidés savaient de quoi il s'agissait.

On ne jetait pas dans l'espace des scaphandriers isolés. Un champ magnétique spécial, dit « filet », enrobait les divers membres du commando, les catapultait au départ, les accompagnait dans la randonnée et, dès que le retour s'amorçait, un courant contraire, aussitôt établi « accrochait » littéralement les astronautes. Ce courant eût sans doute été insuffisant à les ramener à bord, du moins aidait-il considérablement au mouvement puisé, à l'origine, par les moteurs individuels.

Cependant, le commando évoluait toujours.

Et rien ne semblait se passer, autour des plongeurs.

L'immense Saturne, le lourd Titan, les allègres petites planètes ne paraissaient évidemment pas avoir bougé, en dépit des allures fantastiques avec lesquelles ils filaient à travers le cosmos.

Mais, surtout, on ne distinguait toujours pas le navire

mystérieux.

Claude s'en émut et en parla à Coqdor :

– Il est sans doute noyé, comme le reste, dans la clarté. Laissez-moi faire...

Claude se tut, comme Tchou et comme Wilfrid.

Ils savaient ce que signifiait une telle phrase.

Perdu dans l'espace, auréolé de la clarté d'émeraude, le chevalier Coqdor fermait ses yeux verts et, se laissant emporter à la fois par le moteur individuel de son scaphandre-armure et la pulsion émanant du navire-mère, il procédait à la concentration intérieure.

Il venait de savoir, par un message du *Sterne* que le contact avec le navire fantôme avait été perdu, au sonaradar. Qu'était devenu ce bizarre navigateur de l'espace ?

Coqdor cherchait, utilisant ses facultés supranormales, ses fonctions cérébrales simplement humaines, mais dynamisées par un travail patient et une éthique particulière.

Il cherchait. Il explorait psychiquement les abysses dans lesquelles il se trouvait plongé avec les membres du commando des suicidés.

Et il ne trouvait rien.

Son esprit survolté, sensitif à l'extrême, détectait la masse géante de Saturne, Titan et les autres satellites, mais il ne s'y arrêtaient pas.

Véritablement lancé hors de lui-même, dédoublé en esprit, il évoluait tel un follet gracieux à travers l'univers saturnien, mais nulle part il n'y avait trace du vaisseau inconnu.

Dans son casque, Coqdor ouvrit les yeux.

Il ruisselait de sueur.

L'effort avait été rapide, et très grand. En effet, il n'avait pas de temps à perdre et ne pouvait longtemps se laisser aller ainsi, s'abandonner à des travaux relevant de l'occultisme alors qu'il était dans l'immensité du vide et surtout qu'il avait pris, en quelque sorte, la responsabilité morale de ces trois hommes qu'on envoyait à la mort et que lui, à la suite d'une conversation avec son vieil ami le commissaire interplanétaire Muscat, il espérait bien ramener au goût de vivre.

Mais il n'avait rien trouvé et, à une question posée délicatement par le subtil Tchou, il avoua franchement que son expérience avait été nulle, et qu'il ne trouvait rien de plus que le sonaradar.

– Alors, fit, dans les micros des casques, la voix rude de Wilfrid, il faut donc admettre que c'est vraiment un vaisseau fantôme...

– Ami, répondit le chevalier, je n'y crois qu'avec la musique de Wagner, aux vaisseaux fantômes. Quant au reste, l'explication de leur disparition est toujours des plus simples et parfaitement rationnelle, comme tout ce qui concerne notre univers...

– Je ne vous savais pas matérialiste, Chevalier, fit Wilfrid, d'un ton qui demeurerait sarcastique.

– Mais non, reprit Coqdor. Pourquoi chercher le surnaturel alors que l'univers recèle tant de merveilles ? Ce monde de Saturne n'en est-il pas une des plus belles ?...

Sans doute, au fond de leurs casques, Claude Dalbret et Tchou devaient-ils sourire et approuver.

Mais, brutal, Wilfrid lançait :

– Eh bien ! en fait de merveilles, en voilà une autre...

Brusquement, devant eux, les quatre hommes de l'espace venaient d'apercevoir un astronef inconnu.

Il jaillissait, entre eux et Saturne l'immense, et Titan, et les satellites Phoebe, ou Téthys, et certainement Encelade.

– Mais alors ?... Alors ?... s'effara Claude.

– Ne vous affolez pas, riposta le chevalier. Il a tout bonnement plongé dans le subespace pour nous échapper à tous. Mais c'était un piège et, à présent, il réapparaît, juste devant nous. Manœuvre voulue. Il est très fort, ce pirate des étoiles car, normalement, les plongées sont risquées et je gagerais qu'il a réussi à émerger au point précis qu'il a choisi en se basant sur notre position...

– Est-ce donc si extraordinaire ?

– Vous n'êtes pas familiarisés avec les choses de l'espace. Sans cela, vous estimeriez cet ennemi avec autant de rigueur. Il y a toujours une marge d'erreur, de hasard si vous préférez... A-t-il donc inventé un procédé inédit ? Je ne serais pas fâché de le savoir...

– En tout cas, fit remarquer Claude, il ne paye pas de mine.

C'était vrai. L'astronef qui semblait s'être brusquement matérialisé en face du commando ne ressemblait en rien, quant à l'allure générale, aux nombreux navires qui, désormais, allaient d'un bout de la galaxie à l'autre, Alors que tous, quelle que soit leur forme, leur type, leur mission, étaient nickelés, étincelants, briqués, astiqués, frottés, lustrés, grattés et polis, celui-là, énorme sphéronef sans grâce, aux formes renflées en son centre, apparaissait couvert de rouille.

Ce qui lui donnait un ton jaunâtre, peu reluisant et, Coqdor s'en étonnait, il ne semblait appartenir à aucun modèle connu à travers le cosmos.

Pour un homme comme Coqdor, qui était allé jusqu'aux confins du monde, c'était pour le moins surprenant.

Mais non seulement il ne connaissait pas ce genre d'appareils, encore se demandait-il comment il pouvait « tenir l'espace ». Usé, visiblement réparé en maints endroits, c'était un vaisseau-sphère haut d'une trentaine de mètres, mais encore une fois rien de comparable avec les fringants sphéronefs que le chevalier avait tant de fois utilisés dans ses randonnées spatiales.

Des hublots avaient été aveuglés, d'autres donnaient sur des cabines ou des couloirs qu'on devinait vétustes et crasseux. D'ailleurs, l'ensemble évoquait une gigantesque et omniprésente saleté.

Des traces graisseuses, auxquelles adhéraient des masses de poussière cosmique, traînaient tout au long de la coque et le superfroid des abîmes interstellaires gelait le tout, ce qui donnait un aspect bien curieux à ce globe qui apparaissait faussé, cabossé, bosselé, inesthétique au possible.

Et, cependant, Coqdor se disait que cet astronef hors série venait de réussir sans nul doute un exploit rarissime. Car il ne doutait pas que la disparition et la réapparition en lieu utile n'aient été voulues et savamment calculées.

Disparaître dans le subespace, c'est aisé et à la portée de tous les astronefs, du moins de ceux qui sont conditionnés en conséquence.

Mais surgir ainsi, barrant la route au commando lancé à sa poursuite, c'est tout autre chose et l'inconnu avait besoin, pour cela, non seulement d'une grande habileté, d'une connaissance parfaite de l'espace, mais encore et sans doute, d'appareils d'une super sensibilité.

Or, son aspect extérieur paraissait démentir autant de subtilité dans la machinerie, et le navire fantôme — le bien nommé — évoquait plutôt une vieille carcasse échappée à un cimetière d'astronefs.

Mais Coqdor, s'il avait songé à tout cela en trente secondes, pensait déjà à disposer ses hommes à la fois pour leur salut et en vertu de l'accomplissement de la mission en cours.

Il les fit disposer en quadrilatère, puis, par un mouvement rapide, allongea la formation, qui devint losange.

Ainsi, s'écartant de plus en plus, en proportion constante, ils se dispersèrent, tout en demeurant à portée régulière les uns des autres, s'écartant surtout pour éviter, éventuellement, quelque jet d'une arme atomique quelconque, une bordée d'inframauves, ou tout autre tir spatial, risquant d'anéantir le commando en une demi-seconde.

Mais l'ennemi (si c'était un ennemi) paraissait stagnant.

– Formation d'attaque ! Assaut général ! Terminé.

L'ordre de Coqdor était ferme, net, sans bavures. Le « terminé » coupait court à toute réplique.

Claude, Wilfrid et Tchou le comprirent parfaitement et, aussitôt, peut-être avec plus de bonne volonté que de science spatiale véritable, tentèrent-ils d'investir le navire mystérieux.

Coqdor et eux, se resserrant subitement, foncèrent, le chevalier en tête, vers une coupole supérieure, aussi crasseuse que le reste, où s'amoncelaient les déchets spatiaux comme, sur un vaisseau de haute mer, la coque s'encrasse de l'agglomération des coquillages et des débris marins.

Seulement, en dépit de l'adresse du chef de commando et de la



vélocité avec laquelle ils lui obéirent, ils n'atteignirent pas leur but.

Dans les quatre casques, à la fois, une même voix résonna.

Ironique, un peu chevrotante, avec des intonations féroces :

– Non, mes petits agneaux de Terre, mes petits fluozx d'Aldébaran, je ne me laisse pas faire comme ça, vous ne connaissez pas le Marsupial...

Une flamme parut envelopper le sphéronef.

Une flamme écarlate, aveuglante, mais qui s'effaça aussitôt, ne laissant sur la rétine des cosmonautes qu'une empreinte cruelle, qui eut quelque peine à disparaître, tant la lueur avait été vive.

Et, tous les quatre à la fois, ils se sentirent subitement comme des pantins désarticulés.

Ils tombaient littéralement, verbe qui n'a pas de sens dans le grand vide non orienté.

Ils étaient perdus, ils s'agitaient comme de malheureux hannetons affolés. Ils n'avaient plus d'équilibre en eux, et le petit microcosme que chacun représentait, retombait en chaos.

La voix de celui qui s'était lui-même si bizarrement appelé le Marsupial leur parvint encore, alors que leurs cerveaux mal irrigués les torturaient, que leurs yeux se brouillaient, que des flammes naissaient en eux, que les mille marteaux de la fièvre et du désarroi antigravitationnel tapaient dur à leurs tempes, à leurs poignets, à leurs poitrines.

– J'ai coupé le cordon ombilical, tas de fœtus... Plus de retenue avec le navire de ce vieil imbécile de Flood... Ah ! vous vouliez connaître le secret de Titan... Eh bien ! Vous allez flotter un moment, et puis Titan, dont la masse est puissante, va vous attirer... Et vous tomberez... sur Titan... sur Titan... sur Titan...

Cela se perdait, se diluait dans l'esprit horriblement tourmenté de Claude, qui pensait bien que l'aventure allait se terminer pour lui avant d'avoir presque commencé.

Il songea drôlement qu'il aurait mieux fait d'en finir dans le désintégratorium de Ménilmontant, et voua le commissaire Muscat aux gémonies cosmiques.

Tandis que le chevalier Coqdor, souffrant le martyre, lui aussi, n'avait qu'une pensée, dominant le chaos envahisseur :

– ... Non... pas sur Titan... pas sur Titan... surtout pas sur Titan...

Cela tourne, grandit, devient immense, énorme, tourne encore et toujours, devient obsédant, total, absolu, effrayant...

Hallucinante phrase qui a force de loi, qui est le centre de l'univers pour les naufragés de l'espace.

Pas sur Titan...

Cela, Claude l'a entendu. Nettement. C'est même la seule chose qui demeure impérieuse dans le tourbillon vertigineux qui l'emporte, où il n'a plus de corps, sinon cette pauvre chose douloureuse et nauséuse.

Un rôle lui parvient. Un rôle affreux, le suprême effort, sans doute, de quelque mourant.

Et puis il se rend compte que ce rôle n'est pas le fait d'une seule poitrine en détresse, mais de trois.

Par les walkies-talkies, il entend gémir et se débattre, au fond de leurs scaphandres, ses trois compagnons, comme lui, précipités au cœur de cet abîme qui, justement, n'a pas de cœur, de fond, de limites, de fin...

Trois rôles ?

Non, quatre. Parce que le sien s'y mêle, terriblement, et que tout cela crée une symphonie d'horreur dans son casque.

Seulement une voix fait effort, une voix répète :

– Pas sur Titan...

Mais parce qu'un homme lutte, plus loin, plus fort que le vertige, parce qu'il a identifié Coqdor, Claude se remet à espérer, très vaguement.

Tout est vert. Il ne voit que du vert. Il a l'impression qu'il ne respire, qu'il n'entend que cette couleur dominante qui emplit le monde.

Les paroles gémissantes du chevalier, elles-mêmes, sont des paroles vertes.

De ce vert lumineux, magnifique, magistral, émane de la planète Saturne et ruisselle sur tout ce qui l'approche à moins d'un million de kilomètres.

Petit à petit, Claude, tournant lentement, dérivant comme une épave vivante, comme doivent dériver les autres membres du commando, réalise que Coqdor est en train d'envoyer un message.

Non. D'essayer d'envoyer un message.

Il entend ses halètements, les bribes de mots qu'il siffle entre ses dents, dans l'effort. Il répète ce qu'il tente de transmettre et le picotement du Morse parvient à Claude.

Ne pouvant parler convenablement, sans doute au bord du vomissement, sachant bien que ce qui s'entend par les walkies-talkies

ne sera pas discernable par la sidéroradio, il tente d'« accrocher » l'attention des gens du *Sterne* par le Morse, en composant, péniblement sans doute, le S.O.S. avec ses doigts, meurtris dans la moufle, mais qui, à la ceinture, font un effort considérable.

Cela stimule Claude. À son tour, il va essayer.

Il ramène, au prix d'un effort inouï, sa main flottante, son bras étendu stupidement dans le rien, à hauteur de sa ceinture. Là, le poste de radio personnel. Là, en cas de détresse, l'appel possible...

Claude double le S.O.S. du chevalier Coqdor.

Et du temps passe.

Du temps qu'on ne saurait estimer. Du temps où tout demeure vert. Où tout est vert. Même les pensées.

Quatre corps tournent lentement dans l'espace.

Un double S.O.S. automatique vole vers les antennes du *Sterne*.

Enfin, le contact est établi et c'est la sidérotélé qui entre en danse.

Le commodore Flood, fou de colère d'abord, d'inquiétude ensuite, est mis au courant.

On ne comprend pas très bien ce qui s'est passé, sinon que le commando tout entier s'en va à la dérive cosmique et que le « filet magnétique qui, à la fois reliait et propulsait les quatre scaphandriers de l'espace au navire, a été brisé par une raison inconnue, que les quatre hommes sont en péril mortel.

Flood donne des ordres.

On tente de les ramener à bord. Mais, à cette distance, c'est déjà très difficile. On lance de nouveau le filet, puisque son action a été entamée par quelque courant inconnu. On cherche à enserrer les quatre épaves de vie dans ses mailles d'ondes, on tente de brasser le commando, de le hisser vers le *Sterne*.

Les spécialistes vont, dans quelques instants, rendre compte du résultat quasi négatif de leurs efforts à Flood, maître à bord.

Le commando est trop loin et le contact ayant été rompu, on a bien réussi à « saisir » les quatre naufragés, mais il semble impossible de les haler à bord.

– La position exacte ? gronde le commodore.

Bientôt, on peut la lui fournir. Et, sur un tableau lumineux, entouré de son état-major, il suit les quatre minuscules têtes d'épingles qui représentent les membres du commando.

– Messieurs, dit Flood, que les sentiments n'embarrassent guère, mais qui songe à son avancement, si le commando suicide disparaît, on ne me demandera aucun compte particulier. Ces hommes avaient choisi la mort. Mais s'il arrive malheur au chevalier Coqdor, j'aurai tous les ennuis de l'univers.

Aussi donne-t-il des ordres en conséquence.

Parce que, malgré les efforts du *Sterne*, les naufragés « tombent » nettement vers Titan. Titan la planète du méthane, Titan la mystérieuse, pour l'exploration de laquelle ils ne sont pas, pas encore, conditionnés convenablement.

– Il faut les ramener, ordonne Flood.

Envoyer un second commando, c'est risqué, d'autant qu'on ne se rend pas très bien compte de la raison de cette dérive inquiétante.

Certes, chacun, à bord du *Sterne*, pense la même chose.

Coqdor et les trois suicidés partaient à la recherche du fameux, trop fameux vaisseau fantôme.

Et c'est, sans doute, un coup du vaisseau fantôme. On a deviné depuis longtemps qu'il possédait des moyens spectaculaires inédits, ignorés du reste des galaxies. Sans doute a-t-il trouvé le moyen de rompre le champ magnétique qui reliait encore les scaphandriers de l'espace au *Sterne*.

Lentement, délicatement, subtilement, les spécialistes du bord, jouant des ondes depuis les claviers de commandes, réussissent à enrober littéralement les naufragés de l'espace, et tentent de les « tirer » dans la direction du *Sterne*.

C'est trop loin.

Titan semble les attirer, malgré tout, de sa formidable masse.

Et puis, la nouvelle parvient à Flood, qui respire un peu.

– Il semble que nous ayons réussi à les arracher à l'emprise gravitationnelle de Titan.

Pendant de longues minutes, on se berce de cet espoir. On continue le singulier halage par ondes.

Coqdor, Tchou, Wilfrid et Claude, eux, pensent vert, gémissent dans le vert, tournent dans le vert, sentant vaguement qu'on les tire, qu'on tente de les arracher à leur triste position.

Ils ont la nausée, ils bavent, vomissent dans les casques. Ils subissent toutes les horreurs de cet hyper mal de mer qu'est le mal de l'espace, quand le champ magnétique de base a été rompu et qu'on tente péniblement de le reconstituer.

Claude ne se rend tout de même pas très bien compte. Il sait qu'il râle, qu'il halète, en permanence, et les walkies-talkies lui amènent les échos des poitrines compressées de ses compagnons de misère.

Et puis la nouvelle leur parvient, alors qu'on vient de la transmettre au commodore Flood, qui jure comme un païen galactique.

– Ils ne tombent plus vers Titan, c'est vrai, mais...

Ils tombent vers Encelade.

On n'a pas pu éviter cela. Les arracher à l'attraction du gros Titan, le satellite majeur, oui, on a fini par y parvenir.

Mais pas les ramener pour cela vers le *Sterne*. Dans le chaos de lumière verte, décalés, désaxés, ils « tombent » encore, pris, cette fois, sous la force de la masse d'un monde des centaines et des milliers de fois plus pesant que le pauvre petit astronef.

Encelade. Le satellite qui se trouvait en fait le plus proche.

Encelade, un globe de 600 kilomètres de diamètre, qui roule à plus de 280 000 kilomètres des formidables anneaux de Saturne, une de ces petites terres dont on ne sait rien ou pas grand-chose.

Ils tombent... Ils tombent...

Le *Sterne* pourrait sans doute foncer jusque-là, tenter une plongée subspatiale au besoin, rafler à portée convenable les quatre naufragés.

Mais le prudent Flood ne veut pas risquer son navire, pour sauver quatre hommes dont trois suicidés, dans les parages d'un vaisseau aussi redoutable que celui qui a, jusque-là, dérouté les flottes du Martervénus et qui vient de jouer ce tour pendable au commando.

Aussi a-t-il préféré le système à longue distance du halage, qui n'a pas tout à fait raté, puisqu'il a évité au commando de tomber dans l'atmosphère méphitique de Titan, mais dont le résultat, contrariant les forces, les jette sur la minuscule Encelade.

Sur l'écran, Flood les cherche. Ils disparaissent. Ils sont trop loin.

Bientôt, il entendra la phrase qu'il attend, qu'il ne peut pas ne pas entendre, parce que c'est inéluctable.

Quand les techniciens en sont convaincus, ils font leur rapport. C'est très simple. Il tient en ces mots :

– Contact perdu, commandant.

Personne, à bord du *Sterne*, ne sait plus ce que le commando est devenu. Le chevalier Coqdor et les trois suicidés, aux dernières nouvelles, « tombaient » en direction de la petite planète Encelade, satellite de Saturne.

Des heures passent.

Flood, du moins pour l'instant, a renoncé aux recherches. Avant tout, il voudrait pouvoir faire repérer, examiner, sonder, le vaisseau fantôme, mais l'échec de ce premier commando, prévu pour cela, ne l'encourage pas à en envoyer un second.

Et pas question, moins que jamais, de risquer le *Sterne* à portée d'un appareil aussi diabolique.

Pendant ce temps, la chute dans le vert se poursuit.

Après le sursaut d'énergie qui les a tirés de la torpeur, qui a permis l'envoi du S.O.S., Claude, d'une part, Coqdor, de l'autre, sont retombés dans leur silence.

Tchou et Wilfrid, eux, qui n'ont pas réagi de la même façon, sombrent dans l'inconscient.

Le décalage provoqué par l'action des ondes émises du *Sterne* les

a cependant sauvés, en permettant que la chute dans les gaz mortels de Titan ne puisse pas avoir lieu.

Si l'un des quatre reprend parfois conscience, quelques instants, il réalise qu'il n'est pas absolument seul.

Car les micros révèlent les halètements des trois autres.

Et puis, petit à petit, le chaos se dilue, cesse tout à fait. L'équilibre revient.

Ils sortent de l'abominable vertige. Ils voient moins en vert, ils ne sont plus obsédés par la formidable lueur.

Certes, ils sont encore dans les reflets saturniens, mais ce n'est plus aussi impérieux et, surtout, ils ont l'impression qu'ils retrouvent une certaine stabilité.

On entend la voix du paisible Tchou.

– Est-ce que je rêve ?... Ou suis-je mort ?... Pourquoi n'ai-je plus le vertige ?... J'éprouve une véritable sensation d'euphorie...

Ce qui correspond à l'impression générale du commando.

Coqdor, auquel aucun problème spatial n'est étranger, répond :

– Ami Tchou... vous retrouvez votre gravité... Vous n'êtes plus une épave, flottant dans le vide, mais désormais un corps qui tombe vers une masse... Ce qui rétablit une sorte d'équilibre... Et, en comparaison des horribles contractions internes que nous venons de subir, c'est un enchantement...

– Alors ? Nous tombons ? Pas vers Titan ?

– Non... J'interroge le *Sterne*. Peut-être savent-ils...

Un instant après, le contact radio est rétabli, à défaut d'autre. Les quatre garçons sont au courant. Ils vont échouer sur Encelade.

Petite planète, parmi les plus petits satellites de Saturne, Encelade possède-t-il une atmosphère ?

Jusqu'alors, on n'en sait rien. Certains astronautes, dit-on, y ont déjà fait escale. Les uns ont trouvé de l'air, d'autres pas. C'est très vague tout cela et, comme dirait monsieur de la Palisse, le mieux est encore d'y aller voir.

Ils y vont, contre leur gré, mais ils ont perdu tout espoir, du moins provisoirement, de remonter de longtemps à bord du *Sterne*.

Wilfrid, qui avec son caractère brutal a souvent le mérite de la franchise, retrouvant un peu de stabilité, pose la question.

Le chevalier Coqdor ne s'embarrasse pas de préjugés.

Il dit, sans ambages, qu'il croit comprendre la position du commodore Flood. Se méfiant comme de la peste de ce vaisseau fantôme aux moyens mal connus, mais évidemment dangereux, il laisse provisoirement le commando dans une sorte de réserve. Wilfrid est plus net que jamais.

– Dites : d'abandon, Chevalier. Il nous lâche, voilà tout.

Coqdor se sent le devoir de remonter le moral des trois hommes

dont il a pris la responsabilité :

– Vous oubliez que, avant tout, le commodore Flood a, avant nous, le salut de son navire et de son équipage à assumer...

La voix sucrée de Tchou se fait entendre dans les micros :

– Et puis, à ses yeux, nous ne valons pas cher... Des suicidés... Une race pour laquelle il n'a que mépris. S'il s'agissait de ses hommes, je suis persuadé qu'il ferait un petit effort.

Claude rage, lui aussi. Et il crie à ses compagnons qu'il maudit le commissaire Muscat pour l'avoir arraché au désintégratorium.

Pendant les heures qui passent, Coqdor a beaucoup de mal à lutter moralement. Heureusement, le, calme et patient Tchou lui vient en aide.

Claude, le Franco-Terrien romantique, et Wilfrid, l'Austro plus brutal, couvrent d'injures le commodore, le *Sterne*, l'équipage qui les abandonne, le Martervénux et le cosmos tout entier.

Mais le chevalier, et le sage Chinois, (il a voulu se suicider, mais avec la patience que sa race apporte en toute chose) se liguent pour contrebattre cet état d'esprit.

Enfin, ils sentent, les uns et les autres, qu'ils deviennent autre chose que des errants du vide.

L'action attractive d'Encelade se fait de plus en plus sentir. Ils savent maintenant qu'ils tombent, pour de bon, et vers une planète, si minime soit-elle.

Ils peuvent la voir, cette terre de l'espace, ce globe avec son horizon à court terme de petit monde, ce globe dont les lignes trop nettes laissent entendre que, s'il y a une atmosphère, elle est plutôt raréfiée.

Heureusement, les scaphandres ont des réserves d'oxygène concentré et ils tiendront encore plusieurs tours de cadran, mais enfermés dans leur microcosme.

Quelques pilules vitaminées pour subsister. Ensuite, si on ne trouve pas de vie sur Encelade...

Coqdor a affirmé que le *Sterne* finirait bien par les recueillir, ou, au moins, envoyer un canot-soucoupe, si Flood ne veut pas risquer la sécurité du navire.

Au fond, il n'en est qu'à demi sûr.

Mais la chute s'accroît.

Encelade grandit, s'étend, masque totalement l'horizon cosmique des gars du commando, et bientôt ils survolent son relief peu accidenté, sorte de lune un peu plate, morne, froide d'aspect, et que les reflets du grand Saturne tachent ça et là, de grandes plaques verdâtres.

Un monde bien inhospitalier.

Mais on n'a pas le choix et cela vaut mieux, assurément, que

l'hostile Titan qui, outre les feux inconnus qui indiquent on ne sait quel phénomène, quelle présence redoutable, possède une atmosphère qui finirait par leur être fatale à tous, sans compter que, là, les gens du *Sterne* ne viendraient certainement pas les rechercher.

Coqdor donne des conseils, leur apprend à régler leur gravitation. On se met en quelque sorte sur orbite, on ne tombe plus, on descend.

On plane.

Une heure encore.

Et les quatre du commando, les uns après les autres, entrent en contact avec le sol de la planète Encelade, sous le grand soleil saturnien, lui-même reflet de l'astre tutélaire, si lointain.

Un temps. Ils sont las, à bout de forces. Mais Coqdor se reprend, une fois encore et, par les walkies-talkies, les appelle, les uns après les autres.

Tchou... Wilfrid... Dalbret... Ils ont répondu.

– Il ne semble pas y avoir beaucoup d'air... Un peu peut-être... Je fais un essai... Je retire mon casque...

Il joint le geste à la parole et commence à détacher le globe de dépolex qui enrobe sa tête et lui amène les possibilités de vie.

Claude Dalbret s'est soulevé. Il regarde, le cœur battant.

C'est risqué, ce que fait le chevalier. Mais on ne se rend pas très bien compte. Atmosphère ou pas ? On n'a pas eu l'impression de rentrer dans une masse oxygénée ou azotée.

Toujours au ras du sol, à peine soulevé sur les genoux, Coqdor ôte le casque d'un seul coup.

Tchou et Wilfrid, étendus eux aussi, le guettent, anxieux.

Le chevalier semble humer l'air, ou ce qui en tient lieu. Il sourit et il pose son casque.

Plus de walkie-talkie. On ne l'entend plus (les trois garçons étant enfermés dans leurs casques globaïdes), du moins on voit son visage détendu, malgré la fatigue, et ses lèvres qui remuent.

Ils comprennent, tous les trois.

De l'air, il y a de l'air, sur ces roches désolées, sur cet horizon renflé par la courte distance, et où ne pousse pas un brin de verdure.

Tous trois, aussitôt, se mettent à ôter leurs casques.

Claude n'y arrive pas et s'énerve. Tchou, toujours patient, prend son temps.

Wilfrid, le premier, a réussi.

Il se relève, fait un bond, tout heureux de se détendre. Il s'étire et s'élance, escalade un rocher, en gesticulant.

Mais, en haut, on le voit chanceler et prendre l'attitude d'un homme qui, visiblement, suffoque.

Par manque d'air.



De l'air là où est Coqdor, et plus d'air où se trouve Wilfrid.

Le chevalier se précipite à son secours, alors que Tchou et Claude Dalbret hésitent à détacher totalement les casques.

Violacé, comme déjà à demi asphyxié, Wilfrid exhale un râle qui ne leur parvient pas et il dégringole, comme une masse, au bas du rocher...

## CHAPITRE IV

– Le casque... son casque... mon casque... les casques...

Obsession brutale des casques. Du casque qu'il faut vivement réajuster à l'homme en détresse, le casque qu'on est en train de quitter, ou qu'on vient de quitter, et qu'il faut, à tout prix, remettre en place, les casques, ces ustensiles majeurs de la tenue du cosmonaute et qui deviennent indispensables sur les planètes hostiles, celles où il n'y a pas d'air et surtout celles qui, plus terribles, plus perfides encore, semblent posséder une atmosphère riche en oxygène pour réserver ensuite d'immondes surprises aux imprudents qui leur font confiance.

Tous, rampant, se traînant, ils courent après les casques, avec le souci fébrile de voler au secours de Wilfrid, de le relever, de lui remettre son casque de gré ou de force.

Wilfrid s'est abattu au pied du grand rocher qu'il a escaladé avec la sveltesse d'un chamois, l'insouciance d'un enfant heureux de poser enfin le pied sur une terre ferme.

Coqdor arrive près de lui, mais Claude et Tchou, qui remettent les casques, tant bien que mal, constatent que le chevalier continue à demeurer tête nue, qu'il avance à pas mesurés, courbé en deux, arrivant par instants à poser les mains au sol pour garder son équilibre.

Puis il repart, humant l'air comme un jeune chien. L'air ou ce qui en tient lieu.

Il arrive auprès de Wilfrid, un Wilfrid qui se débat et a le geste instinctif de l'homme qui étouffe, crispant les deux mains contre sa poitrine, en tentant d'aspirer, la bouche ouverte, le visage presque noir.

Coqdor a gardé son casque à la main. Il se penche vers le malade et il continue son singulier manège, flairant l'atmosphère.

Mais il y a donc une atmosphère.

Claude n'y comprend plus rien, mais il arrive à son tour.

Tchou est là, lui aussi.

Comme Claude Dalbret, il a vivement remis son casque et, tout comme lui, il a un air interrogateur.

Tous deux regardent avec effroi le malheureux Wilfrid, qui se tord sur le sol.

Coqdor, lui, croit avoir compris.

– Aidez-moi... On va le ranimer...

Derrière les casques de dépolex, le Sino-Terrien et le Franco-Terrien continuent à le regarder, visiblement sans comprendre.

Parbleu ! lui n'a plus de casques, il ne communique plus avec eux.

Alors il fait des gestes et, instinctivement, il parle :

– Il faut l'emmener... Vite... Là... en contrebas... Le plus bas possible... dans ce trou, par exemple...

Il y a là une excavation. Coqdor s'explique par gestes et Tchou, tout comme Claude, a compris.

Ils enlèvent le malheureux cosmonaute, tandis que Coqdor ramasse le casque qu'il a laissé échapper dans sa chute.

Et ils descendent, de quelques mètres, au fond de ce mouvement de terrain, profond de quatre ou cinq mètres, tout au plus.

– Soutenez-le... Oui... comme ça... Mais ôtez donc vos casques...

Ils ne comprennent pas.

Subitement, Coqdor ferme les yeux, se concentre, si vite, si fort, qu'on voit perler des gouttes de sueur à son front, où la veine centrale semble prête à éclater.

Mais, simultanément, Tchou et Claude ont entendu.

Au fond d'eux-mêmes.

La parole de Coqdor. Coqdor le voyant. Coqdor le télépathe, qui vient de leur transmettre la vérité.

L'air, ici, est rarissime. L'oxygène existe, avec, sans doute, un peu d'hydrogène, d'azote, d'argon, et d'un certain nombre de gaz, le tout constituant un semblant d'atmosphère.

Mais c'est si faible, si mal répandu, sur la planète Encelade, que cela stagne en flaques, emplit les trous, les ravins, et n'existe certainement pas sur les monts qu'on aperçoit, vaguement, dans la direction correspondant à l'est.

De l'air par mares, des étangs d'atmosphère.

Au ras du sol, on peut respirer, mais il suffit qu'un grand gaillard, tel que Wilfrid, bondisse au sommet d'un roc, ce qui provoque une déclivité de huit ou dix mètres, pour qu'il se trouve dans une zone totalement dépourvue d'oxygène.

Si bien que, ôtant là son casque, il a eu l'impression de se noyer.

Maintenant, tandis que Tchou et Claude soutiennent le malade, Coqdor se penche vers lui et pose ses lèvres sur les siennes.

Lentement, méthodiquement, il commence le bouche à bouche.

En même temps, il « pense ». De cette hyper-pensée qui pénètre les cerveaux de ceux qui l'entourent.

Tchou, posément, prend les bras de Wilfrid et commence les mouvements classiques.

Coqdor lutte, reprenant sa respiration, dans un air d'ailleurs raréfié, et recommence.

Mais Wilfrid est bien atteint et le chevalier s'épuise.

– Permettez, Chevalier...

Coqdor n'en peut plus. Il esquisse un geste qui signifie :

– À votre tour...

Claude, qui a ôté son casque, comprenant enfin qu'on peut ici le faire impunément, prend la relève.

Tchou, méthodique, pratique toujours la respiration artificielle.

Plusieurs fois, ils croient le voir repartir, mais vainement. Il demeure congestionné, le malheureux Wilfrid, s'étant étourdi jeté dans la zone maudite.

Enfin, Claude, posant la main dans la combinaison-armure qu'il a dégraffée, croit sentir les palpitations d'un cœur qui repart, tandis que les poumons reprennent lentement leur office.

– Il vit...

– Continuez, dit alors Coqdor.

Tchou prend la succession et continue le bouche à bouche, tandis que maintenant Claude remue les bras de l'accidenté en cadence.

Coqdor s'est levé, avec prudence, « tâtant » l'air pour savoir si, debout, on peut respirer.

Oui, c'est faisable, on est au fond du trou.

Alors il se concentre de nouveau, mais, cette fois, son pouvoir psychique vole au secours de celui qui est déjà sur les routes de l'éternité.

– Wilfrid, reviens...

Il l'appelle, il l'attire à lui, de toute sa foi.

Wilfrid ouvre les yeux et Tchou a le sourire mystérieux de la vieille Chine, tandis que Claude bondit sur ses pieds et crie son enthousiasme, à la française, oubliant que, en temps normal, il déteste cordialement l'homme qu'ils se sont donné tant de mal pour tirer de là.

Un peu plus tard, les quatre hommes sont assis en rond au fond de l'excavation.

La situation est sans ambages. Pas d'eau, presque pas d'air. Impossible d'établir le contact radio avec le *Sterne*, le parasitage, consécutif sans doute à la présence de l'énorme Saturne et des satellites, interdit toute communication.

Vivres ? Les réserves individuelles de pilules vitaminées.

De l'air ? Un peu encore dans les scaphandres. Des heures. À part cela, on pourra vivre sur Encelade, à condition d'utiliser les mouvements de terrain en recherchant les creux, les gouffres, là où l'atmosphère quasi inexistante s'est réfugiée.

– Le reste du temps, pour ne pas trop nous risquer, il faudra, dans la mesure du possible, avancer à quatre pattes, ou courbés au ras du sol...

– Comme des animaux, s'écrie Wilfrid.

On rit. Il redevient lui-même, il retrouve ses brutalités de langage.

Cela détend un peu les cosmonautes, mais il faut admettre que leur avenir n'est pas brillant.

Le *Sterne* viendra-t-il à leur secours ?

Encore une fois, Wilfrid résume la situation.

– Flood, et les autres, se foutent totalement de nous... sauf de vous, Chevalier... Un homme aussi important...

– Un homme est un homme, dit simplement Coqdor.

– Cela dépend de ce qu'il apporte à son semblable, susurra l'aimable et délicat Tchou. Wilfrid eut un gros rire :

– Et vous m'avez apporté de l'air, messieurs, l'air de vos propres poumons... C'est bon de vivre, même à quatre pattes, comme nous en sommes menacés...

– J'aime à vous l'entendre dire, fit le chevalier, avec un petit air ironique qui n'échappa à aucun des trois suicidés en puissance.

– C'est pourtant vrai, remarqua Claude. Nous sommes perdus sur une planète pratiquement inconnue, inexplorée, où l'air est aussi rare que les perles dans d'autres mondes. Nous n'avons pas une goutte d'eau, quelques malheureuses pastilles pour manger, et rien à l'horizon, ni sur ce monde, ni dans le ciel, et pourtant...

– Et pourtant, messieurs les suicidés, nous, vous et moi, avons tous envie de vivre...

Il fallait bien cela, en effet, pour tenir, face à un tel désastre.

Ils se reposèrent, à peu près sûrs de ne rien risquer sur cette planète si peu philohumaine.

Ils dormirent quelques heures. Tinrent conseil. Décidèrent d'explorer Encelade plus avant.

Ils partirent, un seul d'entre eux servant de guide, à tour de rôle, n'avançant qu'avec prudence, humant l'air pour éviter les gouffres de vide.

On ne savait guère ce qui était le jour, ce qui était la nuit.

Comme toutes les petites planètes, Encelade subissait l'influence lumineuse de l'astre tutélaire. Or, Saturne déversait en permanence des torrents de clarté verdâtre, avec des reflets plus rosés, vus à travers le semblant d'atmosphère du petit monde où avaient échoué

les cosmonautes.

Mais, lorsque le géant s'enfonçait sur l'horizon, le soleil, lui, apparaissait, très lointain, mais tout de même semblable à une étoile de belle taille.

Enfin, on voyait souvent Titan, énorme lune qui occultait une assez grande partie du ciel et déversait, lui aussi, ses flots lumineux plus blancs vers Encelade.

Il n'était pas jusqu'aux planètes-sœurs, les Téthys, les Mimas, les Rhéa, qui ne se manifestaient. On ne les identifiait que difficilement, et, sans doute, confondait-on l'une avec l'autre, Titan seul émergeant du troupeau saturnien.

Lunes, demi-quartiers, croissants, tout cela flottait dans ce ciel de féerie, à cela près qu'il surplombait une terre infernale.

Car la progression des aventuriers de l'espace demeurait des moins aisées.

Il avait été décidé qu'on continuerait à visage nu, à la fois pour des questions de commodité et pour éviter d'user trop vite les réserves des scaphandres.

Le guide cherchait les trous, les gouffres, les creux, les crevasses, tout ce qui pouvait se trouver en contrebas du sol proprement dit, et où, logiquement, devaient s'accumuler les poches d'air.

Parallèlement, celui qui menait la petite troupe devait éviter les roches élevées, les plateaux, les collines, les mouvements ascensionnels du terrain, où l'on risquait de se trouver dans un vide mortel.

Tour à tour, Coqdor, Wilfrid, Tchou et enfin Claude, tinrent ce rôle directionnel.

Le sol demeurait toujours aussi médiocre, sans la moindre verdure.

La lumière bizarre, faite des reflets de ce lointain soleil et de ces planètes multiples et si proches, les faisait vivre dans une ambiance assez agaçante, sans nuances, mais avec des sautes brusques de clarté, sans que jamais la nuit réelle vienne apporter ses douceurs apaisantes.

L'orienteur avait fort à faire et son rôle était périlleux.

À plusieurs reprises, ses compagnons le virent reculer, sursauter, s'effondrer même, alors qu'il suffoquait, pénétrant brusquement dans une région que rien, évidemment, ne signalait, et où l'air se raréfiait tellement que la menace d'asphyxie se faisait brusquement sentir.

Ils furent tous, plus ou moins, victimes de tels incidents, si bien que le chevalier Coqdor décida que le guide ne tiendrait pas plus d'une heure (en mesure de la Terre) la tête de la colonne.

Claude allait achever son « quart » lorsque, tendant le bras vers le ciel, il cria à ses compagnons d'observer Titan.

La voix portait mal, l'air étant rare, mais le geste était éloquent

et tous levèrent les yeux.

Ils voyaient très nettement la principale lune de Saturne, presque en son entier, un faible segment étant seulement masqué par l'horizon court d'Encelade.

Or, sur la masse blanche que montrait cette planète serties de la fameuse atmosphère hostile aux poumons humains, on distinguait brusquement des lueurs extraordinaires.

– Les fameuses flammes... Les voilà...

Ils voyaient, admirablement placés pour observer, les feux inconnus qui avaient alerté les astronautes de passage.

Des gerbes lumineuses, brèves, très longues, semblait-il, et d'une intensité montant presque jusqu'au blanc total.

– Il me semble, dit le calme Tchou, que ces feux sont en réalité des étincelles.

– Tout à fait mon avis, sage fils des mandarins, observa Claude.

– Des étincelles, oui, murmura Coqdor, pour lui seul. Mais que viennent-elles faire dans ce monde où l'homme ne saurait vivre, du moins à visage découvert ?

Wilfrid, esprit positif, demanda :

– Et qui peut m'expliquer le rapport avec ce vieux vaisseau fantôme que nous avons vu, et qui est tout juste bon à mettre à la ferraille ?

La question demeura sans réponse.

Les uns et les autres s'interrogeaient. D'ailleurs, les flammes, ou les étincelles, ne tardèrent pas à retourner au néant, après quelques minutes de vive activité.

– Des étincelles qui ont certainement des dizaines, voire des centaines de kilomètres de long, reprit Coqdor. Qu'est-ce que cela peut donc bien vouloir signifier ?

Ils repartirent, après deux heures de halte.

Chacun ayant eu son tour de guide, Coqdor reprenait la tête.

Il crut rêver, un peu plus loin, en apercevant des touffes sombres au ras du sol.

– De l'herbe ? Des buissons ?

C'était, on s'en rendit rapidement compte, de petites touffes de plantes, maigres, rabougries, évoquant vaguement les cactées, mais des plantes tout de même.

Le sol était moins sec et, en furetant, ils découvrirent quelque chose comme un oued à demi desséché, mais où chantonnait un filet d'eau.

Ils se précipitèrent, fous de joie, aspirèrent cette eau bienheureuse, y baignèrent leurs mains et leurs visages.

Et, cette fois, le repos fut inattendu, non prévu par l'horaire, mais plus bénéfique.

Une certaine euphorie les submergea et, après quelques instants de détente, quelques cigarettes fumées, ils somnolèrent.

Claude cria qu'il avait vu une soucoupe volante. Tous ouvrirent les yeux, ne virent rien et se moquèrent de lui.

Tchou, gentiment, Coqdor, avec bienveillance, Wilfrid, malgré tout, avec son acidité habituelle, parlant de ces gens qui ont des cauchemars et qui troublent la paix des honnêtes personnes.

Claude, rouge de colère, jura qu'il avait vu passer une soucoupe.

Wilfrid accentua ses sarcasmes et Claude, oubliant qu'il avait tout fait pour lui insuffler de l'air dans les poumons, le menaça d'une correction.

– À ta disposition, lança l'Austro-Terrien.

Ils allaient s'affronter. Coqdor intervint, la voix coupante, les traitant de fous tous les deux.

Finalement, Tchou offrit une nouvelle cigarette à chacun et ils s'étendirent de nouveau, se calmèrent...

Une heure... deux heures passèrent...

Ils dormaient.

Tchou ouvrit un œil le premier. Vit quelque chose, mais pas un pli de son visage ne bougea.

Posément, il se leva et secoua ses trois compagnons les uns après les autres, les touchant d'abord au pied, le plus loin possible du cœur à la mode orientale, pour éviter les réveils brutaux.

Et il leur montra quelque chose, à cent mètres d'eux.

– Claude croyait avoir vu une soucoupe. C'était mieux que ça...

Ahuris, mais heureux malgré tout, pensant que leur exil sur Encelade était fini, ils se relevaient et regardaient.

– Le vaisseau fantôme...

– Il s'est posé pendant que nous dormions.

– Encore plus minable que je ne le pensais, fit remarquer Wilfrid.

Et Coqdor, prudemment, leur dit :

– Ne nous emballons pas... Et allons voir !

## CHAPITRE V

Y aller. C'était plus aisé à dire qu'à faire.

Sur un monde normal, la distance à franchir les séparant du navire spatial mystérieux n'eût été qu'un jeu pour les quatre garçons.

Sur Encelade, c'était bien autre chose.

La progression, ils étaient payés pour le savoir, exigeait des précautions particulières et ils avaient déjà dû mettre au point tout un cérémonial.

Ils brûlaient de se précipiter vers ce qu'ils considéraient déjà comme une planche de salut, mais Coqdor, toujours maître de lui, les rappela à la raison.

Force fut donc de repartir, derrière le chevalier qui s'était fait guide d'autorité.

Casque à la main, prêts à le coiffer à toutes fins utiles, les cosmonautes repartirent donc, courbés en deux, retombant parfois à quatre pattes, cherchant les fameuses et indispensables flaques d'air.

Le terrain qu'ils avaient à parcourir pour arriver jusqu'à la carène du vaisseau, immobile et muet devant eux, était assez accidenté si bien que, par instants, tombant dans un petit ravin, ils le perdaient de vue, le retrouvaient, le cœur battant, craignant sans cesse de le voir appareiller avant leur arrivée.

Instinctivement, ils avaient crié dans sa direction, mais cette atmosphère raréfiée, ils s'en étaient déjà rendu compte, était mauvais vecteur du son et de la voix humaine.

Ils faisaient de grands gestes et Tchou, tout comme Coqdor, tentait une liaison radio, qui demeurait d'ailleurs sans réponse.

Suant, haletant, s'essoufflant, ils marchaient, patauds, gourds, maladroits, s'énervant de cette avance ridicule autant que pénible.

La température demeurait relativement fraîche, mais ils étaient en nage et, devant eux, la masse d'un gris roux de l'astronef rouillé (un astronef au rabais, disait Claude, qui n'était pas né à Paris pour rien) semblait les attendre, ou les défier, on ne savait.

Ils furent enfin très près, après quelques légers incidents de parcours où, comme partout sur cette bizarre planète, on cessait brusquement de respirer, pénétrant de but en blanc dans une zone privée d'atmosphère.

– Nous y sommes...

– Pas trop tôt...

Un instant, ils s'arrêtèrent, à quelque dix mètres seulement de l'énorme masse sphérique.

Vraiment, on n'avait jamais vu un navire spatial pareil et, plus que jamais, l'idée qu'il avait été plus « bricolé » que construit s'imposa aux quatre jeunes hommes.

De près, ils voyaient le rapetassage des diverses parties et le rude Wilfrid dit tout haut qu'il aurait peu confiance à voyager spatialement sur un pareil engin.

Cette phrase indisposa-t-elle les mystérieux passagers ? Celui qui, ils s'en souvenaient, s'était lui-même appelé le Marsupial ?

Brusquement, l'astronef prit le départ.



Sans grand bruit, à peine un souffle des réacteurs d'envol et la sphère, redevenant totalement silencieuse, piqua vers le ciel devant les naufragés spatiaux effarés, brilla un instant aux feux conjugués de Saturne, de Titan, du soleil lointain et de deux ou trois segments de planètes, puis s'effaça tout à coup, plongeant selon toute vraisemblance dans le subespace à trois ou quatre mille mètres de la surface d'Encelade.

Alors, ce fut le désespoir.

– Les salauds !...

– Ils nous abandonnent...

– Sur cette sale boule perdue...

– Pourtant, ils nous ont bien vus...

– C'est impardonnable.

– S'ils nous ont vus ? gronda Wilfrid. Je te crois qu'ils nous ont vus. C'est même pour cela qu'ils foutent le camp, pour nous laisser crever ici.

– Il est bon de dire, susurra la voix un peu chantante de Tchou, que nous avons traqué cet astronef dans l'espace, qu'il a su déjà une fois se débarrasser de nous en rompant tout contact magnétique nous attachant au *Sterne* et qu'il manque peut-être de confiance à notre égard.

– Joli discours et non moins joli raisonnement, subtil Tchou. Le résultat ? Tu le vois... Nous sommes ici définitivement, si cette brute de Flood ne se décide pas à nous envoyer chercher...

– Je te dis que j'ai cru voir une soucoupe, fit Claude, rêveur.

– Tu divagues... Ou bien tu as vu le vaisseau fantôme. Plus fantôme que jamais. Et qui nous joue ce tour du diable...

Wilfrid se soulageait en injuriant tous les démons de la galaxie. Tchou demeurait silencieux, fataliste à son habitude. Claude commençait à trouver la situation dramatique et tapait du pied avec colère.

Coqdor lui fit remarquer, ainsi qu'à Wilfrid, que tant de cris et d'exercices superflus étaient dangereux en raison de la raréfaction de l'air et ils se calmèrent un peu.

Alors, une voix retentit.

Une voix qu'ils avaient déjà entendue.

Elle résonnait à la fois dans les quatre micros des quatre casques qu'ils ne coiffaient pas, mais qu'ils avaient attachés à leurs ceintures :

– Quand vous aurez fini de bougonner et de dire des sottises !... Cherchez donc un peu autour de vous... Oui, certes, vous m'avez attaqué. Mais, après tout, c'était votre devoir et vous étiez en service commandé. Le Marsupial n'est pas si mauvais diable et ne veut pas la mort du pécheur. Cherchez donc un peu, cherchez...

Déjà, Coqdor branchait sa radio et tentait de parler.

– La communication a été coupée, sans nous laisser le temps d'entamer le duplex, dit posément Tchou qui, lui aussi, avait eu un réflexe semblable.

– Eh bien ! dit Coqdor, cherchons... Que veut dire cet étrange personnage nommé le Marsupial ?

Intrigués, ils s'égaillèrent sur le terrain, chacun dans une direction.

Cela ne tarda pas et ce fut Claude qui trouva.

Apprenant à ne pas crier, il les appela par micro, et ils se réunirent bientôt de nouveau autour des colis.

Plusieurs petites caisses étanches étaient disposées dans un creux de terrain. Des caisses d'un modèle spatial courant, très aisées à ouvrir.

– Des vivres... des munitions thermiques...

– Des pansements, une infirmerie portative.

– Et une petite boîte d'outils d'urgence.

– Tout ce qu'il faut pour tenir.

– Oh ! fit Claude. Une caisse... du vin... Dieu du cosmos !... C'est même du vin de France... Et du whisky, messieurs, un vieil alcool de la Terre, un Cutty Sark si je ne m'abuse...

Ils se regardaient, stupéfaits, après l'élan enthousiaste.

– Mais, alors... alors ?

– Ce Marsupial étrange est humain, voilà ce que je constate, dit Coqdor. À croire qu'il connaît tout de notre situation. Et, puisque nos propres compagnons semblent nous abandonner, c'est lui qui vient à notre secours.

– Qu'allons-nous faire ? demanda Claude.

Tchou suggéra simplement de déjeuner. Car il y avait des boîtes de conserves livrant des vivres qui semblaient frais.

Après plusieurs repas de pilules vitaminées, cela leur parut un délice. Il y avait même quelques paquets de cigarettes, alors que leurs réserves étaient à bout. Ils s'abandonnèrent pendant une heure, puis, de nouveau, sombrèrent, près de la source, dans une douce torpeur.

Ils ne comprenaient pas, ils comprenaient de moins en moins, mais, comme le disait Tchou, cela n'avait aucune importance pour l'instant.

Pour l'instant...

C'est, en effet, ce que se disaient le chevalier Coqdor, Wilfrid et le Franco-Terrien. Pour l'instant...

Mais plus tard ?... C'est-à-dire, très bientôt.

Claude songeait à cela, à demi endormi, grisé par le repas que le Marsupial leur avait si ironiquement offert.

Du moins leur sauvait-il la vie, alors qu'ils l'avaient attaqué dans l'espace.

Des pensées chaotiques tournaient dans sa tête. Il ne dormait pas, il somnolait et voyait ses compagnons qui, comme lui, préoccupés malgré tout, ne trouvaient pas le sommeil.

Il aperçut vaguement Tchou qui s'éloignait, coiffait son casque pour grimper sur un petit promontoire et semblait observer l'horizon.

Un horizon qui était presque tout « en ciel », avec une fraction très importante de Saturne et de ses anneaux, et Titan qui, selon sa trajectoire, avait paru se rapprocher singulièrement d'Encelade.

Jour ? Nuit ? On ne savait.

Claude se sentait très las, épuisé par toutes ces aventures. L'inquiétude de l'avenir demeurait en lui et il n'osait interroger Coqdor, qui devait se concentrer, chercher à comprendre...

Tchou, il le voyait toujours, à soixante ou quatre-vingts mètres du camp de la source, poursuivait ses observations.

Visiblement, il découvrait, très haut au-dessus de lui, un point attractif qui le passionnait.

Claude Dalbret pensa au Marsupial et à son vaisseau fantôme, mais, à ce moment, il crut qu'il avait un peu trop profité du repas si généreusement et si bizarrement offert.

Tchou avait eu un haut-le-corps et amorcé un mouvement pour sauter d'un bond du promontoire vers le sol normal, à quelques mètres en contrebas.

Mais, tout à coup, Claude ne le voyait plus qu'à travers un halo dont il ne pouvait s'expliquer la genèse.

La sensation d'un péril le tira de cette espèce d'euphorie paresseuse où il se complaisait et il se redressa.

Wilfrid s'était jeté à plat ventre et ne bougeait pas, cherchant sans doute le repos, mais Coqdor, assis sur son séant, observait Tchou, lui aussi.

– Chevalier...

– Oui. Il faut aller voir...

Il se levèrent, se précipitèrent, casque à la main, suffoquant déjà.

Wilfrid les entendit, se retourna et s'empressa, en les voyant, de les rejoindre.

En se hâtant autant que possible, Claude retrouvait le halo qui englobait Tchou, en haut du promontoire.

Un halo ? Non, un globe.

Et Tchou, le paisible, le calme Tchou, le sage Chinois, s'agitait dans ce globe, un globe transparent, à peine irisé, qui semblait s'être formé tout autour de lui, un globe d'environ deux mètres de diamètre.

Tchou, à l'intérieur, tentait de presser les parois, des parois aussi minces que cristallines, mais qui résistaient visiblement à ses efforts.

Claude eut l'impression bizarre de le voir à l'intérieur d'une énorme bulle de savon. Oui, l'image était juste, c'était bien cela.

Les trois compagnons du Sino-Terrien escaladaient le promontoire, angoissés, ne comprenant rien, sinon qu'il s'agissait vraisemblablement de quelque chose de redoutable.

À travers la paroi du globe, qu'ils tentèrent, eux aussi, inutilement de crever, ils distinguèrent le visage bouleversé de leur ami.

Tchou perdait sa contenance habituelle, enfermé dans cette ratière, effaré de ce qui lui arrivait.

Inutile de vouloir lui parler, la paroi était sans doute aussi solide qu'hermétique et les sons déjà ténus sur Encelade ne passaient pas.

Mais Coqdor avait une idée.

Tandis que Claude et Wilfrid, fébriles, tournaient comme ils pouvaient autour du globe où se débattait Tchou, sans parvenir à y trouver le moindre joint, le chevalier, lui, appelait le captif par radio.

Ils virent Tchou, alerté par le tintement du micro, qui se hâtait de répondre et abandonnant leurs tentatives, ses compagnons s'empressèrent de se brancher à leur tour sur l'émission.

– Tchou... que s'est-il passé ? Le Chinois se reprenait :

– J'avais cru voir quelque chose dans le ciel, vers le zénith.

– La soucoupe que j'ai entrevue, intervint Claude.

– Non, ami, tais-toi et laisse-moi parler. Et ce n'était pas non plus le vaisseau fantôme. J'ai vu... une sorte de lignée de globes... Oui, des globes... comme celui-là...

– Dans le ciel ?

– Oui. D'où venaient-ils ? Je ne comprenais pas. J'ai voulu savoir et je suis monté jusqu'ici, vous laissant vous reposer. J'ai continué à observer. Il y en avait bien une dizaine, une douzaine... On aurait dit de grosses bulles de verre qui flottaient, mais dans un ordre parfait. Et il y en a eu une, tout à coup, qui a piqué vers moi.

– Tchou... et alors ?

Tchou s'était interrompu un instant, comme saisi de panique, ce qui ne lui ressemblait guère.

– Alors ? J'ai voulu sauter, revenir vers vous, mais la bulle a été si rapide... Elle est littéralement tombée sur moi après s'être détachée du groupe dont elle faisait partie... Et, en somme, j'ai dû la traverser, pour me retrouver à l'intérieur, je ne sais trop comment... Et puis je me suis vu enfermé et... vous savez tout.

Wilfrid et Claude, exaspérés, recommençaient à marteler la sphère transparente qui ne bougeait pas d'un millimètre et s'avérait, sous leurs mains, d'une effroyable dureté.

Coqdor se sentait blêmir.

Quel nouveau mystère se présentait à lui ? Il pressentait quelque chose de terrible et songeait qu'il fallait, à tout prix, délivrer Tchou.

Le malheureux, perdant son flegme de race, semblait vraiment

mal à l'aise dans cette étroite prison et cherchait à rejoindre ses compagnons dont il n'était séparé que par cette paroi si mince et si résistante.

Et puis, Claude et Wilfrid, qui pesaient de toutes leurs forces, qui parlaient déjà d'attaquer au fulgurant inframauve, au risque d'atteindre le captif de la bulle, sentirent cette dernière qui vibrait sous leurs paumes.

– Attention ! Il va se passer quelque chose...

Tchou, soudain, s'immobilisa, résigné sans doute, comme s'il pressentait que c'était la fin.

– Dieu du cosmos, murmura Coqdor, ne pouvons-nous sauver ce pauvre garçon ?

Wilfrid et Claude dégringolaient, rejetés chacun en arrière par l'envol de la bulle.

Elle montait, toute droite, incroyablement preste, emmenant Tchou.

Instinctivement, ils criaient son nom, mais il était déjà cent coudées au-dessus d'eux, très visible dans la sphère totale qui l'enrobait complètement.

Et les autres bulles signalées par le Chinois reparurent.

En théorie gracieuse, oscillant par instants, elles revenaient comme allant à la rencontre de celle qui emprisonnait et enlevait Tchou.

Dans les micros, ils entendirent sa voix, soudain très détendue :

– Adieu, amis de la Terre !

– Non, ce n'est pas possible, gronda le chevalier. Ah !... si nous pouvions comprendre...

Cette fois, ce fut Claude qui donna l'alerte.

– Chevalier... les autres bulles...

Glacés d'épouvante, ils voyaient trois sphères semblables, trois de ces immenses « bulles de savon », semblables à celle qui leur avait arraché le bon Tchou, qui descendaient, piquaient vers eux et, très nettement, paraissaient choisir chacune sa victime, soit Coqdor, Claude ou Wilfrid...

## CHAPITRE VI

C'était la panique, la terreur. Ces hommes si forts, si vaillants, savaient que, pour l'instant, du moins, quelque chose de plus fort

qu'eux se manifestait.

Coqdor lui-même donnait le signal de la fuite. On ne pouvait sans doute rien tenter contre les bulles. Tirer au fulgurant ? C'était impossible.

Tchou avait troué la paroi sans s'en rendre compte et, une fois à l'intérieur, se trouvait totalement emprisonné.

Le chevalier se rendait donc absolument compte du désastre que représentait leur situation actuelle.

Il courait, comme Wilfrid, comme Dalbret. Ils couraient tous les trois, de cette course syncopée, en zigzag, de ceux qui tentent de dérouter un poursuivant menaçant.

Mais les bulles flottaient à une douzaine de mètres au-dessus des fuyards, ne paraissant nullement se presser, n'épousant pas leurs méandres et évoquant des oiseaux de proie, sûrs d'eux, qui laissent la victime se fatiguer avant de foncer pour le piqué final.

Sage calcul, sans doute, de la part de ceux qui avaient suscité les mystérieux globes.

En effet, si Tchou, pour respirer dans sa prison transparente, avait coiffé son casque et tenait en quelque sorte par les moyens du bord, ses trois compagnons, eux, surpris à visage nu, couraient sur le terrain cahoteux et désertique d'Encelade sans avoir eu le temps de l'imiter.

Dans ces flaques d'air, ils respiraient de façon intermittente, suffoquaient par instants, tombaient, se relevaient, repartaient et, soudain, se retrouvaient dans un trou de vide, ce qui leur broyait le plexus.

Ils reculaient en titubant, tentaient un nouveau départ.

Coqdor, ruisselant de sueur, le cœur étreint d'une incroyable angoisse, s'interrogeait, dans sa course, sur la nature de tels ennemis.

Jamais il n'avait rien vu de semblable à travers la galaxie. Il ne comprenait pas, sinon que c'était terrible.

À un certain moment, ayant fait quelques pas en arrière pour éviter un trou de vide, il leva les yeux et aperçut, très haut, très haut, un petit point de grisaille qui devait être Tchou, Tchou en plein ciel, enveloppé de toutes parts de sa prison de cristal.

Il songea que, avant peu, il serait dans la même situation.

Et Wilfrid, et Claude Dalbret.

Il les voyait tous deux, s'époumonant, trébuchant, tombant souvent à travers ce paysage hostile, sous le ruissellement vert et rosé des feux de Saturne, sous les reflets glacés du très blanc Titan.

Ils s'étaient remis à quatre pattes pour aspirer l'air au ras du sol et Coqdor eut pitié d'eux. Il se rendit compte combien cette position était humiliante pour des hommes.

Il se refusa à les imiter.

Soudain, sa décision fut prise.

Il s'immobilisa, bien en vue, sautant sur un roc et, là, il prit la peine de mettre son casque.

La sphère qui le suivait n'avait pas bougé de sa route. Toutefois, après une minute, elle revint sur sa lancée et s'immobilisa juste au-dessus de la tête du chevalier de la Terre.

Coqdor, posément, prit son fulgurant à inframauves.

Il n'avait plus aucun espoir de vaincre. Simplement, il voulait succomber, puisque c'était sans doute inévitable, debout, et les armes à la main.

Un peu plus loin, Dalbret l'aperçut.

La tranquillité apparente du chevalier le foudroya.

Il eut honte, tout à coup, de sa posture, de cette progression de brave chien.

Il se leva et Wilfrid, à vingt mètres, surpris de cette attitude, en fit autant.

Coqdor semblait la noble statue du courage malheureux, qui va jusqu'au bout, qui attend l'hallali final dont il sera l'enjeu.

Bientôt, les trois cosmonautes furent ainsi, prêts à tirer, mais refusant plus longtemps de se dérober dans de telles conditions.

Il y eut un long instant de silence et d'immobilité.

Plus rien ne se produisait.

Saturne montait vers le zénith, c'est-à-dire qu'il occultait petit à petit la plus grande partie du ciel d'Encelade et que l'ombre des anneaux coupait curieusement la surface glacée de Titan.

Coqdor vit, sur le disque froid, les longues étincelles qui devaient crépiter sur des distances impressionnantes.

Les sphères transparentes ne bougeaient pas, mais chacune surplombait très, exactement le cosmonaute choisi.

Coqdor, sans lâcher son arme à inframauves manœuvrait son poste de radio d'une seule main :

– Allô !... J'appelle le *Sterne*... J'appelle le *Sterne*... *Sterne*.... Répondez... Ici, chevalier Coqdor...

Wilfrid et Claude le voyaient sans l'entendre, mais, branchant à leur tour les micros, ils captèrent sa voix et se mirent, eux aussi, à lancer l'appel au navire-mère.

Trois appels valaient mieux qu'un, sans doute, ce qu'ils avaient simultanément compris.

– J'appelle le *Sterne*., J'appelle le *Sterne*...

Coqdor hurla soudain.

– Feu !...

Wilfrid et Claude Dalbret abandonnèrent l'émission et levèrent les inframauves.

Les jets de feu violet jaillirent, trouèrent l'atmosphère si rare de

la petite planète.

Elles traversèrent littéralement les trois sphères transparentes qui descendaient vers les cosmonautes.

Mais sans paraître les traumatiser en aucune façon.

Coqdor, le premier, fut enrobé comme l'avait été Tchou. Puis, ce fut le tour de Wilfrid et enfin celui de Claude.

Jusqu'au dernier moment, comme ses compagnons, le Franco-Terrien avait fait face et canardé à l'inframauve cet étrange ennemi.

Cela ne fit aucun effet. À son tour, il fut « englobé » au sens littéral du terme.

Et si l'arrivée de la sphère se fit parfaitement de façon insensible, Claude se voyant tout à coup environné de la paroi courbe, il lui fit aussitôt impossible de percer ladite paroi.

Il leva le tube du fulgurant, l'appuya contre la sphère et s'apprêta à tirer.

Une force inouïe le frappa sur le dessus du poignet.

Il cria de douleur et lâcha l'arme.

Alors, ce ne fut pas une voix articulée qui lui parla. Mais il sut. Il perçut mentalement une vérité exprimée par des images, sinon par des sons.

Il sut donc qu'il ne fallait pas faire cela. Que la sphère était impossible à briser et que le jet d'inframauve, butant contre la paroi se fût répandu à l'intérieur et fût devenu mortel pour lui.

Abattu, vaincu, prêt à pleurer de rage, Claude constata qu'il s'élevait, qu'il montait dans le ciel d'Encelade.

Et il ne fut pas surpris d'apercevoir, à quelques dizaines de mètres, deux autres sphères emportant Wilfrid et le chevalier Coqdor.

Les trois garçons se firent des signes amicaux et désabusés. Mais aucun ne songea plus à utiliser la radio.

L'ennemi était trop fort et envoyer des messages serait servir sa cause, peut-être, en le renseignant sur les forces du Martervénux.

Claude était résigné. Pour le moment. Et il devinait qu'il devait en être de même pour Wilfrid et Tchou et, a fortiori pour Coqdor.

Les sphères montaient toujours, sans se hâter, mais atteignaient une altitude impressionnante.

En raison de la faible importance du globe d'Encelade, on découvrait ainsi une très vaste partie de sa surface, partout aussi désolée avec seulement, ça et là, des oueds à peine humides et de rares oasis plus que maigres, comme celle où ils avaient goûté le festin offert par le Marsupial.

Celui-là, que devenait-il ?

Que signifiait son attitude ? Était-il en relations avec les ennemis mystérieux ? Était-ce à sa dévotion qu'évoluaient ces sphères incompréhensibles ?



Et tout cela, quel rapport avec les flammes électriques qui se manifestaient encore à la surface de Titan ?

Cependant, on montait toujours et Claude distingua un certain nombre d'autres sphères, lesquelles, celles-là, étaient vides.

Sauf une.

Celle où se morfondait, avec une attitude digne afférente à la sagesse de ses pères les mandarins, l'excellent Tchou.

Claude lui fit un signe auquel le Sino-Terrien répondit avec grâce.

Communiquer par radio ? Non, l'ennemi en savait assez comme ça.

Alors commença un singulier ballet, dans le ciel d'Encelade.

Les sphères vides et les quatre autres, celles contenant chacune un des membres du commando, paraissaient chercher une position dans l'espace.

Elles montaient, descendaient, tournaient, revenaient, exécutaient des boucles capricieuses et de gracieuses arabesques.

Claude commençait même à avoir un peu mal au cœur, cela lui rappelant les attractions foraines de la Terre et celles, bien plus sensationnelles, importées par les Centauriens, qui recréaient à volonté des ambiances effarantes : mondes inconnus, safaris spatiaux contre des démons fantastiques, plongées dans un volcan, abysses océaniques, voire jusqu'aux enfers les plus fantaisistes des diverses religions.

Mais là, cela devenait simplement générateur de nausées.

Claude cherchait, dans sa pharmacie de ceinture, une pilule adéquate, lorsque, enfin, la formation parut réalisée.

Les sphères, dont on ne pouvait évaluer le nombre, paraissaient se fondre en chapelet, comme une immense chenille dont ne voyait pas les extrémités, et qui ondulait bizarrement.

Claude ne voyait plus ses camarades, mais, devant et derrière lui, une sphère vide et encore une sphère vide.

Sans doute ce singulier manège avait-il eu pour but de distribuer les sphères-prisons dans l'ensemble, de façon convenable.

– Et maintenant, que va-t-il se passer ?

Le chapelet de bulles géantes commença à onduler de nouveau puis, comme un immense scolopendre, il tourna dans le ciel et Claude put apercevoir ce qui constituait l'extrémité avant de ce curieux train, c'est-à-dire une bulle vide, qui pointait vers le ciel.

Mais non pas vers Saturne, semblait-il, plutôt en direction de Titan.

Déjà, Claude en avait la conviction, on les enlevait, mais ce n'était pas pour demeurer sur Encelade.

Le cortège, dont tous les éléments étaient pratiquement soudés

les uns aux autres, montait encore lorsque la soucoupe volante apparut.

Cette soucoupe, Claude la reconnut et poussa un cri de joie.

– Le *Sterne* vient à notre secours...

C'était en effet un des canots-soucopes du vaisseau du commodore Flood et les quatre du commando, à la fois, pouvaient convenir qu'ils avaient mal jugé leur commandant.

Contrairement à ce qu'on avait cru, il ne les abandonnait pas.

Il envoyait, à leur recherche, un des éléments de l'astronef, sans doute avec un équipage sélectionné.

Il était vraisemblable que les gens de la soucoupe étaient ahuris de ce qu'ils découvraient, Cette invraisemblable chenille de globes vides avec, ça et là, un de leurs copains captif.

– Je ne m'étais pas trompé... Pour Claude, c'était le cri du cœur. Il y avait bien une soucoupe.

Celle qu'il avait entrevue au moment de la halte au bord de l'oued. À cause de laquelle il avait failli se battre avec Wilfrid.

Il rompit le silence et, par radio, cria à ses compagnons :

– Vous le voyez... J'avais raison...

Wilfrid grogna quelque chose. Tchou ne dit rien. Coqdor se contenta de conseiller à tout le monde de se taire. Pour l'instant.

Claude enrageait un peu, mais il espérait. Comme devaient espérer ses camarades.

Restait à savoir comment les envoyés du commodore Flood allaient pouvoir faire quelque chose de valable pour le salut du commando suicide.

Les bulles montaient toujours, en un curieux train translucide qui évoluait maintenant à plusieurs dizaines de milliers de mètres de la surface de la planète Encelade.

Le départ, c'était certain, était pris pour un autre monde, très probablement pour Titan, la surface de Saturne étant réputée (jusqu'à nouvel avis) comme impraticable.

Mais les gars de la soucoupe-canon, bien décidés sans doute à remplir la mission à eux confiée par le commandant du *Sterne*, semblaient résolus à ne pas abandonner la poursuite.

Évoluant avec facilité, le petit engin commença à tourner autour de la chaîne des bulles, à passer par en dessous, à la survoler, à naviguer de conserve, afin d'observer à loisir cet étrange équipage.

Ainsi, ils purent voir s'agiter, leur faire des signes véhéments, les quatre prisonniers, bien reconnaissables à bord de leurs prisons volantes.

Cette fois, le contact radio fut remis.

– Allô ? Ici, lieutenant Kraz, du *Sterne*. Commando, répondez.

Coqdor, tout naturellement, se chargea de répondre en duplex :

– Vous voyez, lieutenant, nous sommes pris dans ces singuliers engins aériens.

– Que vous est-il arrivé ?

– Il m'est difficile de vous l'expliquer.

– Comment vous sortir de là ? Le chevalier soupira.

– Je désespère de vous le dire. Il faudrait peut-être...

Le duplex à peine entamé fut interrompu par des interférences d'une bizarre intensité musicale, qui interdit dorénavant tout contact à la fois avec la soucoupe volante et entre les captifs des bulles.

Ils durent donc se taire, se résigner à rester comme des ludions dans des bocalaux trop étroits, et voir l'engin envoyé par Flood qui tentait d'aborder le train interplanétaire.

On s'éloignait d'Encelade à une vitesse prodigieuse, qui semblait croître de façon constante, mais les hommes envoyés depuis le *Sterne* tenaient ferme et la soucoupe n'abandonnait pas.

Seulement, comme elle s'approchait dangereusement du chapelet de sphères, il se passa un phénomène nouveau.

Le train se dissocia tout à coup et les bulles, redevenues autonomes s'égaillèrent dans l'espace.

Les quatre prisonniers n'en demeurèrent pas moins dans la même situation.

Ils étaient isolés, voyaient les bulles danser autour d'eux dans tous les azimuts, s'apercevaient et pouvaient continuer à voir l'engin qui cherchait à leur venir en aide.

Mais la progression continuait.

Encelade diminuait à vue d'œil et on pouvait voir maintenant, d'un seul coup d'œil, le globe de la petite planète.

Seulement tout cela ne changeait rien au triste sort de Coqdor et des membres du commando suicide, bloqués chacun dans sa prison transparente.

Cependant, la soucoupe fonçait sur la première sphère-prison qui se trouvait à sa portée, celle qui enfermait Tchou.

Sans doute les hommes du *Sterne* allaient-ils tenter, soit un abordage, soit une attaque en plongeant dans l'espace, pour rejoindre à tout prix le Sino-Terrien et le délivrer.

Alors, se groupant comme à un signal mystérieux, une dizaine de bulles se groupèrent, formèrent, dans le vide, un immense conglomérat de plusieurs dizaines de mètres de haut et foncèrent, droit sur la soucoupe.

Coqdor comprit, presque aussitôt, la manœuvre.

Car les billes, adhérant les unes aux autres, et auxquelles se joignaient déjà un nombre au moins égal d'autres bulles, éclataient.

Mais elles ne disparaissaient pas, sinon en tant qu'intrinsèques.

Le tout formait, dans l'espace, une immense sphère transparente.

Le chevalier, le doigt sur le déclic de la radio, hurlait dans le micro, désespérant de se faire entendre car les interférences parasites, incontestablement voulues par l'ennemi qui voulait brouiller les émissions, se manifestaient toujours.

Et Coqdor répétait, S'égosillant :

– Attention ! Alarme à la soucoupe... Fuyez !... Fuyez !... Ils vont tenter de vous capturer.

Le globe géant, en effet, piquait sur la soucoupe volante et allait l'engloutir, tout comme les petites sphères isolées avaient « avalé » chacune un membre du commando.

L'ennemi mystérieux, utilisant toutes ses batteries, s'apprêtait tout bonnement à engloutir l'engin envoyé par Flood et à l'emmener vers une destination inconnue.

Peut-être le lieutenant Kraz comprit-il assez tôt.

Toujours est-il qu'il fit ouvrir le feu et que les terribles jets d'inframauve, sortant en doublé des flancs de la soucoupe volante, commencèrent à mitrailler le globe immense, qui ne ressemblait à rien, sinon, ainsi qu'on l'avait dit parmi les gars du commando, à une bulle de savon.

Mais une bulle haute de trente mètres au moins, dans laquelle la soucoupe tout entière eût tenu à l'aise, si le contact avait lieu.

Le tir ne semblait avoir aucun effet et ce fut cela, sans nul doute, plus que la révélation de la vérité sur les manigances de ces êtres fantastiques, qui fit reculer Kraz.

La soucoupe piqua soudain, à une vitesse folle, échappant aux menaces de la bulle géante.

On la vit disparaître, n'être plus qu'un point qui se perdit dans l'horizon céleste.

Les prisons volantes évoluaient toujours.

Alors, d'autres bulles remontèrent et le train se reforma.

Puis, après un moment d'attente, la grande bulle éclata et redonna vie à une vingtaine de ces sphères qui avaient sacrifié leur autonomie pour la composer.

Dans son petit globe personnel, Claude était abattu, écrasé par l'adversité.

Le dernier espoir de salut venait de s'évanouir.

On comprenait ceux du *Sterne*. Ils avaient deviné ce qui les attendait et ils avaient préféré abandonner le combat, l'adversaire étant de trop forte taille.

D'ailleurs, s'ils avaient tenu bon, à quoi cela aurait-il servi ?

À rien en ce qui concernait le salut du commando, et la soucoupe fût tombée, elle aussi, sous la coupe des gens inconnus qui manœuvraient les sphères transparentes.

Des heures passèrent alors.

Claude était prostré, écoeuré et ne songeait plus à chercher le contact radio avec ses compagnons d'infortune, puisqu'il le savait impossible.

Il se rongerait les poings de rage, bloqué dans l'étroite prison, où il avait un moment ôté son casque et ses moufles.

Situation qui ne pouvait se prolonger car, évidemment, il n'y avait pas d'air renouvelable et force était bien de se replonger dans le salut représenté par le fidèle scaphandre.

Isolé, d'autant plus malheureux, Claude Dalbret vit le cortège incompréhensible dont il faisait partie monter dans le ciel saturnien.

Jamais sans doute yeux humains n'avaient été aussi bien placés pour admirer la géante et mirifique planète.

Mais la situation était telle que Claude — et sans doute ses compagnons étaient-ils dans un même état d'esprit — ne songeait pas à se livrer aux délices de l'admiration astronomique.

Maintenant, il regardait Titan.

Ce Titan qu'on avait voulu éviter et qui, malgré tout, devenait visiblement le but du voyage.

Claude en était sûr maintenant. Ceux qui avaient déclenché les flammes étranges aperçues sur Titan, conscients de la venue de cette expédition qui devait venir les déloger, prenaient les devants et neutralisaient ce commando constituant en quelque sorte l'avant-garde.

Le cortège, cependant, prenait des tons merveilleux.

Les flots de lumière verte émanant de Saturne, avec des tons d'or et de rose feu, roulaient sur les bulles et les irisaient singulièrement.

Claude, le cœur serré, voyait ce collier miraculeux, ce joyau incomparable avancer dans le vide.

Parfois, au cours des évolutions capricieuses de la chaîne des bulles, il découvrait un de ses compagnons, saisi dans les feux émanant des planètes qui dansaient leur éternel ballet.

Saturne, et Titan, et tous les satellites. Maintenant, on en découvrait une demi-douzaine, tous différents, tous jetant des lueurs variées.

Naturellement, le smaragdin de Saturne dominait.

Claude aperçut ainsi Coqdor dans une aura de feu éclatant, Tchou noyé d'or, Wilfrid irradiant d'un bleu céleste.

Lui-même suffoquait de rose et de vert Nil. Et, petit à petit, à travers cet éblouissement, il découvrit la surface de Titan.

Très blanche, mais reflétant tous ces feux, les accentuant encore, eût-on dit, elle prenait tout l'horizon céleste et le cortège s'y dirigeait.

Claude sentit un poignard traverser sa poitrine.

— Nous voulions mourir... Puis nous sommes partis vers Titan... Et nous y arrivons... malgré nous...

Il songea encore.

– Pour y mourir...

Alors que la rage de vivre, maintenant, battait en ses artères.

Il pensa encore au Marsupial.

Que devenait l'étrange personnage ? Lui, peut-être, qui disposait de tels pouvoirs, aurait pu briser le cortège des bulles et ne pas s'enfuir, comme la soucoupe du *Sterne*.

Mais n'était-il pas, en réalité, le maître, l'instigateur de tout cela ?

Était-ce à lui qu'obéissaient ces forces mystérieuses ? Car, jusqu'alors, on n'avait vu aucun humanoïde, ni aucune créature vivante.

Et puis, on plongea vers Titan. Le cortège entra dans son atmosphère qu'on savait mortelle pour les humains.

À travers les parois de la sphère qui le retenait prisonnier, Claude, le rescapé du désintégratorium, aperçut alors un bien étrange spectacle...



# DEUXIÈME PARTIE

## LE MARSUPIAL

### CHAPITRE PREMIER

Claude avait l'impression atroce qu'il allait être séparé de ses compagnons.

Jusqu'alors, certes, il n'avait fait que les entrevoir de très loin au caprice des méandres que le cortège des bulles exécutait dans l'espace.

Maintenant, il s'en rendait parfaitement compte, le train fantastique se dissociait et tous ses éléments se dispersaient à une vitesse grand V.

On plongeait vers ce qui devait constituer l'atmosphère de la planète Titan.

Et, au fur et à mesure qu'on s'en rapprochait, qu'on y pénétrait, les bulles marchant à une allure accélérée y tombant comme des billes, le captif en constatait le côté incroyablement compact.

Bien placé dans son globe transparent, il vit l'entrée dans un milieu ambiant des plus bizarres, où des ombres, des formes, des



masses houleuses se manifestaient.

– On dirait... un univers de plasma !

Claude se demandait si tout cela, en effet, ne consistait pas en une formidable agglomération de globules nageant dans un liquide inconnu.

Impression qui ne cessa de s'accroître au cours des minutes qui suivirent ce qui constituait l'arrivée proprement dite.

Le jeune homme en oubliait le tragique de sa situation.

Maintenant, le visage collé à la paroi transparente, il cherchait à comprendre, à déterminer à quoi tout cela correspondait.

La lumière était étrange, comme stagnante. On n'en voyait pas la source mais, évidemment, ce n'était ni le lointain soleil, ni le très proche Saturne, encore que quelques vagues lueurs d'un vert rose vinssent s'y mêler, attestant la proximité de la planète tutélaire.

– Je plonge au sein du chaos...

En dehors des reflets saturniens, le blanc, ou plutôt le blanchâtre, dominait.

Mais, surtout, ce qui intriguait Claude Dalbret, c'est que tout cet inconnu donnait une impression de vie, non de vie très active, de vie intense. Mais, au moins, on sentait que cela existait, palpait, correspondait à quelque chose de mystérieux, non encore réalisé, du moins en voie de gestation.

La sueur au front, le cœur et la gorge serrés, Claude comprit, ou crut comprendre, qu'il allait mourir au centre de cette mystérieuse vie.

Une fois encore, la révolte gronda en lui.

Mourir, soit, puisqu'il le fallait. Mais comme cela... pour cela ?...

Il devait bien commencer à admettre que, en fait, il n'avait plus du tout le désir de trouver ce qu'on appelle improprement le grand repos.

– Moi aussi, j'ai le droit de vivre.

Cependant la bulle qui le retenait prisonnier descendait toujours.

Elle s'enfonçait plus profondément dans le magma vivant et, à plusieurs reprises, il tenta vainement d'apercevoir les autres ayant contribué à composer l'étrange convoi allant d'Encelade à Titan.

Aucune de celles enfermant soit Coqdor, soit Wilfrid ou Tchou n'était apparente. D'autre part, on ne voyait pas non plus les bulles vides qui étaient en si grand nombre à Encelade et qui avaient menacé d'engloutir la soucoupe volante envoyée par le commodore Flood.

Rien... Claude était seul, terriblement seul.

La peur s'infiltrait en lui.

Et, curieusement, un autre sentiment combattait ce qui eût peut-être pu le pousser au désespoir.

Ce sentiment, c'était le désir de savoir, de comprendre.

Périr... mais qu'on dise pourquoi.

Ce raisonnement un peu enfantin amena presque un sourire sur le visage bouleversé du jeune homme, lorsqu'il s'analysa lui-même.

Plus que jamais, il dévorait les silhouettes inconsistantes, les mouvements sinueux, les formes esquissées qui tournoyaient autour de la bulle.

Tout cela était de tons mornes, dans le blanchâtre dominant. La pénétration plus profonde, car la descente ne cessait pas, pouvait peut-être l'amener vers le sol proprement dit de Titan, totalement noyé dans cet élément énigmatique mais, à coup sûr, les reflets saturniens s'y perdaient.

Et puis, Claude commença à distinguer, ses yeux s'habituant au mouvement incessant du milieu ambiant, des choses moins fantomales, et tous ses souvenirs biologiques, génétiques, zoologiques, botaniques, commencèrent à se mêler dans son esprit, suscités les uns et les autres par les découvertes qu'il commençait à faire.

Il eut soudain l'idée d'appeler ses amis.

Jusqu'alors, sur l'ordre de Coqdor, on s'était abstenu le plus souvent de correspondre pour éviter de renseigner l'ennemi.

– Mais, après tout, au point où on en est, qu'est-ce que je risque ?

L'adversaire avait littéralement « avalé » le commando. Du moins les divers membres pouvaient peut-être encore s'appeler et parler entre eux.

Cet espoir fut très rapidement déçu.

Claude tenta vainement d'établir un duplex, avec l'un de ses malheureux compagnons.

Les ondes ne « passaient » pas. Dans cet univers fantôme, cela n'avait évidemment pas grand-chose de surprenant.

Il resta un moment à tendre l'oreille, n'entendant, dans le micro de son petit poste, qu'un horrible grattement, qui indiquait de toute façon que les interférences innombrables émanaient de vies multiples.

Du moins, est-ce l'impression qu'il en retira.

Après s'être acharné un instant sur le poste, il coupa le contact, et, avec un geste découragé, destiné seulement à lui-même, il releva la tête.

Il eut un cri de surprise.

Il avait cru voir, dans le chaos général, une forme, un peu plus sombre que l'ensemble, qui filait entre deux nuées comme un poisson ou un nageur entre deux eaux.

Un être vivant ?

Y avait-il donc des habitants, dans cette masse formidable, dans ce conglomerat vivant en soi ? Des créatures autonomes ?

Passionné, oubliant tout, bien décidé à savoir, il se meurtrissait le front, le nez, le menton, pour essayer de voir, de saisir de l'œil un

passage, une silhouette, une manifestation quelconque d'une vie, non plus communautaire, mais intrinsèque.

Petit à petit, une impression nouvelle le pénétrait.

Oui, cela vivait. Oui, cela se manifestait devant lui.

Et il commençait à comprendre. Du moins, il croyait comprendre.

Des éléments de base, encore inconscients, un peu comme ces premières palpitations de vie qui se produisent, disent certains scientifiques, au fond de la matière inanimée, et qui donnent naissance à des univers.

Claude ricana soudain :

– Comme si j'étais au fond d'un atome d'hydrogène...

À partir de ce moment, bien que tout demeurât encore dans la grisaille, il commença à réaliser que c'était beaucoup moins incohérent qu'il ne voulait le croire.

Atome... ce fut pour lui le mot-clé.

Jusqu'alors, il avait regardé avec une note d'irritation, tout ce magma qui lui semblait absurde.

À partir du moment où il trouvait, ce qui est frère de chercher, une base de logique, tout s'éclairait à ses yeux, du moins dans une certaine mesure.

Atome... N'était-ce pas un atome, ce cosmos en miniature, que ces formes vaguement sphériques tournant autour d'un nuage tourmenté, aux formes changeantes ? Un « atome géant », ce qui était cependant un non-sens.

Mais Claude, maintenant, se demandait de quel droit il utilisait une telle expression.

À quelle échelle se trouvait-il donc, pour juger ? Il se demandait tout à coup s'il ne venait pas de sombrer dans l'infiniment petit.

Vue ainsi, la situation changeait.

– Je suis dans le sang d'un être formidable...

Ces masses ? Des leucocytes ? Ou quelque chose d'approchant.

Claude sentait son imagination s'enfiévrer. Il réalisait. Il était profondément ému parce qu'il pensait arriver à la solution.

Il pensa de nouveau à l'être mystérieux qu'il avait cru apercevoir et un peu plus tard, d'autres, non semblables, mais analogues, lui apparurent.

Non semblables, parce que dans cet univers imprécis, tout demeurait nébuleux, inachevé, changeant, capricieux.

Analogues, parce que c'était des hybrides et que Claude, se basant sur de telles visions, percevait de mieux en mieux le sens de ce monde qu'il découvrait et où des circonstances invraisemblables l'avaient irrémédiablement plongé.

Hybrides... Une sirène ? Ou bien un oiseau-lyre ? Un

ornithorynque ?

Une araignée-crabe ?

Tout ce qui, dans la création, depuis la géozoologie qui a servi de base à la cosmozoologie, juxtapose deux ou plusieurs éléments paraissant appartenir à deux ou même trois familles différentes, quand ce n'est pas, comme pour les coraux, à des règnes différents.

Et, tout s'illumina dans le cerveau de Claude.

Il assistait à une gestation géante. Mieux, il y participait intimement, il en était le témoin affolé, émerveillé, plongé au sein même du magma bouillonnant.

Sous ses yeux, la création recommençait.

Des fleurs... mais elles étaient animées, plus vivantes que tous les végétaux de l'univers connu. Des fleurs... mais elles avaient des pattes, ou des membres, des nageoires ou des antennes.

Des poissons... Mais ils ressemblaient à des hommes, parce qu'ils passaient par l'intermédiaire des proboscidiens marins. À la fois des poissons, des phoques, presque des humains.

Ainsi, les formes, les familles, les règnes, les classes, les embranchements et les espèces se mêlaient-ils sous ses yeux, le tout demeurant entre le blanc et le noir, entre le gris clair et le gris foncé.

Mais la soupe de vie, lentement, s'égalait et, au lieu d'avancer en une progression sélective qui éliminait au fur et à mesure ses créatures, elle les conservait, les unissait, les mêlait étrangement en un cocktail fantastique.

La création nouvelle évoluait, certes, mais non en abandonnant une espèce pour en créer une autre, après une mutation qui eût exigé des millénaires.

C'était, en quelque sorte, un étalement de l'évolution.

Claude avait conscience de cela, mais il déplorait que tout restât aussi morne, aussi triste, comme un grand film négatif.

De la pierre morne et éternelle, du minéral préexistant, tout sortait, tout jaillissait, parce que l'élément aqueux se manifestait, parce que les polymères étaient mystérieusement fécondées, parce que la stase était vaincue au profit du mouvement, de l'action, du verbe.

Et, tout à coup, Claude fut ébloui.

Sous ses yeux émerveillés, tout s'illumina.

L'univers entier, du moins celui qu'il contemplait et qui devait constituer pour le moins un microcosme, s'embrasait pour une raison qui lui échappa au premier abord.

Mais un feu formidable naissait, venant on ne savait d'où, et qui pénétrait tout, était en tout, était tout.

Claude vit alors les choses dans la lumière, non plus dans le gris général, les choses avec la divine Couleur.

L'action du feu ne dura qu'un instant très bref et tout retourna

au morne qui dominait habituellement.

Du moins, Claude en gardait-il l'action violente sur sa rétine, ce qui lui prouvait qu'il n'avait pas rêvé.

Il demeura un instant abasourdi.

Puis, la réalité lui apparut, la réalité de cette fulgurance.

S'il n'en connaissait pas l'origine, du moins savait-il que ce qu'il venait de voir de si près, c'étaient précisément les flammes sur Titan qui avaient provoqué l'envoi de l'expédition du *Sterne* et les exploits du commando suicide dont il faisait partie.

Mais, le visage plaqué à la paroi du globe, les yeux perdus dans le déroulement de la grisaille générale, il rêvait...

Il rêvait à ce qu'il venait de voir, ce que le feu inconnu lui avait révélé.

Dans les couleurs retrouvées, l'ensemble formidable de l'évolution étalée s'était trouvé confirmé en retrouvant les tons normaux que toute cette création en gestation devait prendre, non plus dans une atmosphère méphitique comme celle de Titan, mais bien, sur une planète normale, philohumaine, sous un soleil vrai, fécondateur et bienveillant.

Il avait vu, issant du magma noirâtre, en une spirale immense qui montait des éléments microscopiques imperceptibles au sommet de la nature, toute la chaîne palpitante de la vie.

L'être embryonnaire et l'évolué, le monozoaire et le coquillage, le crustacé et le céphalopode, les formes grotesques des monstres primitifs, les élans du végétal, du maigre lichen au séquoia gigantesque, en passant par les splendeurs du mimosa et de l'orchidée, le reptile avili et le glorieux félin, l'orgueilleux coursier succédant au morne rampant.

En même temps, et ce n'était pas là le plus faible miracle des feux qui embrasaient Titan la mystérieuse, Claude Dalbret avait perçu des vibrations, des sons organisés, toute une symphonie qui était celle de ce monde encore fœtal, mais qui voulait vivre et que, sans doute, des étincelles réitérées, comme celle qu'il venait d'admirer, dynamisaient par paliers.

Il observait avec acuité ce qui se déroulait sous ses yeux.

Oui, cela demeurerait imprécis, vague, inachevé, incomplet.

Mais, pendant une fraction de seconde, tout avait paru arriver au total, à l'achèvement.

Ainsi donc, d'autres étincelles, si elles se manifestaient, finiraient par permettre l'accomplissement de cet univers réduit, mais qui paraissait suivre rigoureusement le processus de ce qu'on nomme l'évolution, avec cette différence que, vu sous un certain plan, tout se produisait en même temps et non pendant le cours d'innombrables siècles.

La création totale. Évolutive en soi, non dans le temps-espace.

Longuement, Claude demeura absorbé, ébloui et angoissé à la fois.

Que signifiait tout cela ?

Il pensa de nouveau à ses compagnons, les imagina perdus, les uns et les autres, dans le magma général et supposa qu'eux aussi avaient pu admirer l'inconcevable spectacle.

Du temps passa encore, et, deux fois, il revit les étincelles.

Il songeait cependant que la situation demeurerait critique. Encore quelques heures et il périrait, faute d'oxygène, lorsque les réserves du scaphandre seraient épuisées.

Qu'attendait-on de lui ? Pourquoi l'avait-on mis là ?

Oublié ? Abandonné ?

Comme ses amis, sans doute...

Il avala quelques pilules, les dernières.

De nouveau, il tenta le contact radio. Mais c'était impossible et ni le *Sterne*, ni ses compagnons, ne semblaient l'entendre, ou ne se trouvaient pas en mesure de lui répondre.

C'était la fin, il n'en doutait pas. On ne viendrait pas le délivrer et il mourrait sans savoir pourquoi on l'avait capturé et jeté là, assistant, avant la disparition, à cette genèse merveilleuse.

Il eût été doux au moins d'entendre une voix humaine, de pouvoir échanger quelques propos. En vain. Le brouillage de toute émission demeurerait total.

Il n'y avait, et à intervalles réguliers, il s'en rendit compte, que le retour des formidables étincelles, embrasant l'univers foetal, lui donnant, pour un bref instant, l'aspect qu'il devrait avoir lorsqu'il serait achevé.

Claude entendait les sublimes accents de cette symphonie que nul musicien ne noterait jamais, ne pourrait arriver à rendre, mais qui l'emplissait d'une joie ineffable, d'une émotion indicible, bien qu'il demeurât persuadé du triste sort qui l'attendait.

Il périrait d'asphyxie, sans doute avant l'inanition.

Et tout serait joué.

Il tenta d'intéresser ses derniers moments en réglant les cadrans de ses appareils, particulièrement son cosmochrono.

Il sut ainsi que l'étincelle, très régulièrement, revenait toutes les vingt-sept minutes, en se basant sur le temps terrestre.

Mais les observations spatiales n'ayant pas donné de tels résultats, il en vint à penser que, peut-être, les impulsions n'étaient pas constantes, mais revenaient à ce rythme à certaines périodes seulement, ces périodes étant elles-mêmes très espacées.

Une fois encore, ce fut l'éblouissement.

Il le guettait, il l'attendait comme une oasis de joie dans ce

désert d'horreur que constituait sa minuscule prison, où il y aurait eu de quoi devenir fou, sans le miraculeux spectacle.

Cette fois, n'étant plus surpris, il eut le temps d'admirer.

L'image multiple semblait pénétrer en lui et, ensuite, pendant de longues minutes, il s'en délectait, la conservant comme un joyau capturé au vol.

Cette fois, il vit l'achèvement.

Au dessus des minéraux, des végétaux, de la grande chaîne animale, le sommet était atteint.

L'étincelle transcendante burinait tout ce chaos informe et lui donnait son aspect futur.

Au zénith de la sphère que constituait la création, il vit le chef-d'œuvre.

Un corps dépourvu de ces poils qui recouvraient tous les mammifères qu'il avait pu admirer. Une nudité admirable.

Un être qui lui parut de rose et d'or, de chair enfin.

L'homme...

Il fallut attendre encore vingt-sept minutes pour que ce sommet fût dépassé, ce qu'il n'aurait pu croire.

Il crut cette fois qu'il vivait un miracle.

Parce que de la chair palpitante de l'homme, de son flanc, de tout son être même, l'impossible s'accomplissait, reflétant la vérité de l'éternelle création.

Un autre corps, plus souple, plus délicat, plus élégant encore se créait spontanément, émanant de l'homme.

Une femme...

Claude devenait très faible. Il était horriblement las et l'air commençait à lui manquer.

Mais les émerveillements continuaient et s'il ne les voyait plus qu'à travers une nuée, du moins les ressentait-il profondément dans son cœur.

L'émotion était à son comble. Cette vision inattendue le bouleversait.

Il évoqua soudain celle qu'il avait perdue, celle après qui il avait voulu mourir, celle qui n'était plus.

Et parce qu'il admirait la vision nouvelle, il en éprouva tout d'abord quelques remords.

Une trahison... Il lui semblait que c'était quelque chose comme cela.

Vingt-sept minutes encore.

Claude n'en pouvait plus et les affres de l'asphyxie commençaient à le dévorer.

Non, je ne dois pas t'oublier. Je t'aimais. Je t'aime...

Pour toi, j'ai voulu périr dans le désintégratorium.

Et je suis là...

Je vais mourir...

Vingt-septième minute. L'étincelle de vie traverse, une fois encore tout le magma incompréhensible de la planète Titan.

Elle reparaît, triomphante dans sa radieuse beauté, achevée comme elle le sera quand tout cela aura été accompli.

Le cosmonaute enfermé dans son scaphandre, et bloqué dans la sphère creuse, glisse au fond, attiré par la pesanteur. Il ne bouge plus.

Il a vu, il emporte l'image avec lui.

Il perd connaissance...

## CHAPITRE II

Vingt-sept minutes se sont écoulées et Claude gît au fond de la sphère transparente, sans conscience, mais hanté, cependant, par la suprême vision, qui est entrée en lui comme un coup de poignard.

La lente asphyxie commence.

Sans doute, quelque part sur Titan, dans le mystère de cette atmosphère bizarre en qui se déroulent tant de choses, trois autres hommes, au fond de trois autres sphères semblables, sombrent dans l'agonie.

L'étincelle formidable, encore.

Tout l'ensemble gris noir irradie, devient fluorescent, et la création entière se révèle, avec, au sommet, l'humain, l'homme, la femme...

Soudain, alors que tout est rentré dans le gris ambiant, quelque chose survient, qui semble échapper à la norme, au rythme qui régit ce monde fantastique.

Il semblerait que, dans cette jungle mouvante, d'inconsistance et de capricieux abysses, un objet étranger fut entré, comme un coin dans une motte de beurre.

Tout est perturbé, tout chasse, tout fuit devant lui.

Les vibrations ainsi engendrées sont telles que Claude Dalbret ouvre un œil au fond de sa prison.

Instinctivement, il porte la main à sa poitrine qui, sous le scaphandre, palpite dangereusement.

Il râle, il souffre et il a repris un peu de conscience, ce qui lui rend la souffrance, alors qu'il allait mourir sans s'en rendre compte.

Il voit, à travers un brouillard, l'éternel paysage de Titan,



l'incompréhensible qui domine.

Il voit aussi une sphère, encore une sphère, énorme celle-là, qui s'enfonce dans le magma gigantesque, broie tout sur son passage, et paraît, sinon détruire, du moins déséquilibrer l'harmonie générale.

Lorsque, un peu plus tard, l'étincelle se manifeste encore, Claude remarque deux choses.

D'abord, qu'une bande de créatures en gestation, subitement révélées par le grand feu, des oiseaux, des oiseaux de l'immense au minuscule, du vautour au colibri, du grand aigle noir au minuscule bengali éclatant d'améthyste et de rubis, s'envolent d'un seul élan pour fuir la sphère maudite.

Cette sphère, du fond de ce coma latent qui menace, Claude l'a identifiée.

– Non... c'est le... ce n'est pas possible... L'image, au fond de son désarroi, provoque une certaine stimulation.

Il fait effort, avale ce qu'il peut de l'air expirant au fond de son casque, se redresse, non debout, cela ne lui est plus possible, mais sur les genoux.

Il est projeté, par un choc — la sphère rouge bouge comme tout le reste — le nez contre la paroi, car il a, sans s'en rendre compte, ôté son casque.

– Le vaisseau fantôme...

C'est bien lui, le mystérieux spatonef qui s'enfonce dans les mystères de Titan.

Claude rôle quelque chose, se rend compte que, évidemment, sa voix, sa pauvre voix, ne saurait porter, et il réalise qu'il y a mieux à faire.

S'il en a encore la force.

Le scaphandre restitue les dernières molécules d'oxygène qui vagabondent dans la sphère.

Claude respire comme il peut, très mal, à peine. Il est las, épuisé, mais il bande sa volonté et appuie sur un bouton.

Le contact radio.

– À moi !... Alarme !... Je vais... mourir...

Il a parlé sans conviction, sans savoir, sans comprendre, en sachant bien, au fond de ce qui lui reste de lucidité, que c'est inutile.

Mais le miracle se produit.

Malgré le brouillage permanent, une voix s'élève, une voix qui se fait entendre, une voix qu'il a déjà entendue.

– Hé oui !... je le sais bien... je suis là pour toi et les autres... Le Marsupial ne va pas te laisser claquer comme ça...

Claude veut répondre, ne le peut, sa voix expirant dans sa bouche qui demeure ouverte comme celle d'un poisson mort.

Mais il voit le vaisseau fantôme tourner autour de lui, du moins

de la sphère dans laquelle il est enfermé.

Il reconnaît vaguement le vieux navire, l'antique astronef bricolé et rafistolé, mais qui lui semble un lieu de délices.

L'espoir...

Et cette voix rugueuse, bougonne, désagréable, n'est-ce pas une mélodie céleste ?

Un sas s'ouvre, deux pinces immenses en sortent.

Claude ne sait pas très bien, mais c'est la vérité, c'est bien réel, deux pinces géantes saisissent la sphère transparente, l'attirent dans le sas qui se referme.

À l'intérieur du vieil astronef, on travaille tout de suite.

Un rayon rouge, d'un rouge éclatant, quelque super-laser inconnu, irradie soudain et, avec délicatesse, commence à découper la paroi de la sphère.

On semble prendre garde à ce que le jet de feu ne touche pas le malheureux qui y est enfermé et, petit à petit, la preuve en est faite, le curieux rayon rouge réussit là où ont échoué les inframauves des Terriens.

Cloc... La sphère est fendue en deux et s'ouvre, comme un œuf géant, un de ces œufs de Pâques qu'on offre encore sur Terre en fêtant la Résurrection.

Puis un bonhomme paraît.

Un bonhomme qui est exactement celui qu'on s'attend à trouver à bord du vaisseau fantôme.

Une sorte de colosse barbu, roux, avec une paire de favoris énormes, démodés (du moins sur Terre) depuis au moins trois siècles.

Sa combinaison couleur de rouille est dans le style du vaisseau.

Ses yeux bleu gris, énormes, brillent dans son faciès buriné, où la bouche ne doit pas souvent sourire.

Mais, avec une délicatesse extrême, il s'empare de Claude, l'emporte, quitte le sas, court vers une cabine toute blanche et le dépose sur une couchette.

Tout de suite, il lui applique sur la bouche un petit appareil attendant à un tube et il met un appareil en fonction.

Un rythme vibratoire se manifeste, calqué sur les pulsations humaines.

Rapidement, avec une délicatesse surprenante chez ce géant dont les mains immenses et noueuses semblent toujours prêtes à étrangler, il déshabille le malheureux.

Il le met nu, l'examine avec un stéthoscope, tout en surveillant l'appareil qui reconstitue la respiration artificielle.

– Rien de cassé...

Il lâche le stéthoscope et commence simplement à le saisir par les bras, à les agiter périodiquement, puis il s'agenouille au bord de la

couchette et, abandonnant les bras, presse en cadence sur la cage thoracique.

Et, quand Claude stupéfait d'être encore vivant revient à lui, il voit le colosse penché sur lui, et qui lui tend un verre où danse un élixir pourpre strié de reflets d'émeraude et d'or.

– Je... je vous...

– Tais-toi, garçon. Et bois ça.

Claude avale, obéissant. Il réalise alors qu'il respire normalement.

Il rend le verre, après avoir avalé d'un trait, au risque de s'étouffer.

– Ça va. mieux ?

– Oui... Je... Je...

Il s'aperçoit soudain de sa tenue, regarde cet inconnu, cet antre blanc où il est plongé et qui contraste singulièrement avec l'univers de grisaille où passaient les fulgurances du feu sur Titan.

– Qu'est-ce qui te gêne ? Parce que tu es à poil ?

Le colosse ne rit toujours pas. Il recule, prend une sorte de peignoir et le jette à la volée en travers du corps de Claude.

Mais ce dernier réussit enfin à parler.

– Mes amis... Mes compagnons... Il faut les sauver... Je vous en supplie... qui que vous soyez...

– Je suis le Marsupial.

– Alors, sauvez-les... Ils vont mourir...

– Pas tous, en tout cas. Le Marsupial, de son pouce énorme, renversé, montre un angle de la blanche cabine. Claude jette un cri :

– Tchou...

Tchou est là, nu lui aussi, étendu sur une autre couchette.

Mais il ne bouge pas et Claude, qui reprend des forces, se lève d'un bond, court au chevet du Chinois, se penche, effaré.

– Seigneur... Il ne bouge plus... Il est...

– Il dort, ton copain. Ne t'en fais pas pour lui. Il était si faible que j'ai dû l'endormir, par un procédé à moi. Il en a pour des heures, mais il se réveillera frais comme l'œil.

– Et les autres ?

Il semble qu'une lueur sombre passe dans le gros œil bleu :

– Viens avec moi. On va essayer de les sauver aussi.

Claude, empêtré dans le peignoir, suit son singulier sauveteur.

Il traverse, comme dans un rêve, les couloirs du spatonef où il n'y a personne, personne sauf les robots, pour l'instant, immobiles.

On arrive dans une cabine qui est certainement celle de pilotage.

Là, deux robots encore. En service, ceux-là.

Ce sont eux qui mènent le vaisseau fantôme et ils sont penchés, très scrupuleusement, sur les tableaux de commande pour l'un, sur

ceux d'astronavigation pour l'autre.

Le Marsupial — puisque Marsupial il y a — jette des ordres brefs, dans une langue inconnue de Claude.

On sent que l'astronef se déplace très vite.

– Regarde...

Claude voit, sur un écran, le magma de grisaille qui apparaît.

Vraisemblablement, on est encore plongé dans l'atmosphère monstrueuse de Titan.

Le Marsupial dirige ses robots et, bientôt, une sphère transparente est en vue.

Une sphère translucide, où stagne un homme sans connaissance, qui est identifié tout de suite par Claude :

– Le chevalier Coqdor...

Le Marsupial paraît soudain très étonné et ses énormes sourcils se lèvent au-dessus des yeux bleus globuleux qui interrogent.

Et il répète :

– C'est lui, le chevalier Coqdor ?

– Oui. Ne le saviez-vous pas ?

Le Marsupial crie encore un ordre et le vaisseau fantôme se rapproche de la petite sphère. Les robots manipulent des commandes et Claude peut apercevoir la double pince géante qui va saisir la sphère.

– Viens, on va lui faire comme à toi, comme à l'autre, la respiration artificielle.

Claude ne se le fait pas dire deux fois et il arrive d'abord dans le sas où il voit le rayon rouge qui est en train de fendre délicatement la sphère :

– Et vous avez réussi cela...

– Le Marsupial a plus d'un tour dans son sac.

Claude Dalbret regarde ce curieux personnage. Il aurait tant de questions à lui poser.

Mais ce n'est pas le moment.

Il faut songer à Coqdor.

La sphère éclate et le chevalier évanoui glisse sur le plancher.

Claude veut se précipiter, mais le Marsupial l'écarte et il emporte le chevalier comme il ferait d'un enfant.

Claude suit sans rien demander.

Dans la cabine prophylactique, on dénude Coqdor auquel, déjà, on a mis le respirateur. Le Marsupial l'examine avec une minutie de clinicien.

– Non... Il n'a rien...

Coqdor, auquel Claude fait les tractions rythmées des bras, est étendu, inerte.

Le Marsupial, cette fois, laisse faire le jeune homme et il

contemple le corps magnifique de l'athlète-médium.

– Lui... Coqdor...

– Vous savez qui il est ?

– Toute la galaxie le sait. Ah ! s'il n'y avait eu, dans le cosmos, que des hommes de sa trempe, je n'aurais pas tout abandonné, je ne me serais pas retranché de...

Il s'arrête soudain, foudroie Claude du regard.

– Mais qu'est-ce que je te raconte ? Tu n'as pas besoin de savoir tout ça... Je devrais te serrer le kiki et en finir avec toi, pour avoir entendu le Marsupial penser tout haut...

Et puis, il gronde soudain.

– Fais attention à ce que tu fais... Ne lâche pas le rythme, imbécile... À quoi penses-tu ?

Claude, pris en faute, rougit comme un collégien.

À quoi il pense ?

Il n'ose l'avouer, alors qu'il ne devrait songer qu'à sauver le chevalier Coqdor.

Il pense à l'image impérieuse qui est en lui, qui vit en lui, qui a pénétré en lui comme une lame.

L'image de celle qui couronne toute la création gestative qu'il lui a été donné d'apercevoir, dans le magma de grisaille dynamisé par les flammes de Titan.

Il rectifie son jeu et Coqdor, lentement, revient à la vie.

Mais Claude ne perd pas la suite de ses idées :

– Marsupial... Il y en a encore un... Il pense à Wilfrid, et le Marsupial hoche la tête :

– Je le sais. Mes robots le cherchent. Mais ils ont du mal à le retrouver, celui-là. Claude pâlit. Le Marsupial demande :

– Tu l'aimes bien ? C'est ton bon copain ?

Claude, dans de telles circonstances, se sent incapable de raconter des sornettes.

– Non... je ne l'aime pas et il me le rend. Mais, vous comprenez...

Le Marsupial paraît très étonné.

– Vouloir sauver un type que tu ne peux pas souffrir !... Décidément, l'humanité me surprendra toujours... Ou alors, est-ce que tu subis l'influence du chevalier Coqdor ?

Claude rit un peu.

– Ce n'est pas impossible. Après d'un gars comme lui, on se sent meilleur... Le Marsupial semble désespéré. Mais Coqdor commence à soupirer et il s'empresse de lui amener à son tour l'élixir pourpre.

Un instant après, Coqdor ouvre les yeux et, d'un élan, serre Claude contre sa poitrine.

Une sonnerie retentit :

– Gardez vos effusions pour plus tard, grogne le Marsupial. Les robots m'appellent. Ils ont dû trouver l'autre...

Claude, rassuré pour Coqdor, emboîte le pas au Marsupial.

Et le même processus se répète, pour la quatrième fois à bord de l'astronef.

Un Coqdor en kimono, à son tour, regarde Wilfrid qui revient difficilement à lui et auquel, finalement, le Marsupial fait une piquûre, comme à Tchou.

Claude et lui, dans leurs peignoirs, se sentent gênés, peut-être un peu ridicules, sûrement à la merci de cet homme.

– Puis-je vous demander... commence le chevalier.

– RIEN. Plus tard. Sachez seulement que je n'aime pas les hommes, encore moins les femmes... que j'exècre toute l'humanité...

– Je ne m'en aperçois guère.

– En tout cas, Chevalier Coqdor, je suis heureux de vous serrer la main.

Autre sonnerie, sur un mode très différent.

– Que se passe-t-il ?

– Je m'en doutais. Les robots cherchent à échapper à l'atmosphère de Titan. Mais ils s'en sont rendu compte. Et, pour nous empêcher de nous enfuir, ils ont déchaîné contre nous la neige de feu.

### CHAPITRE III

Ni Coqdor, ni ses camarades du commando suicide ne s'arrêterent à poser des questions au Marsupial.

Ils auraient bien aimé savoir de qui il parlait en disant qu'ils déchaînaient la neige de feu, et ce que signifiait cette expression en elle-même.

Mais les uns et les autres, déjà familiarisés avec les drames de l'espace, saisis par l'immense solidarité qui lie entre eux les cosmonautes de tout poil, autant et plus, peut-être, que les marins sur les océans planétaires, ils n'avaient qu'une pensée : servir.

– En quoi pouvons-nous vous aider ?... Parlez... Nos efforts à votre disposition... Nous sommes à vos ordres...

Le Marsupial balaya tout cela d'un geste, un de ces gestes brusques et sans grâce dont il était familier :

– Foutaises !... Vous ne me servirez à rien... Il faut échapper à l'attraction de Titan, c'est tout...

Wilfrid et Tchou, pour l'instant, sont neutralisés.

Coqdor et Claude Dalbret, toujours en peignoir, doivent donc se résigner à demeurer spectateurs passifs dans la lutte qui va se dérouler ?

Ce qui n'est guère dans leurs habitudes.

Surtout en ce qui concerne le chevalier.

Laissant le Marsupial vaquer à ses affaires, c'est-à-dire donner des ordres à ses robots, les deux rescapés s'approchent d'un hublot.

Et ils vont demeurer là, anxieux, agacés, les poings crispés, enrageant par instants, incapables de participer au salut du vaisseau fantôme, de ce navire spatial de bricolage et de rafistolage qui s'est trouvé cependant bien opportunément pour venir à leur secours.

À bord, ils en étaient persuadés, il n'y avait, hors cet homme étrange qui se désignait lui-même sous ce pseudonyme grotesque, que des robots, des robots d'origine inconnue, incroyablement perfectionnés, semblait-il, et qui constituaient tout l'équipage du mystérieux astronef.

En attendant, le nez au hublot, recommençant, comme disait Claude, la longue station à bord du globe transparent, ils observaient...

– J'ai froid, dit tout à coup Claude. Est-ce que j'ai un malaise, ou quoi ?... Ressentez-vous quelque chose, Chevalier ?

Coqdor approuva.

– Oui... Jusqu'alors, il faisait très bon et la climatisation me semblait parfaite, comme, d'ailleurs, le fonctionnement de ce vieux rafiot, en dépit de son aspect usagé, mais, en ce moment, je gèle...

Les deux hommes grelottaient dans les kimonos qui étaient, pour l'instant, leur seul vêtement.

– Qu'est-ce que cela signifie ?

– Et qu'est-ce que la neige de feu ? Est-ce que cela a un rapport...

– La neige de feu... C'est cela, sans doute...

Le Marsupial n'était plus là et ne se souciait pas d'eux.

Ils étaient seuls, tandis qu'on l'entendait, à travers les couloirs du petit navire, tonnant des ordres à l'intention des robots.

Devant eux, ils apercevaient, dans la masse tournoyante de grisaille où semblait couvrir tout un monde, une sorte de tourbillon fulgurant qui arrivait, en tournant.

– On dirait tout à fait une trombe, fit remarquer Claude.

– Oui, à cela près que c'est d'un rouge feu...

– Et voyez, ces étincelles, ces points brillants qui s'en échappent en permanence...

Ainsi, ils firent connaissance avec la neige de feu.

Le nuage tournant, tempête de myriades de points flamboyants,

arrivait sur l'astronef, qui cherchait à l'éviter par des manœuvres subtiles, tout à l'honneur des robots pilotes.

Claude, comme Coqdor, continuait à geler et il fallait bien constater que, à bord de l'astronef, la température ambiante avait baissé tout à coup.

Ils étaient fascinés par la trombe rouge, qui, jetant des millions d'étincelles, évoluait, ondulait, tournait autour du navire, comme un gigantesque oiseau de proie, et cherchait visiblement à attaquer.

– Mais ne peut-on faire quelque chose ? grogna Claude.

– Vous seriez bien malin de vous en prendre à la neige de feu, lui rétorqua une voix rogue, éclatant tout à ses côtés.

Le Marsupial était là.

Coqdor, cette fois, l'interrogea.

– Que signifie, Marsupial ? Le colosse haussa les épaules.

– Un de leurs procédés à eux. Dès que quelque chose ou quelqu'un veut, soit échapper à Titan, soit y pénétrer, ils déchaînent ce truc-là.

Tout en suivant de l'œil les évolutions de la trombe fulgurante, le chevalier en profita.

– Vous les connaissez donc ? Vous savez qui ils sont ?

Le Marsupial grogna quelque chose dans sa barbe.

– Curieux... Si ça se trouve... Ils vont nous atteindre, et alors... vos questions seront vaines...

– Que se passera-t-il ? L'astronef sautera, ou sera consumé, ou...

– Hé non ! Il gèlera. Regardez déjà ce que produit la présence de cette trombe de neige rouge...

Il montrait, dans les angles, et contre le hublot, la condensation qui se congelait spontanément, provoquant une fine neige poudreuse.

– Cela glace, à un degré effroyable, d'autant plus effroyable, je crois, que c'est provoqué par du feu... Oui, par quel procédé, je n'en sais rien. Personne ne le sait et ne le saura sans doute jamais, à moins de devenir de leur race...

Et, puisque le Marsupial restait là, puisqu'il semblait avoir définitivement délégué ses pouvoirs aux robots qui, d'ailleurs, échappaient à la trombe avec une adresse incroyable, Coqdor poussa les questions :

– Vous les connaissez ?

– Personne ne les connaît.

– Vous les avez vus ?

– Personne ne les a vus, ni, d'ailleurs, ne peut les voir.

– Mais, alors... ce que vous savez sur eux...

– J'ai mes antennes, voilà tout. Quand ce sera fini, si nous nous en sortons, ce qui n'est pas sûr (il semblait réellement inquiet en suivant du regard l'incroyable ballet dansé par la trombe qui cherchait



à joindre l'astronef, lequel lui échappait sans cesse), si nous nous en sortons, je vous montrerai mes installations... Du « soi-même », du travail d'amateur... Hé ! oui, le Marsupial est comme ça... Mais, avouez que pour un amateur, il se défend.

– Je l'admets et je l'en félicite, dit Coqdor, sincère.

Claude, le cœur battant, regardait la formidable masse de feu tournant, crachant ses milliards d'étincelles, qui tentait le contact et passait à côté, tant les robots pilotes savaient dérober à point l'astronef fantôme à la rencontre.

Il faisait de plus en plus froid.

Soudain, tout s'embrasa au-dehors.

C'était le moment où l'étincelle géante se manifestait. Dans la masse grise où tournait la trombe comme un long fuseau rouge qui ne se reliait à aucun nuage, ni à aucun océan, la création admirable reparut, d'un seul coup, comme un film de miracle.

Ce fut, pour ceux que traquait la trombe, ceux que le vaisseau du bricoleur protégeait dans cet univers dément, l'éblouissement, une fois de plus.

De l'amibe à l'humain, par la longue, l'interminable gamme des créatures, du brontosauve à l'oiseau-mouche, du coelacanth au vampire, de la souris au mammoth, dans l'incroyable cortège floral, dans la féerie minérale, tous les tons, tous les sons, toutes les couleurs, tout ce qui est à partir de la divine vibration qui anime le monde, tout venait encore de leur apparaître.

Cette fois, le chevalier Coqdor eut une surprise.

Claude demeurait en place, ayant visiblement oublié la trombe menaçante, ne sentant pas le froid terrible qui, au moment où l'étincelle s'était manifestée dans le monde de Titan, avait glacé l'intérieur de l'astronef, à tel point que leurs respirations gelaient sur leurs visages, que la buée se condensait en petite neige.

Et Claude, extasié, ne ressentant rien, tout à son rêve intérieur, en négligeant le péril.

Car la lutte se poursuivait et les robots pilotes avaient fort à faire pour échapper à la trombe de neige en feu.

– Dalbret...

Claude Dalbret ne répondit pas.

– Dalbret... Revenez à vous, insista le chevalier.

Claude le regarda. Il avait un sourire béat.

– Eh bien ?...

Alors, Coqdor entendit ce mot, ce nom, plutôt ahurissant en la circonstance :

– Ma... ga... li...

– Hein ? Qu'est-ce qui vous arrive, mon vieux ?

Il le secouait vigoureusement, redoutant les effets de quelqu'un

de ces dangereux mirages de l'espace dont il avait si souvent apprécié les redoutables effets.

Claude revenait à lui, mais souriait toujours.

– Chevalier... Je l'ai revue...

– Mais qui ?

– Elle... Ne l'avez-vous pas vue ? Chaque fois que la grande étincelle passe dans le monde de Titan, toute la création apparaît d'un seul coup...

– Je le sais bien, dit Coqdor, je m'en suis rendu compte. Mais quelle est donc cette Magali ?

– L'ai-je appelée Magali ? Oui... Je ne sais pas, je ne sais plus ! Mais vous l'avez vue, comme moi...

– Ah ! la fille ? ricana le Marsupial. Naturellement, il n'y a pas de création totale sans une femme, pour ficher tout par terre. Ils ont voulu copier le bon Dieu en tout. Ils sauront ce que ça leur coûte.

Coqdor fronça le sourcil.

Il cherchait à la fois à comprendre Claude, et à saisir le sens des propos du Marsupial.

– Vous m'expliquerez plus tard, Marsupial. Vous, Dalbret, éclairez votre lanterne...

– Chevalier, vous avez vu cette femme, cette femme radieuse, qui semble couronner cette création en gestation, où tout est tout et en tout, et qui, d'un seul coup d'œil, apparaît dans sa plénitude.

– Mais oui. Et alors ?... Ah ! je comprends, vous en êtes amoureux ?

Le Marsupial eut un gros rire, insultant et presque obscène :

– Amoureux... d'une vision...

– N'est-ce qu'une vision ?

– Les hommes seront toujours des bêtes, je l'ai bien dit quand j'ai quitté le cosmos...

– Où vous êtes toujours, Marsupial. Avec votre astronef, et vos braves robots qui luttent et nous font échapper à la neige de feu...

Les robots avaient réussi quelque chose.

Peut-être à la faveur de la grande étincelle, ils avaient emmené l'astronef très haut, si bien que la trombe flamboyante paraissait lointaine, quoique cherchant visiblement à rejoindre les fugitifs.

Le froid demeurerait vif, mais s'était un peu atténué.

Coqdor était exaspéré par les questions à poser.

Certes, en ce qui concernait Claude Dalbret, il croyait avoir compris.

Après la mort de sa bien-aimée, il avait voulu se suicider.

Le commissaire Robin Muscat l'avait sauvé à temps et lui avait trouvé un excellent exutoire avec la recherche des flammes sur Titan et le commando suicide.

Mais il gardait en lui, avec sa jeunesse, sa fougue, sa virilité, un immense potentiel d'amour à donner et il le catalysait, inconsciemment, sur une vision, lui ayant donné subconsciemment un nom, un nom de femme, un nom du pays de France-sur-la-Terre, gracieux et poétique.

Tout cela, peut-être, sans s'en rendre compte.

– Marsupial, expliquez-moi...

La grande brute regarda son chronographe :

– Chevalier Coqdor... Il y a déjà quatre minutes. Encore vingt-trois et...

– Je sais. La grande étincelle se manifesterà de nouveau.

– Si vous croyez au Maître du cosmos, priez-Le de nous épargner le contact de la neige de feu. C'est ce qu'ils cherchent, les salopards. Le pouvoir congélateur atteint le zéro absolu. Vous avez senti l'avance du froid chaque fois que la trombe s'est approchée de nous. Mais, comme tout ce qui est sur Titan, elle touche au point culminant au moment de la dynamisation absolue par la grande étincelle. Si, par malheur, dans... plus que vingt-deux minutes, nous entrons en collision avec alors que tout s'embrase, nous serons gelés, comme du bœuf dans sa boîte de conserve.

Et les minutes passèrent.

La trombe cherchait à rejoindre l'astronef qui évoluait toujours.

Coqdor demanda pourquoi on n'avait encore pu sortir de l'atmosphère de Titan, alléguant que, vraisemblablement, la trombe ne les traquerait pas dans l'espace.

– C'est vrai... Hors de l'atmosphère de Titan, plus de risques. Mais il faut y parvenir. Or, nous sommes littéralement englués dans cette masse, dans ce magma, dans ce bouillon de vie où ils fabriquent leur monde à eux...

– Nous y voilà, dit Coqdor. Ils, ces mystérieux ils, cherchent à créer un monde.

– Oui, Chevalier. Pour conquérir le vôtre. Ils recommencent la création, afin de vous joindre, en se servant de l'exemple divin. Alors, ils refont tout d'un seul coup, au lieu de demander quelques millions d'années.

Il regardait le chronographe.

– Encore treize minutes... Si nous évitons le contact, cela ira mieux.

Claude ne disait plus rien. Il rêvait à la femme unique de la création artificielle, celle qu'il avait, sans trop s'en rendre compte, déjà délicatement baptisée Magali.

– Revenons à nos moutons, dit doucement Coqdor.

– Ce qu'ils sont. Je vous ai dit que je ne le savais pas. Ils viennent des quasars, ou des galaxies bleues, ou d'une autre

dimension, comme on disait autrefois. Encore qu'on ne croie plus à cette dernière sottise. Il y a trois dimensions, plus l'action, ce qui fait quatre, et le temps constitue le total. Mais ce n'est pas la question. Sachez que, un peuple inconnu, d'une nature différente de la nôtre, veut prendre contact avec notre cosmos. Pour le conquérir ? C'est vite dit. Les hommes sont tellement conquistadores de nature qu'ils croient les autres semblables à eux et dévastateurs. Mais ce sont quand même des salopards, nos types. Parce qu'ils veillent sur leur création. Et qu'il est difficile, ensuite, de leur échapper. Vous en avez su quelque chose quand ils vous ont capturés avec leurs sacrées sphères.

– Mais vous saviez tout cela, Marsupial. Et vous avez lancé votre navire là-dedans.

– Ouais ! Et alors ?

– Pourquoi ?

Le Marsupial haussa les épaules et ne répondit rien. Il paraissait de méchante humeur.

– Je croyais que vous étiez misanthrope, dit doucement le chevalier.

Claude béait à l'image lointaine de Magali, cherchant à la retrouver dans le conglomerat changeant et gris, où passait la trace de feu de la trombe infernale.

Le froid demeurerait vif. Le Marsupial coupa.

– Plus que quatre minutes... À peine... Plus que trois...

– Un peuple qui cherche le contact, dit Coqdor. Ensuite ?

– Impossible, de leur nature à la nôtre. Alors, ils ont conquis Titan. Dans l'atmosphère méphitique de la planète (la seule du genre sur le système solaire), ils fabriquent le bouillon, la soupe vivante. Tout est en gestation. Et les étincelles dynamisent le tout.

– Ces étincelles, d'où viennent-elles ?

– Ils se basent sur un pulsar. Une étoile agissante. Cela revient toutes les vingt-sept minutes. Et le tout se façonne lentement.

Il ajouta :

– Plus qu'une minute...

Claude s'arracha à son rêve amoureux.

– La trombe... La neige de feu...

La masse tournoyante, jetant des millions et des millions d'étincelles de froid, arrivait sur le vaisseau fantôme...

La grande étincelle troua l'atmosphère de Titan.

Une fois encore, elle illumina, elle incendia, elle embrasa tout ce que contenait la masse de gaz méphitique entourant le satellite de Saturne.

La création en gestation apparut, une fraction d'instant, égale à elle-même, telle qu'elle se façonnait petit à petit, telle qu'elle serait enfin lorsque, dans un temps déterminé mais inconnu, elle serait réalisée, et que, sur cette planète, naîtrait un nouveau monde.

L'homme dominait et la femme, près de lui, au-dessus de lui, demeurait le digne achèvement de cette autre genèse.

La femme dont l'image de feu s'imprégnait chaque fois davantage sur les rétines sensibles de Claude Dalbret.

Celle qu'il n'était pas loin de considérer comme une déesse.

Celle qu'il avait appelée Magali, et qui, cependant, n'existait pas encore, n'était qu'une femme à l'état de projet, comme tout ce que les mystérieux êtres venus d'ailleurs avaient préparé dans la soupe de vie qu'ils cuisinaient si singulièrement sur Titan.

Mais, sans doute, Claude était-il le seul à voir le phénomène sous cet angle à la fois sensuel et poétique.

Coqdor, comme le Marsupial, mesurait tout ce que représentait le fait que la neige de feu fonçait sur le vaisseau bricolé.

Ils furent culbutés, renversés, projetés les uns et les autres dans les angles de la cabine où ils se tenaient.

Et, à travers l'astronef, les robots, déséquilibrés, tombaient, eux aussi, et se débattaient gauchement, leurs grands membres de métal s'agitant comme ceux de hannetons gigantesques et maladroits.

Tchou et Wilfrid furent jetés à bas des couchettes, mais ne se réveillèrent pas pour cela.

En même temps, un froid terrible, un froid inconnu, déferla sur le vaisseau et tout gela à l'intérieur, les liquides dans tous les récipients, et cela provoqua, non seulement des pertes dans les réserves, mais encore des avaries dans les moteurs.

Cependant, les deux robots pilotes dressés par le Marsupial avaient effectué leur travail jusqu'au bout.

Si bien qu'ils évitèrent, à quelques millimètres près, le contact de la masse même de la neige de feu.

Des étincelles fouettèrent donc la carène du navire spatial, s'y écrasèrent et déterminèrent des ravages à l'intérieur, sans pour cela que le gel absolu s'y déclarât.

Parallèlement, en un suprême effort, comprenant (dans leurs circuits conditionnés) que le cosmonef était perdu si le contact avait lieu, les robots manœuvraient de telle façon qu'ils lançaient l'appareil en un formidable saut, désordonné sans doute, mais où se risquait le

tout pour le tout.

Le résultat fut inattendu.

Réfrigéré, emportant des hommes grelottant à peine tant ils étaient écrasés de froid, et des robots engourdis, leurs circuits étant, eux aussi, atteints, le vaisseau fantôme du Marsupial exécuta un bond prodigieux.

Toute l'énergie possible avait été concentrée pour l'exécution de cette suprême manœuvre.

Si bien que, ayant déjà atteint les limites de l'atmosphère titanesque, le navire spatial se « désenglua » littéralement de la masse du conglomerat mouvant et fut projeté hors de cette atmosphère, dans le grand vide, à quelques dizaines de milles de la zone dangereuse.

Là, n'étant plus dirigé, il commença à rouler sur lui-même et, par un phénomène naturel, logique, intangible, il commença tout bonnement à se satelliser autour de Titan, mais hors de portée du bouillon géant où cuisait un monde.

Coqdor, le Marsupial, et Claude, revenaient lentement à la conscience.

Ils ne réalisaient pas encore. Ils avaient subi un vertige insensé, qui les avait assommés et, à leur réveil, des nausées les prenaient, désagréables, pénibles, comme après une longue période de mal de l'espace.

Cependant, ni le chevalier Coqdor, ni cette grande brute qui se faisait appeler le Marsupial n'étaient hommes à se laisser longuement abattre.

Ils se relevèrent, titubèrent un peu, s'appuyèrent l'un sur l'autre, se dirigèrent vers les hublots, essayèrent de voir, de se rendre compte.

Il leur fallut, à l'un et à l'autre, quelques minutes d'observation.

Observation pénible. Tout se brouillait encore, et ils ne savaient si cela était consécutif à la position de l'astronef ou simplement à leur état physiologique perturbé.

Au bout de quelques instants, ils penchèrent pour la seconde hypothèse.

Les choses s'éclaircissaient. Certes, il faisait encore un froid mortel à bord, mais, petit à petit, le chauffage allait retrouver son cycle normal.

Le Marsupial héla ses robots et plusieurs d'entre eux apparurent, s'étant péniblement relevés, mais demeurant à peu près intacts, du moins quant au conditionnement interne.

Il y en avait, en effet, de cabossés, avec des parois défoncées, quelques ampoules brisées, mais le Marsupial les ferait réparer les uns par les autres.

Les hommes, d'ailleurs, avaient, eux aussi, subi quelques dommages. On voyait des ecchymoses, des hématomes se formaient.

Le Marsupial saignait du nez, ce qui l'irritait. Claude avait un œil poché, mais ne s'en souciait guère, tout à son rêve.

Quant à Coqdor, il avait le front et le menton endoloris.

Qu'importait tout cela. On vivait. Et on avait échappé à la fois à la neige de feu et à l'atmosphère fantastique de Titan.

Le Marsupial ne voulait visiblement pas laisser éclater sa joie, cela eût mal correspondu au personnage bourru qu'il prétendait demeurer.

Coqdor, lui, souriait, heureux, détendu.

Claude était lointain, et le perpétuel sourire de béatitude flottait sur ses lèvres.

On échangea quelques mots pour mettre la situation au point et, quand il se fut avéré que, au bout de vingt-sept minutes, on ne reverrait plus le prodigieux spectacle de la création future et unilatérale, le jeune homme pâlit soudainement, ce qui n'échappa pas au chevalier Coqdor.

– Ce qui nous a sauvés... une manœuvre de mes robots... Et, aussi, un remous, un remous provoqué à la fois par le mouvement du navire et par l'arrivée de la trombe de neige flamboyante... Les deux forces conjuguées nous ont arrachés à l'emprise de Titan, ce que nous n'aurions peut-être jamais réalisé de nous-mêmes...

L'explication du Marsupial était probablement la bonne.

En tout cas, on pouvait considérer le résultat comme providentiel.

Cependant, le Marsupial ronchonnait :

– On gèle, ici... Klym... Avztar... Moliyon... Zimo... De la chaleur... Et vite, sinon, nous allons crever de froid Et vous aussi, vous serez congelés.

Les robots réagirent vivement et se hâtèrent d'aller forcer le système de chauffage de l'astronef.

Cependant, Coqdor s'était préoccupé de ses camarades, et le Marsupial l'emmena à l'infirmerie du bord.

Claude les suivit, machinalement, mais on voyait bien que son esprit était ailleurs. Il ne semblait pas partager la joie ambiante, il ne paraissait pas apprécier le fait hautement important d'avoir réussi à s'arracher à la force pesantorielle de Titan.

Tchou et Wilfrid gisaient au pied de leurs couchettes, mais dormaient encore.

Du moins, à part quelques bleus faits dans leur chute, semblaient-ils à peu près indemnes.

Sur la demande de Coqdor, le Marsupial les réveilla, l'un et l'autre, avec une piquête.

Puis le colosse se retira, mais les quatre garçons trouvèrent une bouteille de vieux whisky de la Terre, qui avait échappé à la gelée.

Avec quatre gobelets.

– Décidément, cet ours est moins ours qu'il ne le prétend, sourit le chevalier.

La tournée de Cutty Sark fut la bienvenue.

L'Austro-Terrien et le Sino-Terrien étaient encore abasourdis, mais ils étaient dans une forme splendide, ce sommeil artificiel ayant été des plus bénéfiques.

– Vous êtes passés à côté de la mort par gel... ou de la captivité définitive sur Titan, leur expliqua Coqdor.

Et, comme ils s'ébahissaient, il commença à leur narrer l'étrange aventure qu'ils avaient vécue pendant leur longue léthargie.

Claude écoutait vaguement, dégustant son whisky sans paraître en apprécier le fumet, ce qui n'était pas le cas pour Wilfrid et Tchou, heureux de retrouver la conscience et la vie, surtout après avoir frôlé de tels périls.

– Extraordinaire, tout cela, dit la voix paisible du Chinois. Peut-on savoir comment ce M. Marsupial sait tant de choses sur des êtres d'un autre univers ?

– Il m'a parlé, mais assez nébuleusement, d'antennes. Qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne sais. Je me réserve de l'interroger un peu plus tard. Il joue à faire peur, mais je vous avoue qu'il ne m'impressionne pas.

Le Marsupial reparaissant, on l'invita à trinquer.

Il refusa net

– J'ai rompu avec le cosmos. Avec les hommes. Entre autres, j'ai juré de ne plus avoir de ces contacts idiots, que sont les conventions sociales. À quoi cela rime de choquer deux verres l'un contre l'autre...

– Mais nous apprécions votre whisky, dit rudement Wilfrid.

– Et nous voulons vous marquer notre cordiale reconnaissance, susurra l'aimable Chinois.

– Eh bien ! buvez. Réchauffez-vous l'intérieur comme je fais réchauffer l'extérieur. Vous n'avez pas besoin de moi...

Surtout Tchou et Wilfrid, ils n'étaient pas encore habitués aux manières brusques de la brute misanthrope.

Coqdor jugea bon de faire dévier la conversation.

– Cher Marsupial...

– Je ne suis plus cher à quiconque dans la galaxie, Chevalier...

– Eh bien ! dit Coqdor en riant, Marsupial tout court... Mais, après tout, pourquoi ce surnom ?

– J'avais un nom, je l'ai oublié. J'ai rompu, vous dis-je... On m'appelait le Marsupial au collège — un collège de Paris-sur-Terre — parce que mes parents étaient des Martiens, des colons établis là-bas. Alors, quand j'ai décidé de vivre en dehors, avec mes seuls robots, je n'ai gardé que ce vieux sobriquet, et je trouve qu'il me suffit. J'ai



travaillé pendant des années pour récupérer un antique rafiote, pour le faire aménager comme j'ai pu et aller vivre dans l'espace. Par la suite, grâce à certains appareils...

– Nous y voilà, dit Coqdor.

– Nous y voilà, quoi ? J'ai donc appris des choses sur ces êtres qui n'ont pas de nom, qui ne sont pas de notre dimension, et qui veulent y atteindre. Je suis curieux, je veux savoir, c'est pourquoi, depuis qu'il y a des étincelles sur Titan, je rôde dans la zone de Saturne. Mais les humanoïdes m'empoisonnent et je les fuis comme la peste. Et, comme j'ai quelques petits trucs à moi, je m'en débarrasse comme je peux. Je veux être tranquille. Et voilà, vous savez tout.

Et, prenant sans s'en rendre compte le verre de Coqdor, il vida ce qui restait de Cutty Sark, sans voir les sourires alentour.

– Nous ne savons pas tout, dit Coqdor. Sur vous, admettons. Mais sur ce que vous appelez vos antennes, vos petits trucs, vos appareils...

Le Marsupial, le gobelet en main, s'aperçut tout à coup qu'il avait en quelque sorte trinqué avec les hommes du commando sans le vouloir.

Il fit la grimace et posa le gobelet avec force.

– Venez, je vais vous faire voir quelque chose...

Tous quatre le suivirent.

L'intérieur du vaisseau fantôme ressemblait à tous les intérieurs de tous les astronefs du monde, à cela près que tout y était vraisemblablement amené de bric et de broc. À l'origine, il s'agissait d'un navire désaffecté qui avait été remis en service et où tous les engins internes étaient de provenance diverse.

C'était, en quelque sorte, un astronef de Marché aux Puces, comme Coqdor devait le dire un peu plus tard.

Cependant, ils ne tardèrent pas à comprendre que le Marsupial devait être un physicien de premier ordre.

Un certain endroit du navire, dans la soute, avait été aménagé en laboratoire. Le Marsupial expliqua que, ayant fait fortune (il ne dit pas dans quelle branche), il avait pu acquérir ce navire d'occasion, le faire aménager à son gré, et y poursuivre à loisir, dans l'espace, laissant le soin de la direction à ses robots, des expériences passionnantes sur la physique.

Ainsi, il avait su couper le cordon magnétique reliant le commando au *Sterne*. Ainsi, il avait détecté ce que disaient les astronautes entre eux, et pu les ravitailler sur Encelade. Enfin, il les avait délivrés des sphères transparentes.

Il montra un fauteuil surmonté d'une sorte de casque hérissé (intérieurement) de petites pointes incroyablement minces, comme des fils de nylon.

– L'un de ces messieurs osera-t-il coiffer cet instrument de

torture ? Oh ! pas vous, Chevalier... Il s'agit d'un appareil de voyance. Or, je sais que vous êtes un des médiums les plus fameux de l'univers, et vous n'avez pas besoin de support mécanique pour aller à la pêche aux renseignements.

– Vous êtes bien renseigné sur mon compte, Marsupial.

– J'ai rompu, répéta inlassablement le colosse. Mais j'écoute les radios.

Coqdor, une fois encore, fit dévier l'entretien :

– Pouvons-nous voir fonctionner ces fameuses antennes ?

Le Marsupial montra le siège que surmontait le casque.

– Un volontaire...

Claude, toujours à son rêve intérieur, ne bougea pas.

Tchou fit un pas en avant et s'offrit, mais Wilfrid l'avait devancé et, de sa voix rude, déclarait :

– Moi, je suis prêt...

– Eh bien ! vas-y... Assieds-toi, et ne bouge pas. Je te préviens, ça va te gratter un peu.

Coqdor s'amusa de voir la tête renfrognée de Wilfrid, qui grimaçait de douleur au fur et à mesure que le Marsupial lui ajustait le casque.

En effet, ainsi que le colosse roux le leur apprit, on ne pouvait utiliser ce singulier engin qu'en y étant installé, le crâne pris dans une véritable couronne de piquants, qui étaient autant d'électrodes, lesquelles s'implantaient dans le chef du patient.

Il y en avait une bonne trentaine et le Marsupial, avec, d'ailleurs, une incroyable délicatesse démentant ses énormes doigts noueux, les disposait dans le front, les tempes, la nuque de Wilfrid, qui réagissait légèrement chaque fois.

Enfin, ce singulier supplice fut terminé.

– Surtout, ne bouge pas, ordonna le Marsupial. Si tu faisais sauter une seule électrode, cela pourrait fausser le jeu. Maintenant, tu vas te concentrer. Et attendre. Moi, je règle l'appareil et je le dirige sur Titan. Et tu verras la suite.

Il recula, se dirigea vers un tableau attendant au fauteuil où Wilfrid était assis, régla plusieurs commandes.

La lumière baissa dans la cabine-labo.

Wilfrid parut seul éclairé, d'ailleurs vaguement, dans une flaque de clarté dorée, tandis que de petites étincelles crépitaient sur le tableau et que, sur un écran, c'était l'image de la planète Titan qui apparaissait.

Coqdor était vivement intéressé. Tchou également, mais il demeurait impassible, encore que l'attitude de Wilfrid grimaçant l'eût beaucoup divertie.

Claude rêvassait. Il était avec Magali, Magali, l'inexistante.

Magali, la future.

Wilfrid avait fermé les yeux.

Visiblement, il souffrait, mais non plus des pointes qui lui entraient dans la chair, très légèrement, d'ailleurs.

Puis, son visage énergique se détendit. Il parut bouleversé, puis très intéressé.

Et il commença à parler.

Il décrivit ce qu'il voyait, c'est-à-dire ce que les cosmonautes connaissaient déjà, le monde de Titan, la soupe de vie dans l'atmosphère méphitique, tout un univers en gestation sur un seul plan, avec, toutes les vingt-sept minutes, l'apport de la grande étincelle qui dynamisait l'ensemble et préparait la maturité générale.

– ... Des ondes... les ondes émanant d'une étoile-pulsar. Une onde formidable, fantastique, qui arrive tous les quatre tours de cadran... alors, elle se subdivise en étincelles, selon un procédé qu'ils connaissent et qu'ils ont mis au point. Et cette sous-onde provoque l'embrasement, toutes les vingt-sept minutes. Puis, l'onde-pulsar cesse pendant encore quatre jours. Et le cycle recommence... Mais l'échéance arrive. La prochaine onde-pulsar, émanant d'un soleil très lointain, amènera l'achèvement. Ce monde vivra. D'un seul coup. Il n'y aura pas le cycle des amibes et celui des protozoaires, le cycle des poissons et celui des oiseaux, celui des mammifères et celui de l'homme... Mais tout vivra, naîtra en même temps, et l'épanouissement de toute une création apparaîtra sur Titan.

Le Marsupial ricana :

– Je pense aux Byzantins qui, sur cette vieille Terre, se disputaient théologiquement, entre darwinistes et anti. L'évolution... mais elle n'est pas incompatible avec la genèse. Le Créateur l'a suivie, en effet, mais il a pris son temps, n'ayant pas créé le monde en sept jours, mais en sept époques comprenant le repos dominical. Eux, nos mystérieuses créatures, se servant du Grand Exemple, font tout d'un coup et vont arriver au sabbat. Un repos bien gagné, tandis que tout cet univers vivra, dans la splendeur végétale.

– Mais, s'écria Coqdor, comment feront-ils pour vivre, s'éveillant à la vie dans une atmosphère aussi peu convenable ? Dès qu'ils respireront de façon autonome, ils seront tous asphyxiés, à la première seconde.

Le Marsupial montra le médium malgré lui :

– Réponds, toi, voyant... Wilfrid, répondit, en effet :

– Tout est prévu. Ceux qui animent cette vie palpitante, mais seulement organique, engendrée justement grâce au méthane et à l'ammoniac de Titan, qui servent de couveuse, seront animés par les êtres. Chacun prendra un corps, selon leur hiérarchie à eux. Il y en a qui seront plantes, d'autres microbes, d'autres chiens ou chats, et leurs

supérieurs deviendront l'homme et la femme. Et une transmutation de l'atmosphère sera réalisée.

– Ces êtres, qui sont-ils ?

– On ne le sait. Vis-à-vis de nous, ils sont ineffables, comme nous le sommes pour eux, comme nous le serons encore jusqu'au prochain soupir du pulsar qui va conclure la grande aventure. Là, nous pourrons communiquer avec eux, puisqu'ils auront, en quelque sorte, « copié » la création à partir de la planète Terre, la plus parfaite selon la genèse cosmique.

– Et, demanda encore Coqdor en baissant un peu la voix, tant il était ému, quel est leur dessein... ensuite ?

Wilfrid cherchait évidemment à comprendre, et son visage se crispait.

Mais le Marsupial interrompit l'expérience.

– L'appareil chauffe... Il fait trop d'efforts et cela serait peut-être dangereux pour lui.

Force fut de renoncer à en avoir davantage. Le Marsupial coupa le courant et délivra Wilfrid, qui ne savait plus ce qui lui arrivait.

Comme tous les médiums (et il avait joué un rôle mécanique de médium sur l'appareil du Marsupial), il avait totalement oublié ses révélations.

Il grimaçait, ronchonnait parce qu'il sentait des pointes d'aiguille autour du crâne.

En fait, il portait de petits points rouges, la place de chaque électrode enfoncée dans l'épiderme.

Le Marsupial lui frotta les tempes et le front avec un liquide ambré qui cautérisa instantanément les minuscules plaies.

– Et maintenant, messieurs, si nous allions nous restaurer...

Sans attendre, le Marsupial appelait un robot.

– Zimo... Prépare la table.

Les cosmonautes, un peu rêveurs, suivirent leur singulier hôte.

Claude avait pris Tchou par le bras :

– Tu as entendu, cher Tchou ?... Encore un soupir du pulsar... Quatre tours de cadran correspondant à quatre jours de la Terre. Et la création factice des créatures inconnaissables sera réalisée.

– J'ai entendu, dit le calme Sino-Terrien.

– Tu comprends ce que cela veut dire ? Le Chinois regarda son camarade en souriant.

– Je suppose que tu penses à cette fille... que tu appelles Magali ? Mais n'oublie pas qu'elle sera à la fois femme et une des créatures supérieures de ce peuple venu de l'impossible... Aussi, ne te fais pas d'illusions.

– Ah ! s'écria Claude, exalté. C'est vrai. Mais tu l'as dit. Elle sera femme. Alors ? Tous les espoirs me sont permis. Elle ne sera plus une

entité qui n'apparaît que pendant une fraction de seconde, encore que j'en conserve l'image dans ma chair. Mais, elle-même, une femme de chair. Et quel homme ne rêve de conquérir celle dont il est épris !...

Le chevalier Coqdor, qui avait entendu, se retourna :

– Je suis indiscret, Dalbret Mais je crois que Tchou a raison...

Ils furent interrompus par Wilfrid qui, sans prendre des gants, selon son habitude, interrogeait le Marsupial :

– Vous nous avez sauvés. Vous nous avez révélé des tas de choses intéressantes. Maintenant, comment allons-nous pouvoir en faire bénéficier nos chefs ? Il nous faut retourner vers le *Sterne*, notre astronef.

Le Marsupial le regarda et parut étonné.

– Retourner... Mais il n'en est pas question. Je ne veux pas que vous alliez raconter tout cela à ces imbéciles de Martervénux.

– Quoi ? Vous n'allez pas me dire que vous prétendez nous garder éternellement à votre bord ?

– Sûrement pas, vous finiriez par m'embarrasser. Seulement, tant que l'aventure ne sera pas terminée, vous resterez avec moi. Je suis curieux et je veux voir jusqu'où ils iront, quand ils se seront incarnés, en fleur ou en chauve-souris, en homme ou en peuplier. Après... Eh bien ! après, ma foi, vous prendrez la tangente. Mais, quand nous serons sûrs que les Terriens sont loin. Je vous débarquerai sur une petite planète, avec des vivres en suffisance, et nous nous séparerons pour de bon.

– Mais, insista Wilfrid, que la délicatesse n'étouffait pas, pouvez-vous me dire quand...

– Je n'en sais rien.

Coqdor intervint, s'approchant :

– Marsupial, pardonnez-moi. Mais vous devriez comprendre que...

– Non, dit le Marsupial.

Il y eut un silence.

Le colosse héla un robot :

– Klym... Tu serviras ces messieurs.

Là-dessus, il les laissa devant la table et disparut.

Coqdor et Tchou se taisaient. Wilfrid, soudain, se mit à jurer comme un païen en invoquant tous les démons de la galaxie, et en vouant aux flammes éternelles ces abrutis qui retiennent les gens malgré eux.

Impassible, Klym apportait les plats, d'ailleurs appétissants.

Mais Coqdor observait Claude.

Il était le seul, parmi les cosmonautes, à montrer, sur son visage, une joie intense.

Et le chevalier n'avait pas besoin de demander pourquoi.

## CHAPITRE V

L'astronef du Marsupial avait repris dans l'espace sa course vagabonde.

À bord, le calme régnait. Du moins, un calme apparent.

Coqdor avait recommandé le silence à Tchou et à Wilfrid.

Si Tchou savait se dominer et présenter un faciès à l'impassibilité souriante, si Claude, tout à son rêve intérieur, se réjouissait de ne pas s'éloigner de l'entité dont il était tombé éperdument amoureux, il n'en était pas de même du bouillant Wilfrid. Sans la présence de Coqdor, il eût dit vertement son fait au maître du vaisseau fantôme. Il en fût venu à des voies de faits.

Il avait cependant baissé pavillon, subjugué, comme ses camarades, par l'autorité du chevalier, lequel, au besoin, usait de son étrange pouvoir personnel et, dardant ses yeux verts, convainquait intimement ses interlocuteurs d'avoir à le croire.

L'hypnotisme était de mise, car Wilfrid, solide et colère, se fût ouvertement révolté.

Coqdor, d'ailleurs, n'était pas de ceux qui abusent des dons que la nature leur a généreusement offerts.

– Le Marsupial est notre hôte, Wilfrid. N'oubliez pas, d'autre part, qu'il nous a sauvé la mise à plusieurs reprises et que, sans lui, Dieu sait ce que nous serions devenus. Probablement morts lentement dans les sphères qu'il a su briser, alors que l'inframauve n'y faisait rien. Accordons-lui un peu de reconnaissance...

Wilfrid avait grommelé, mais il s'était incliné.

D'ailleurs, il s'ouvrait de sa fureur rentrée à Tchou qui, posément, lui disait que, lui aussi, trouvait cet hôte salubre quelque peu abusif.

Ils étaient bien décidés à lui fausser compagnie et ne l'avaient pas caché à Coqdor.

– Je vous comprends... Mais patientons un peu. Tout n'est pas dit encore.

Et les deux gaillards se rendaient à ses raisons.

Coqdor se divertissait de cette attitude. De tels gars avaient trouvé, l'un et l'autre, que la vie sur Terre était telle qu'il valait mieux en finir.

Or, depuis leur lancée dans l'espace, ils n'avaient qu'une idée :

vivre.

Et les obstacles semés sur leur route par un destin ironique semblaient autant de stimulants pour les pousser dans cette voie.

Plus le Marsupial allait s'opposer à ce qu'ils revinssent vers le navire du commodore Flood, et plus ils auraient envie de le quitter.

Pour eux, c'était un joli résultat.

Quant à Claude Dalbret, c'était bien autre chose.

La décision du Marsupial l'arrangeait dans la mesure où elle ne le séparait pas de la mystérieuse Magali, dont il ne savait rien, et dont, en somme, il n'y avait encore rien à savoir puisqu'elle n'existait pas.

Elle allait naître, et naître femme.

Coqdor, doucement, avait parlé de ces choses à Claude et lui avait fait comprendre que sa Magali lui appartiendrait d'autant moins qu'elle aurait une âme préexistante, relevant de la race des êtres inconnus.

Mais Claude, s'il en convenait par la force des choses, n'en espérait pas moins conquérir celle qui le bouleversait de son image radieuse.

« Au moins, pensait Coqdor, notre aventure aura eu un bon résultat. Je vois que ces trois garçons, pour des raisons différentes, d'ailleurs, ont repris goût à la vie, l'un parce qu'il est amoureux, les deux autres uniquement parce qu'on les contrarie dans leurs desseins... »

Cependant, on ne pouvait que difficilement estimer la trajectoire du navire dans l'espace.

Bien que très familiarisé avec la navigation interplanétaire, Coqdor n'arrivait pas à déterminer le plan suivi par le Marsupial.

Il pensait que l'étrange bonhomme, en fait, n'en avait d'autre, pour l'instant, que de louvoyer dans les parages de Saturne, afin d'être aux premières loges dès que l'extraordinaire genèse aurait abouti.

En effet, on pouvait apercevoir Titan, Encelade et les autres satellites, autour de la géante planète aux anneaux.

Mais les orbites diverses, les phases différentes de ces petits mondes autour d'un grand n'auraient pu renseigner qu'un astronome très érudit.

Il était évident, d'autre part, que tout en demeurant dans les parages (relatifs) de Titan, le Marsupial avait le souci d'éviter de rencontrer le *Sterne* et, d'ailleurs, tout autre astronef éventuel croisant du côté de la zone de Saturne.

Le Marsupial, on ne le voyait guère.

Il laissait les quatre cosmonautes vivre à leur guise. À heure fixe, Klym servait des repas qui, quoique faits de conserves, avaient l'agrément de ceux qui avaient oublié qu'ils constituaient un commando suicide.

Le maître du bord n'y participait pas et, dès qu'il voyait un des garçons dans un couloir, il l'évitait visiblement.

Coqdor avait conseillé à ses camarades de respecter cette attitude. Après tout, le jour où on aurait décidé d'agir, cela les arrangerait.

En attendant, ils vivaient toujours en kimonos, n'ayant pas remis les scaphandres, bien peu pratiques pour la vie sur un astronef où, d'autre part, ils étaient démunis de tenues de bord.

Mal rasés, désœuvrés, ils vivaient une vie stagnante, peu agréable, avec la seule compagnie des robots silencieux et diligents.

Wilfrid grognait que Moliyon devait les surveiller et il détestait ses yeux de métal.

Coqdor admettait que ce n'était pas impossible et que l'androïde pouvait avoir été chargé du rôle d'espion par le Marsupial.

Mais, de toute façon, assurait Coqdor, cette situation ne pouvait se prolonger.

Trois tours de cadran, déjà.

Encore un tour, vingt-quatre heures de la Terre, et le miracle sur Titan serait accompli.

Le chevalier, comme Tchou et Wilfrid, admettait qu'il serait bon de rejoindre le *Sterne* dans les délais les plus brefs.

En effet, il y aurait sûrement, chez les hommes, une décision importante à prendre. Non seulement il fallait rejoindre le commodore Flood et son navire, mais encore il importait de prévenir les autorités du Martervénus, avertir le monde de ce qui se passait sur Titan.

Wilfrid s'impatiait, commençant à reprocher à Coqdor de ne pas agir. Tchou le freinait. Claude passait son temps à rêver de sa Magali.

Coqdor réfléchissait, observait les satellites de Saturne et, par instants, seul, à l'écart, les yeux clos, il se concentrait, il envoyait à travers le monde son esprit exceptionnel, il cherchait le *Sterne*.

Il avait réussi vaguement à le localiser, l'expérience médiumnique s'avérant difficile.

Quand il eut une demi-certitude, il réunit les trois cosmonautes autour de lui.

– Dans une quinzaine d'heures, nous allons nous rapprocher de Titan. Le dernier soupir du pulsar, la sous-onde finale, achèvera de dynamiser la seconde création.

Le visage de Claude s'illumina.

– Le Marsupial ne manquera pas le spectacle, messieurs. Cela serait des plus intéressants, mais nous en savons déjà assez comme ça et nous devons rendre compte à nos supérieurs du résultat de notre mission. Or, j'ai réussi à situer à peu près le *Sterne*. Nous n'en serons pas très loin, et cela dans moins de deux heures. Le moment est venu



de nous évader...

– C'est-à-dire, dit rudement Wilfrid, de reprendre nos scaphandres, nos équipements, de gagner le sas, et de sauter dans le vide.

– Où nous rejoindrons notre astronef à la nage spatiale, dit la voix douce du Chinois.

– Exactement. Pourquoi pâlissez-vous, Dalbret ?

À cette question de Coqdor, le jeune Franco-Terrien demeura muet.

– Pas la peine d'en demander tant, ricana Wilfrid, monsieur pense à Mlle Magali, celle qui va naître...

– Tais-toi, idiot, brute !... Tu ne peux pas comprendre ces choses...

– Qu'on aime une fille qui n'existe pas ? En effet, je ne suis pas assez stupide pou...

Claude se levait, empourpré après avoir blêmi.

Les poings se serraient, mais Coqdor se mit entre eux :

– Êtes-vous fous ? Après toutes ces aventures, allons-nous nous diviser pour des sottises ?...

– Sottises, c'est le mot, grinça Wilfrid.

D'un doigt léger, Tchou lui fit signe de se taire et de laisser parler le chevalier.

Celui-ci expliqua son plan. On reviendrait à la cabine où ils dormaient et on feindrait, après le repas, de faire la sieste. Puis, un par un, ils gagneraient une autre cabine, celle où le Marsupial les avait soignés après les avoir arrachés aux sphères transparentes. Là, demeureraient les scaphandres avec leur équipement.

Il faudrait fausser la surveillance de Moliyon et éventuellement des autres robots.

– Et se battre au besoin, ajouta Coqdor. Ne nous illusionnons pas. Avant de rejoindre le sas pour filer dans le vide, nous aurons du fil à retordre et le Marsupial, s'il en a vent, ce que je redoute, déchaînera ses robots.

– On se battra, dit vivement Wilfrid, montrant ses poings puissants.

Coqdor donna encore quelques instructions complémentaires.

Wilfrid et Tchou écoutaient attentivement, et hochaient la tête par instants, en manière d'approbation. Tout leur paraissait parfaitement conçu dans la simplicité du plan.

Claude ne disait rien, lui. Mais son mutisme demeurait éloquent.

Coqdor sondait son esprit, par instants, envoyant en lui une onde psychique. Il n'était plus sûr de sa fidélité.

Peut-on compter, dans des circonstances aussi graves, sur un garçon amoureux ?

Surtout, comme le disait Wilfrid, amoureux plus d'une chimère que d'une femme.

Restait à savoir ce que serait Magali...quand elle serait née.

Mais à peine quinze heures les séparaient de cette naissance, du moins d'après les révélations du Marsupial et celles de Wilfrid sous l'influence de l'appareil mécanico-médiumnique.

À ce moment, Claude n'aurait qu'une pensée : rejoindre la création neuve, sans songer une seconde aux obstacles qui allaient se dresser.

Mais, et dans sa pensée c'était clair, le Marsupial avait affirmé que les êtres de l'autre monde avaient réalisé tout cela pour devenir semblables aux humains et au monde qui les entourait. Aussi, de façon assez simpliste, pensait-il qu'il ne serait plus tellement loin de celle qu'il s'obstinait à désigner sous le prénom de Magali.

Cependant, une fois de plus, Klym servait le repas.

Les cosmonautes, songeurs, pour des raisons différentes, mangèrent en silence, ou presque. Ils ne s'attardèrent pas et, après avoir fumé quelques cigarettes (le Marsupial leur en faisait parvenir à profusion), ils prirent l'attitude d'hommes qui vont faire la sieste.

Un instant après, ils étaient sur leurs couchettes respectives, achevant leurs cigarettes.

– Heureusement qu'il y a du tabac à bord...

– Le Marsupial est généreux.

– Et bien ravitaillé.

– Ses réserves ne sont pas inépuisables. Vivres, armes... Même à lui tout seul, il finira par en venir à bout. Il lui faut du carburant, des pièces de rechange...

– Il doit avoir des comparses, quelque part dans la galaxie.

– Ou bien il se livre à la piraterie.

– Silence, Wilfrid !

Wilfrid, ainsi interpellé, se tourna sur le côté et feignit de dormir.

Une demi-heure passa. Ils avaient éteint la lumière.

Tchou, comme convenu, se glissa le premier hors de la pièce et se mit en devoir de gagner la cabine-clinique.

– Quelques minutes, et ce fut le tour de Wilfrid.

Un peu après, Coqdor souffla :

– À vous, Dalbret...Claude Dalbret ne répondit pas et sortit, discrètement.

Coqdor attendit un moment avant de partir à son tour.

Il était inquiet. Ses antennes mystérieuses de voyant lui annonçaient un péril et il perdait de plus en plus confiance en Claude Dalbret.

Enfin, il sortit, lui aussi, se glissa dans les couloirs, ne rencontra

aucun robot, et parvint à la cabine-clinique.

Tchou et Wilfrid y avaient déjà passé leurs scaphandres. Casque en main, ils attendaient.

– Où est Dalbret ?

– Pas venu.

Tous trois se regardèrent, inquiets.

– Les chargeurs à oxygène ? demanda Coqdor.

Tchou, arrivé le premier, avait fait fonctionner l'appareil de recharge branché sur les scaphandres, si bien que, d'ores et déjà, captant l'air ambiant, les scaphandres possédaient de longues heures de potentiel respiratoire.

Coqdor ne dit rien et s'habilla promptement. Les trois kimonos gisaient sur le plancher.

Il leur fit un signe, car on était avare de paroles, des micros pouvant être disposés.

Ils s'apprêtèrent à sortir, à se diriger vers le sas pour tenter de sauter dans le vide.

Ils savaient ce qu'ils risquaient, ne pas rejoindre le *Sterne* et errer éternellement dans le cosmos, ou tomber de nouveau sur Encelade, sur Titan, ou sur un autre des satellites de Saturne.

La porte s'ouvrit. Ils pensaient voir Claude.

Ils le virent, en effet. Mais dans un singulier équipage.

Le malheureux garçon, demi-nu dans son kimono déchiré, son seul vêtement, se débattait sous l'étreinte du robot Moliyon.

Trois autres robots apparaissaient à l'arrière-plan, derrière le Marsupial qui avait son ricanement habituel, la bouche en rictus, alors que ses yeux durs ne riaient jamais.

– Oui, mes petits agneaux, vous croyiez donc me fausser compagnie aussi aisément ?

Il y eut un instant de stupeur. Coqdor allait parler, mais Wilfrid le devança.

– C'est ce salaud... C'est lui qui nous a vendus !... Traître !... Tout cela pour rester, et retrouver sa poupée...

Claude se débattait. La poigne de fer du robot le griffait au fur et à mesure qu'il faisait des efforts pour lui échapper, ce qui était pratiquement impossible pour un homme normal.

Mais l'injure de Wilfrid l'avait fait devenir blafard.

– Non, ce n'est pas vrai... Ce n'est pas vrai !... Wilfrid !... Chevalier !... Et toi, Tchou... croyez-moi, je ne vous ai pas trahis.

Le rire sec du Marsupial fusa.

– Bien sûr que non... J'ai fait surveiller cet abruti, comme vous tous. Me croyez-vous si bête ? Je savais bien que vous attendiez votre heure. Et je n'avais aucune confiance... Ah ! vous voulez partir... Retrouver les hommes, ces hommes que je méprise et que j'exècre...

Eh bien ! non, vous resterez. À mon bord. Tant qu'il me plaira, je vous l'ai dit. Je vous relâcherai quand je le jugerai bon, quand il me conviendra. Surtout lorsque je verrai que vous ne pouvez plus me nuire...

Ce discours risquait de se prolonger. Coqdor coupa.

– Nul d'entre nous n'a jamais songé à vous nuire, Marsupial. Vous vous égarez. Nous voulons notre liberté, rien n'est plus légitime. Et nous avons des comptes à rendre. Notre mission était d'éclaircir le mystère des flammes sur Titan. C'est fait. Grâce à vous, je dois le dire, à vous qui nous avez sauvé la vie à tous, ce que nous ne sommes pas prêts d'oublier.

– Et pour preuve de votre bonne foi, pour appuyer toutes ces belles paroles, grinça l'irascible misanthrope, vous vouliez vous évader.

– Vous nous retenez à votre bord contre toutes les lois humaines et divines.

– Je me fous des lois. Elles ne m'atteignent pas. Je suis le maître à mon bord. J'ai décidé que vous resteriez, vous resterez.

Claude se débattait et son sang giclait, car il se heurtait aux mains de fer de l'insensible Moliyon.

– Faites donc relâcher ce garçon, dit sèchement Coqdor.

– Si je veux... commença le Marsupial. Il voulut encore ouvrir la bouche pour dire quelque chose, mais il demeura muet. Tchou, Wilfrid, et Claude également, qui n'avaient jamais assisté à une démonstration du pouvoir hypnotique de Coqdor, en furent stupéfaits.

Le chevalier, bien campé sur ses jambes, face au Marsupial, plantait son regard d'émeraude dans celui de la brute barbue.

Et le colosse, ouvrant et refermant une bouche d'où ne sortait aucun son, demeurait sur place, soudain paralysé par cet afflux mental qui envahissait son cerveau.

Coqdor suait à grosses gouttes tant l'effort intérieur était grand.

Mais ses yeux étincelaient et il était superbe à voir, dans sa force mystérieuse, immobile, silencieux, agissant simplement et fortement sur celui qu'il voulait convaincre.

Lentement, il prononça enfin :

– Ordonnez à vos robots de lâcher Dalbret, et de reculer.

Le Marsupial, visiblement, luttait. Son orgueil dément était en jeu et il sentait sa défaite.

Finalement, après encore une minute de lutte silencieuse, tandis que Wilfrid, Tchou et Claude retenaient leur souffle, le Marsupial jeta quelques mots dans la langue bizarre et inconnue dont il se servait pour parler à ses androïdes.

Moliyon ouvrit ses mains-pinces et Claude, saignant, meurtri, vint se réfugier vers ses amis.

Les trois autres robots, avec ensemble, reculaient, se plaquaient contre la paroi.

Coqdor transpirait toujours, ne cessant de fixer le Marsupial. Il le tenait sous sa force-pensée. Il détestait d'ailleurs utiliser de tels procédés, qui constituaient, à son sens moral, une violation de la liberté humaine, mais il se disait qu'il avait une mission à accomplir, et qu'il demeurerait comptable de la liberté, comme de la vie, des trois hommes du commando suicide.

Le Marsupial, vaincu, tremblait, sans doute non pas de peur, mais de colère.

Cependant, il avait affaire à quelqu'un de très fort et il devait obéir.

Sans le quitter des yeux, Coqdor ordonna :

– Pas trop de bobo, Dalbret ?

– Ça ira, Chevalier.

– Wilfrid, Tchou, habillez-le. Son scaphandre, vite...

Les deux cosmonautes se hâtèrent d'obéir et, en quelques instants, Claude fut prêt à son tour pour la plongée spatiale.

– Marsupial, dit Coqdor, je vous ordonne de ne pas bouger jusqu'à ce que nous ayons quitté l'astronef.

Le Marsupial ne broncha pas.

Les robots, d'après son ordre, demeuraient immobiles.

Coqdor fixa encore une demi-minute le Marsupial dans les yeux, pour le convaincre totalement sous son influence psychique, puis il se tourna vers ses compagnons :

– Au sas, vite !...

Claude ruisselait de sang dans son scaphandre, mais on n'avait pas le choix.

Le Marsupial ne bougea pas et demeura aussi inerte que ses robots, alors que l'ensemble du commando suicide quittait le couloir.

Coqdor titubait un peu, épuisé par une telle violence mentale. Il avait donné toute sa puissance en un instant.

Tchou, qui soutenait Claude, voulut lui tendre une main secourable également, mais le chevalier sourit sous son casque.

– Non, tout va bien...

Ils coururent jusqu'à la porte du sas.

Ils frémirent. Plusieurs robots étaient là, immobiles, mais gardant la porte, et visiblement bien décidés à interdire l'accès aux cosmonautes.

– Dieu du cosmos !... Il leur a donné des ordres. Et je n'ai aucun pouvoir sur eux. Je ne puis influencer qu'un cerveau humain.

Alors, le chevalier prit son fulgurant à sa ceinture.

– Il va falloir combattre, s'ils se mettent en travers.

– On se battra ! gronda Wilfrid, une fois encore.

Il n'attendit pas, brandit son arme, et fit feu sur Avztar.

## CHAPITRE VI

Le robot eut un bizarre tressautement, imitant grotesquement un homme touché à la poitrine.

Il était court-circuité, gravement endommagé par le terrible jet d'inframauve. On le vit émettre de la fumée, ses yeux artificiels clignotant terriblement.

Puis il demeura sur place, inerte, mécanique usée, inutilisable.

Tout cela, après la réaction vive de Wilfrid, n'avait demandé que trois secondes.

Avec ensemble, les autres robots levèrent leurs bras. Ils ne portaient pas d'armes, mais on savait ce que cela signifiait.

– Couchez-vous ! hurlait Coqdor.

Il donnait l'exemple et les trois hommes du commando suicide l'imitaient, sans trop savoir pourquoi.

Ils comprirent tout de suite.

De ce qui correspondait à la main droite de chaque robot, un trait de feu jaillissait. Eux aussi étaient équipés à l'inframauve.

Ce fut miracle qu'aucun des hommes ne soit atteint, mais les feux allaient entamer les parois de l'astronef et ils pouvaient frémir en constatant ce que de tels engins eussent fait dans leurs organismes.

– Vite !... Il faut les neutraliser...

Coqdor entamait la lutte. Elle menaçait d'être chaude, les robots obéissant aveuglément à leur consigne.

Toutefois, on avait une chance, l'absence du Marsupial. Le maître des androïdes ne pouvant les guider, ils ne prendraient aucune initiative et on pouvait espérer les dérouter, les laissant à leur rôle d'aveugles butés.

Les quatre hommes, cherchant à éviter de se trouver sous la trajectoire des mains armées, se jetèrent sur les robots et, presque à bout portant, tentèrent de les mitrailler.

Malheureusement, les monstres de métal obéissaient à des réflexes conditionnés et savaient fort bien se défendre de ce genre d'attaque.

Ils ne tirèrent pas à bout portant, mais réagirent avec une vélocité et une adresse surprenantes, en agrippant leurs agresseurs de telle façon que Claude se retrouva dans la même posture qu'au départ,

et Wilfrid subit le même sort.

Coqdor, familiarisé avec ce genre de combats, ainsi que le subtil Tchou, échappèrent tous deux à la prise des robots, mais ils voyaient leurs deux camarades se débattant sous les terribles étreintes.

Coqdor réussit à couper, à l'inframauve, le membre du robot qui maintenait Claude et celui-ci, qui avait été serré au bras de façon terrible, s'écroula à demi évanoui, quoique libéré.

Le monstre, de son bras libre, tira sur Coqdor, qui se jeta de côté à temps.

Mais un cri terrible éclata. Wilfrid avait été atteint légèrement à la joue et le sang giclait.

Tchou, lui, posément, ajustait le démon androïde retenant l'Austro-Terrien et l'atteignait en pleine tête.

Il pressa sur la détente de son fulgurant jusqu'à ce que l'inframauve eut détruit le chef du monstre.

Ce dernier, alors, continua d'avancer, horrible à voir parce qu'il n'avait plus de tête, impressionnant ainsi, retenant encore Wilfrid.

Désorientés, mais encore menaçants, les trois robots tournaient, frappaient, cognaient, tiraient un peu à tort et à travers, deux entamés, un manchot, un autre acéphale, ils étaient encore terribles.

Claude se relevait péniblement et Tchou dut l'envoyer de côté d'une forte bourrade pour lui éviter de retomber sous la coupe d'un des androïdes.

Coqdor en achevait un, d'une rafale en plein torse.

Les deux autres, perdant tout contrôle, demeuraient dangereux, mais le chevalier criait :

– Évitez-les... Ils ne nous poursuivront pas. Au sas.

Klym tombait, démantibulé. Avztar ne bougeait plus. Les autres s'agitaient encore inutilement et le seul Zimo, à peu près intact, les menaçait.

Tchou en termina en tirant sur lui de la façon qu'il avait vu faire au chevalier.

Wilfrid saignait abondamment.

Avant de mettre son casque, il se laissa panser par Coqdor, tandis que Tchou relevait péniblement Claude.

– Hâtons-nous ! C'est notre dernière chance !

Enfin casqués, équipés, mais avec Wilfrid et Claude en mauvais état à l'intérieur de leurs scaphandres, ils réussirent à passer dans le sas, sans qu'on revît le Marsupial, encore sous le coup de la pensée-force du chevalier, ni d'autres robots du service du vaisseau fantôme.

Ils n'eurent guère de difficultés à faire jouer le sas.

Par les walkies-talkies des scaphandres, Coqdor demanda :

– Êtes-vous prêts ? Wilfrid ? Dalbret ? Aurez-vous la force...

– Oui. Il le faut.

Tchou se contenta d'approuver de la tête.

Et tous les quatre, par l'issue, sautèrent dans le vide de l'espace.

Claude retrouva la redoutable impression de sa première expérience de ce genre.

Il en oubliait ses souffrances. Il était vrai que ses plaies étaient superficielles. Il avait surtout eu l'épiderme déchiré pendant qu'il se débattait sous la poigne des robots et les derniers coups n'étaient pas très violents, bien qu'il eût un instant presque perdu connaissance.

Par contre, on voyait que Wilfrid, dont la joue était fortement entamée, avait subi un choc.

Coqdor « nageait » dans le vide avec son habileté de vieux routier de la galaxie. Tchou, très maître de lui, imitait le chevalier de son mieux et réussissait fort bien dans cette progression spatiale.

Wilfrid, par contre, dérivait visiblement. Son scaphandre exécutait des méandres dans le vide et on voyait bien qu'il perdait le contrôle de lui-même.

Tchou et Claude, sans se concerter, vinrent à son secours, l'encadrèrent, le soutinrent et tous trois, étrangement unis, formèrent un groupe dans le vide, un microcosme de trois hommes perdus dans l'immensité cosmique, trois hommes dont un blessé, un autre sanguinolent dans son vidoscaph, qui cherchaient à lutter, à tenir, à survivre.

Et le chevalier Coqdor, qui évoluait devant eux, les guidant, les conduisant à travers l'immensité, pouvait se dire que ceux qui composaient ce qu'on avait appelé le commando suicide faisaient tout pour préserver, non seulement leur propre vie, mais encore celles de leurs copains.

Il en éprouvait une joie singulière, qui le soutenait dans une telle épreuve.

En effet, Coqdor ne se dissimulait pas que la situation était plus que critique, affolante.

Ils étaient perdus dans le vide, quelque part dans les parages de l'immense Saturne, et pouvaient retomber à chaque instant sous l'action de l'attraction pesantorielle, soit de la planète aux anneaux, soit d'un de ses satellites.

Et si Claude pouvait encore espérer retrouver Magali sur Titan, le chevalier estimait qu'un tel retour n'était guère souhaitable pour personne.

Par la radio des vidoscaphes, il appela les trois garçons.

Tchou et Claude tenaient bon. Wilfrid souffrait et, sous son pansement, l'hémorragie recommençait, inondant le scaphandre intérieurement.

– Courage... Nous allons tenter de joindre le *Sterne* par radio !

Ils étaient déjà loin du vaisseau fantôme qui, pour l'instant du



moins, ne semblait pas chercher à les poursuivre.

Mais il fallait compter que le Marsupial réagirait avec violence dès l'instant où il sentirait s'effacer en lui les effets psychiques de la volonté du chevalier Coqdor.

L'appel vers le *Sterne* s'envola dans l'espace.

Vainement.

On n'obtint aucune réponse. Coqdor demanda aux trois garçons, à leur tour, de tenter d'envoyer des messages, les uns après les autres, par les radios personnelles.

Ce fut tout aussi inutile. Le *Sterne* ne répondait pas ou, peut-être pour une raison inconnue, dans cet espace terriblement parasité par l'action des multiples planètes qui y tournaient, on éprouvait beaucoup de peine à établir les duplex. Ou encore le Marsupial stoppait les ondes.

Et soudain, tous quatre à la fois entendirent une sorte de grésillement dans les micros. Puis un indicatif musical, chantant, ironique.

Cela ne ressemblait nullement à un appel du *Sterne* ni à celui d'aucun croiseur militaire.

Et la voix du Marsupial éclata, très nette, farouche, railleuse :

– Mes petits pigeons, je vous entends, je vous surveille. Ah ! vous m'avez joué un tour... Vous m'avez hypnotisé, Chevalier Coqdor... Vous avez détruit plusieurs de mes robots, vous vous êtes évadés et vous prétendez rejoindre votre navire, et vous croyez que cela va se passer comme ça...

Il eut un rire sec, méchant.

– Vous ne connaissez pas le Marsupial...

Coqdor se taisait, préférant le laisser parler, devinant bien qu'il allait démasquer ses batteries...

– Il en est encore temps... Revenez à bord, et donnez-moi votre parole de m'obéir... Et je vous sauve... Sinon, vous êtes perdus et vos propres scaphandres deviendront vos cercueils...

Il fit un temps, ajouta :

– Vous prétendez joindre le *Sterne*... Inutile... Je « bloque » vos émissions... Oui, oui, j'ai quelques petits secrets de physique, et je sais comment m'y prendre. D'ailleurs, vous le constatez, les appels sont stériles.

Il répéta :

– Revenez à bord. Jamais vous ne pourrez appeler le *Sterne* et vous êtes condamnés à périr misérablement, d'asphyxie, de faim, de soif, enfermés dans vos scaphandres... Allons, Chevalier, et les autres, soyez raisonnables.

Il devait espérer les convaincre car, ayant fait un temps, il reprit :

– Trouviez-vous donc la vie si désagréable à mon bord, chez ce vieux Marsupial ?

Coqdor aurait pu rétorquer beaucoup de choses. Mais à quoi bon ? Une discussion, dans de telles conditions, eût été simplement ridicule.

Mais le chevalier frémit en entendant la voix de Claude :

– Oui, oui, le Marsupial a raison...

– Le fou, songea Coqdor, ce qui l'attire, c'est ce mirage de femme inexistante...

Claude, soudain affolé, interpellait ses compagnons.

– Chevalier... Tchou... Il a raison. Notre évasion est une folie. Il faut de plus sauver Wilfrid...

– On ne meurt pas d'une coupure à la joue, trancha Coqdor.

– Chevalier... Chevalier...

Le Marsupial intervint.

– Voilà un garçon raisonnable... Dalbret, retournez. Je me charge de vous haler à mon bord, par certaines ondes de ma connaissance, qui vous amèneront jusqu'au sas.

– Oui... oui, je veux revenir... Et mes camarades vont revenir avec moi.

– Jamais ! gronda Coqdor. Perdez-vous la raison, Dalbret ?

– Il est au contraire très raisonnable, glapit le Marsupial.

La petite voix de Tchou se fit entendre pour la première fois, dans ce curieux multiplex.

– Chevalier, il faut lui donner la liberté. Chaque homme suit et doit suivre son destin. Il veut rejoindre une femme, dont nous ne savons même pas si elle existe...

– Elle existera, cria Claude, exalté. Dans quelques heures, la seconde création sera réalisée sur Titan.

Coqdor se tut. Il comprenait que Tchou ne se trompait pas.

Claude suppliait.

– Revenons... Il faut écouter le Marsupial.

– Et cela t'arrange tellement, que tu regrettes de nous avoir suivis, cria soudain Wilfrid. Eh bien ! tant pis, j'aime mieux crever dans le vide que de retourner à bord du vaisseau fantôme, chez ce vieux singe.

Le Marsupial ricana, mais ne releva pas l'injure de Wilfrid.

Coqdor se décida.

– Dalbret, je ne puis plus compter sur vous. Faites ce qu'il vous conviendra...

– Je ne veux pas retourner sans vous. Vous allez périr dans l'espace.

– Cela me regarde, dit le chevalier. Tchou... Wilfrid, étiez-vous disposés à me faire confiance ?

– Oui, firent les deux garçons.

– Alors, adieu, Dalbret.

Wilfrid se dégagea de l'étreinte de Claude et, avec Tchou, rejoignit le chevalier, en manœuvres d'ailleurs assez maladroit.

Claude Dalbret hésita un instant puis, faisant volte-face, retourna vers le vaisseau fantôme.

– Bonne chance, je regrette de ne pouvoir vous sauver tous, leur cria encore le Marsupial.

Mais les trois hommes ne répondirent pas.

Ils virent, de loin, que le vidoscope enfermant Dalbret exécutait un curieux bond dans l'espace.

– Le Marsupial l'accroche avec ses ondes-force, fit remarquer Tchou.

– Oui. Et nous pouvons parler librement. Le vieux bandit a coupé la communication. Il nous laisse à notre sort et tant mieux, parce que...

Ils étaient trois, seuls, dans le vide.

Coqdor et Tchou encadraient le pauvre Wilfrid, aveuglé de sang et qui perdait ses forces.

– Maintenant, dit Coqdor, je vais tenter autre chose, puisque la radio nous est interdite. Le Marsupial a dû créer une zone magnétique qui détruit nos émissions d'ondes. Mais ce n'est pas fini...

Alors, seul, isolé dans son scaphandre, quoique demeurant aggloméré avec Wilfrid et Tchou, le chevalier Coqdor se concentra et lança, à travers le vide, à travers le monde, sa prodigieuse pensée médiumnique.

Les appareils ne pouvaient plus réagir, les ondes hertziennes, ondes matérielles malgré tout, étant bloquées par les réseaux du Marsupial, il faisait appel à une puissance que l'homme ne pouvait endiguer : sa pensée.

Il cherchait, intensément, le contact avec le cerveau du commodore Flood, le maître de l'astronef *Sterne*.

Cela dura longtemps, très longtemps.

Alors que Wilfrid baignait de sang, Coqdor baignait de sueur.

Il luttait, il s'épuisait, il émettait, tel un vivant transistor, et il recevait toutes les ondes de la région de Saturne.

Son pouvoir mystérieux, si curieux, mais naturel, rayonnait dans l'univers, cherchant un être particulier.

Finalement, il sentit le contact, il s'accrocha, il pénétra dans cette pensée qu'il sentait, à une demi-minute de lumière, là où croisait l'astronef *Sterne*.

Et le commodore, soudain surpris, tiré de son travail, « entendit » nettement en lui la voix mentale du chevalier Coqdor.

Il sut ainsi où stagnaient, dans l'espace, trois hommes, dont un

blessé, perdus au large des anneaux de Saturne, non loin de la petite planète Mimas.

Flood n'était guère entraîné à ce genre d'exercices psychiques. Il ne put répondre, ni donner espoir à ceux qu'il allait se mettre en devoir de chercher, mais il donna des ordres sans retard relatifs à la direction de son navire.

Il fallut près de deux heures encore.

Mais le *Sterne* finit par approcher de Mimas, et le sonaradar, avant la vue humaine, entra en contact avec le petit groupe formé par les trois scaphandres, trois scaphandres contenant trois hommes.

À l'instant où le *Sterne* récupérait les trois rescapés du commando suicide, le quatrième membre du groupe, Claude, le trop faible Claude Dalbret, attendait, fébrile, auprès du Marsupial, que vînt l'heure où la création synthétique s'achèverait sur Titan, où naîtrait enfin Magali, l'entité qui devait devenir femme...

## CHAPITRE VII

Le monstre Râx ronronnait, se couchait aux pieds du chevalier Coqdor, et, de temps en temps, dressait son corps de grand chien, battant de ses ailes membraneuses, pour lécher le nez du maître qu'il avait enfin retrouvé.

L'étrange pstôr, animal familier de Coqdor, s'était ennuyé ferme en son absence, mangeant à peine, pleurant à sa manière, en sifflant douloureusement, tant qu'il n'avait pas revu celui qui était son univers.

Le chevalier goûtait cette fidélité et il caressait le muflle de l'animal fantastique.

Mais il demeurait grave et continuait à parler, tandis qu'un magnétophone enregistrait ses paroles et que, aussitôt, les sidéroradios du *Sterne* les retransmettaient à travers l'espace.

C'était un système d'hypertransmission qui, à travers les années de lumière, permettait, avec le seul retard de l'enregistrement, d'établir un duplex quasi instantané avec n'importe quel point de la galaxie.

En la circonstance, de Saturne au Martervénus, ce n'était pas très difficile, et le chevalier, en présence du commodore Flood et de son état-major, faisait son rapport que recevait le Présidium des Trois Planètes.

Wilfrid était soigné à l'infirmierie du bord et, seul témoin de l'effarante aventure, Tchou, rescapé du commando suicide, appuyait les dires du chevalier de la Terre.

Flood s'étranglait en entendant tout cela. Mais, là-bas, à Syrtis Major de Mars, une séance extraordinaire du Présidium avait lieu, où plusieurs représentants du gouvernement tri-planétaire s'étaient réunis à la hâte pour écouter le rapport concernant l'énigme des flammes sur Titan.

Précis, minutieux, interrogeant parfois Tchou du regard pour obtenir soit approbation, soit complément d'information, Bruno Coqdor expliquait ce qu'il en était, de l'existence fabuleuse du Marsupial, cet homme qui s'était jeté en marge de la civilisation galactique et, surtout, de cette extravagante utilisation de l'atmosphère méphitique de Titan pour y établir une genèse copiée sur celle de la planète-patrie des hommes, la Terre.

Dès l'abord, une première instruction avait été expédiée au commandant du *Sterne*.

L'homme prétendument appelé Marsupial, et dont les services spécialisés allaient rechercher la véritable identité, se trouvant en infraction de toutes les lois de l'espace, la conduite à tenir en ce qui le concernait n'était pas difficile à établir.

C'était un hors-la-loi, un forban. Ordre était donc donné au commodore Flood d'arraisonner, appréhender et, par tous moyens à sa disposition, de mettre hors d'état de nuire et de voyager dans l'espace celui qui continuait à bafouer les civilisés et à croiser de façon illicite dans les parages de la planète Saturne.

Mais, quant aux êtres, aux inconnus venus on ne savait vraiment de quel monde ou de quelle dimension, des dispositions spéciales allaient devoir être prises.

Tout en parlant, scrupuleusement, cherchant à n'omettre aucun détail, le chevalier pressentait à l'avance quel ordre parviendrait au commodore Flood.

Il avait précisé qu'il y avait urgence à agir.

En effet, des heures s'étaient écoulées depuis l'évasion du vaisseau fantôme, la plongée spatiale, l'instant où, enfin, le *Sterne* avait pu récupérer les trois rescapés.

Coqdor, alors, n'avait pas perdu de temps.

À peine Tchou et lui avaient-ils pris le temps d'avaler une boisson réconfortante et quelques pilules survitaminées. Ils n'avaient eu qu'un souci humain : faire soigner Wilfrid.

Eux voulaient, avant tout, faire leur rapport.

La sidéroradio alertait le Présidium et déjà, de Syrtis Major, on pouvait attendre des précisions sur la conduite à tenir.

Moins de trois heures devaient rester avant le moment où,

approximativement, Coqdor et Tchou croyaient pouvoir fixer la réalisation voulue par les mystérieuses créatures, où un monde neuf allait naître sur Titan.

Un des représentants du Présidium fit observer que, si vraiment la réalisation avait lieu, elle nécessiterait un véritable cataclysme, les créatures incarnées, ou devenues végétales, ne pouvant subsister sur l'inférieur Titan.

L'évacuation de l'atmosphère serait nécessaire. À moins, fit remarquer un de ses collègues, que des gens aussi forts aient également trouvé le moyen de modifier la structure moléculaire de l'atmosphère tout entière et de la rendre suffisamment oxygénée pour abriter le monde neuf.

Quoi qu'il en soit, le temps pressait et la décision devait être prise dans les minutes qui suivaient.

Coqdor finit enfin de parler. Il dut répondre, par la suite, à quelques questions posées par les membres du Présidium siégeant à Syrtis Major.

Enfin, on attendait.

Le chevalier ne disait plus rien. Tchou demeurait calme dans son coin.

Flood était écarlate et bousculait ses officiers. Il faisait mettre le navire en branle-bas de combat, à peu près sûr, lui aussi, de ce qu'on allait lui ordonner de faire.

Coqdor caressait Râx, se contentant de lui parler mentalement.

Et le monstre, sensible à l'influx psychique qui pénétrait son cerveau animal, jouissant de cette audition interne autant qu'un chien normal écoute la voix humaine, se roulait à ses pieds, battait des ailes, tandis que ses yeux d'or exprimaient toute la satisfaction qu'il éprouvait à retrouver la chère présence.

Les minutes qui suivaient furent anxieuses.

Par un écran panoramique, Coqdor, Flood, Tchou, et les officiers qui s'étaient réunis pour écouter le récit, observaient une grande partie du ciel dans lequel évoluait l'astronef *Sterne*.

On voyait une partie des anneaux de Saturne et, en demi-lune, Titan, la planète où se déroulait l'incroyable préparation à une vie nouvelle.

À Syrtis Major, les représentants du Présidium devaient discuter ferme et communiquer par radio avec certains de leurs collègues, se trouvant soit sur la Terre, soit sur Vénus, voire sur les satellites, Lune, Phobos, Deimos.

Enfin, alors qu'il n'y avait plus environ que deux heures — si Coqdor ne se trompait pas — avant que le dernier soupir du pulsar lointain donnât le feu vert à la naissance d'un monde, l'ordre arriva.

Ce ne fut pas une surprise.

« Application de l'article 723 du Code de Sécurité Militaire des Confédérations Galactiques ».

Coqdor pâlit un peu. Mais il s'y attendait.

Cet article, tout le monde le connaissait, des officiers commandant les flottes de l'espace jusqu'au dernier des cosmatelots.

Il ordonnait la destruction, par tous moyens, de tout être ou toute puissance inconnu et ne pouvant être connu qui se manifesterait dans les zones des mondes appartenant à la Fédération.

Autrement dit, les Galactiques, échaudés par de nombreuses invasions venant, soit des galaxies extérieures, soit de mondes indéterminables, avaient décidé, une fois pour toutes, de faire face à l'inconnu. Un inconnu toujours générateur de ravages.

Cette fois encore, le Présidium, composé non seulement de politiciens et de technocrates de valeur, mais aussi de spécialistes des questions spatiales, décidait de mettre obstacle à la venue, dans le système solaire, (et ce en accord certain avec les mondes voisins) d'un univers nouveau, réputé inconnaissable.

C'était la guerre. Mieux encore : l'étouffement dans l'œuf de cette singulière gestation.

Coqdor songeait.

Les hommes avaient-ils le droit de prendre une telle décision ?

En ce qui le concernait, il ne le croyait pas.

Depuis toujours, l'humain se méfie de l'étranger, de l'inconnu. Il faut dire qu'à plusieurs reprises, des civilisations étrangères avaient tenté de pénétrer dans la galaxie Voie lactée et que les autochtones n'avaient jamais eu à s'en louer.

On risquait d'être conquis. Mieux valait détruire par prévention.

Il y avait quelqu'un, cependant, qui protestait avec véhémence, et qui reprenait le duplex pour son compte personnel.

C'était le commodore Flood lui-même.

Il s'en prenait aux seigneurs du Présidium, alléguant que, avec les forces de son seul navire, il lui était impossible de songer à pulvériser une planète comme Titan, voire de purger sa surface de ce monde qui allait y naître, si toutefois les renseignements rapportés par Coqdor étaient exacts.

Il lui fut répondu, sans retard, que le Présidium prenait ses dispositions en conséquence, et qu'il ne serait pas seul pour entamer la lutte.

En effet, le rappel des escadres croisant dans le système solaire venait d'être battu.

Vu l'urgence extrême, on risquait des manœuvres audacieuses et tous les navires mis en ligne pour la circonstance devaient arriver en plongée subspatiale.

En effet, même aux vitesses étonnantes qu'ils atteignaient, ils

auraient, les uns et les autres, rejoint la région saturnienne bien après l'accomplissement du phénomène en cours, s'ils n'utilisaient pas ce moyen.

On ne tarda pas à les repérer, d'ailleurs.

Venant de l'orbite de Pluton, des astrodromes de la Terre, certains des satellites de Jupiter ou même de la région du Centaure, ils apparaissaient, spontanément, sortant du néant après la périlleuse plongée.

De telles manœuvres ne s'accomplissaient pas sans danger, mais il était bien évident que le Présidium n'avait pas le choix.

Les amiraux commandant les escadres, immédiatement alertés, lançaient toutes leurs forces conjuguées dans la zone de Saturne.

En moins de quarante minutes, plusieurs centaines de bâtiments firent ainsi leur apparition.

Le commodore Flood, avec son navire, servait en quelque sorte de guide puisque c'était Coqdor qui, à lui seul, renseignait l'ensemble de la flotte.

Et cette horde de grands et de petits astronefs prit position alentour de la planète Titan.

– Qu'allait-il se produire ?

Jusqu'au bout, le doute était possible. Cependant, le chevalier demeurait intimement persuadé que les renseignements donnés par le Marsupial étaient justes, et Wilfrid, muni du fameux casque-médium, avait, lui aussi, observé le travail des mystérieuses créatures.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Moins d'une heure encore.

Entre-temps, on cherchait le vaisseau fantôme, car ordre avait été transmis, à tous navires apercevant l'insolite bâtiment, de l'arraisonner.

Coqdor avait mis tout le monde en garde : les êtres inconnus, tout en couvant un monde calqué sur celui de la Terre et des hommes, disposaient de moyens redoutables.

Il avait pu observer la puissance de la neige de feu. Il avait fait la triste expérience de la captivité dans les sphères transparentes.

De tels êtres pouvaient garder en réserve bien d'autres systèmes, en cas de conflit.

Les minutes suprêmes furent agaçantes au plus haut degré.

Tchou, selon son habitude, ne disait rien ou peu de chose et les cosmonautes du *Sterne* se doutaient sans doute peu de ce qu'il pouvait bien penser.

Il n'en était pas de même de Bruno Coqdor.

Le chevalier, lui-même singulièrement tourmenté, devinait ce qui se passait dans l'âme du noble garçon.

Au cours des périls communs, il avait eu le temps d'apprécier le



caractère du fils des mandarins et, passant sur l'indiscrétion qu'il y avait à agir ainsi, il pénétra, psychiquement, le cerveau de Tchou, tout en feignant de s'intéresser à Râx auquel il distribuait, par bribes, quelques friandises sucrées.

Tchou portait une double image en lui, images de deux hommes pour lesquels il était en peine.

L'un de ces hommes était Claude Dalbret et l'autre le Marsupial lui-même.

Tandis que, à bord, on se préparait au combat, comme toute l'immense flotte chargée par le Martervénux de mettre un terme aux agissements des êtres inconnus, Coqdor s'approcha de Tchou.

– Ami, lui dit-il, ne devons-nous pas les sauver ?

Tchou fut sans doute un peu surpris de se voir aussi subtilement pénétré.

Toutefois, les soubresauts, haut-le-corps, et autres mouvements de stupéfaction n'étant pas de son bord, il garda une certaine sérénité et répondit à Coqdor :

– Claude est notre camarade... Quant à cet homme qu'on appelle le Marsupial, il a beau être un hors-la-loi, nous lui devons la vie...

– Je vois, cher Tchou, que nous sommes d'accord. Aussi, dans le cas où quelque chose serait possible en leur faveur ?...

– Je suis prêt à vous suivre, Chevalier. Parce que, très vraisemblablement, le vaisseau fantôme s'est rapproché de Titan. Le Marsupial, curieux avant tout, doit se soucier assez peu de la flotte. Ce qu'il veut, c'est savoir ce qui va se passer, et comment se réalisera la création nouvelle.

– Et Dalbret, ami Tchou ?

– Lui, il court après cette entité féminine. Il ira jusqu'au bout, puisqu'il a eu la faiblesse de nous abandonner pour retourner sur le vaisseau fantôme. Mais je pense, acheva tranquillement le Chinois, que nous devons tout mettre en œuvre pour arracher, le premier à sa fatale curiosité, le second à son mirage.

Coqdor serra muettement la main du vaillant jeune homme.

Un peu après, le navire du Marsupial fut signalé.

Ainsi qu'on pouvait s'en douter, il croisait à quelques dizaines de milliers de mètres seulement de la surface de Titan, c'est-à-dire à peu près à la limite de l'atmosphère méphitique couvrant actuellement la genèse en second.

Coqdor n'hésita pas, se rendit auprès du commodore Flood et sollicita la permission de prendre place à bord d'une des soucoupes-canots du bord, afin de rejoindre le vaisseau fantôme.

Flood fut un peu étonné, mais aucun règlement ne s'opposait à ce genre d'incursion, d'autant que l'arraisonnement du navire hors série faisait partie des consignes des cosmonautes.

Il en rendit simplement compte à l'amiral et reçut son agrément.

D'ailleurs, on savait un peu partout que, en dépit de sa simplicité, le chevalier Coqdor avait l'estime des autorités les plus hautes et qu'il était bon de tout mettre en œuvre pour le satisfaire.

Moins d'une demi-heure avant le moment supposé où la dernière étincelle sur Titan parachèverait le surgissement d'un monde, une soucoupe volante, pilotée par deux hommes seuls, filait à la limite de l'atmosphère titaniennne.

Cette fois, le chevalier n'avait pas voulu se séparer de Râx, et son fidèle pstôr, heureux pour peu qu'il ne quittât pas son maître, avait pris place dans le cockpit.

Ils furent bientôt en vue du vaisseau fantôme.

Alentour, il y avait tant de navires dans l'espace, disséminés autour de la planète, qu'on en apercevait quelques-uns à l'œil nu, à peu près dans tous les azimuts.

Dans peu de temps, si vraiment cette sorte de miracle s'accomplissait, on appliquerait l'article 723 dans toute sa rigueur, dans toute son horreur.

Et un ouragan de fer et de feu dévasterait tout, tuerait ce monde naissant.

Coqdor sentait son cœur saigner devant de tels faits.

Mais, depuis que le monde était monde, les humanoïdes avaient fait la guerre.

Après les guerres planétaires, elles étaient devenues interplanétaires.

On s'était battu entre systèmes, entre constellations.

Les hommes, soucieux de leur sécurité spatiale, avaient fini par décider la Confédération Galactique, avec un code sévère, qui excluait toute idée d'invasion extérieure.

Il le fallait donc, encore que Coqdor estimât que, du point de vue de la morale, les humains avaient encore fort à faire.

Du moins, s'il ne pouvait sauver l'univers où Magali allait naître, souhaitait-il arracher à la destruction les deux humains que portait encore le vaisseau fantôme.

La soucoupe, signalée à toute la flotte, avait franchi sans encombre les lignes spatiales, et arrivait très près du navire du Marsupial.

Alors, Coqdor appela, par radio, ceux du vaisseau.

Le Marsupial, au bout d'un moment, répondit :

– Oui. Ici le Marsupial. Que me voulez-vous ?

– Coqdor vous parle, Marsupial. Une flotte immense entoure Titan. Le Présidium du Martervénux a ordonné la destruction du monde inconnu, s'il se produit vraiment.

– Je le sais. Je capte leurs damnées radios.

– Savez-vous aussi que vous êtes aussi mal placé que possible, que votre navire est sous le feu des astronefs ?

– C'est pour me dire cela que vous me dérangez ?

– Marsupial, c'est un suicide... ou presque.

– Mêlez-vous de vos affaires.

– Vous refusez de m'écouter, de vous rendre à mes raisons. C'est évidemment votre droit.

– Les hommes ne m'intéressent pas. Leurs manigances encore moins. Surtout alors qu'ils se préparent à détruire ce miracle qu'est la naissance de la vie.

Coqdor resta silencieux un instant.

L'argument lui faisait mal. Dans sa brutalité, le Marsupial ne disait-il pas tout haut ce que lui pensait tout bas ?

Mais Tchou, qui se tenait près de lui, parla à son tour.

– Marsupial, nous respectons vos idées. Toutefois, il y a près de vous un de nos camarades...

– C'est vrai. Mais il est à mon bord librement. Il a choisi...

– Je voudrais, dit Tchou, que le chevalier Coqdor puisse lui parler.

– À votre aise...

Une voix altérée s'éleva dans le micro. Prenant le duplex, il était vraisemblable que Claude Dalbret n'était pas loin.

– C'est vous, Dalbret ?

– Oui, Chevalier.

– Vous savez ce qui va se passer ?

– Dans quelques minutes, la vie va naître, Magali va naître et...

Tous les contrôles de la flotte du Martervénux, de la soucoupe volante et du vaisseau fantôme enregistrèrent à la fois la dernière étincelle sévissant sur Titan.

Pendant une fraction de seconde, sur les écrans de la sidérotélé, tous virent la merveille.

Un monde naissant, des forêts vivaces où grouillaient les oiseaux, les animaux, les reptiles, des océans féconds d'où tout un peuple de poissons et d'êtres divers surgissaient.

Dans une féerie de couleurs, dans le déchaînement des vibrations, on découvrait, au sommet de cette hiérarchie de vie, aboutissement d'une évolution créatrice qui se présentait sur plan simultané, le couronnement de toute genèse, le couple miraculeux de l'homme et de la femme.

Coqdor, et aussi Tchou, crurent entendre un cri suprême, dans leur micro, le cri émerveillé de Claude Dalbret :

– Magali !...

Mais, à la même seconde, alors que l'incroyable chose se vérifiait, les amiraux de la flotte du Martervénux donnaient tous le

même ordre à la fois.

Un ordre qui tenait en un seul mot bref :

– Feu !...

Un torrent de torpilles atomiques et de jets d'inframauve balaya toute la surface de la planète Titan.

Ce fut, pendant plus d'une heure, un déluge infernal, un raz de marée effrayant, des ouragans fulgurants qui détruisaient, rongeaient, massacraient.

Et il n'y eut plus rien, que des vestiges calcinés, ravagés, tristes restes d'un univers qui n'avait pas eu une minute pour se réaliser.

L'article 723 était appliqué, la mission de la flotte martervénusienne accomplie.

Le vaisseau fantôme du Marsupial avait disparu dans le torrent de feu, tellement prompt que les êtres mystérieux, si bien équipés soient-ils, n'avaient pas eu le temps de réagir et avaient été tués au moment même de leur naissance.

Le commodore Flood pouvait être fier de lui : les états-majors se congratulaient.

Le Présidium du Martervénux, tenu au courant dans les instants qui suivirent, envoya ses félicitations, décerna un certain nombre de distinctions honorifiques aux principaux gradés parmi les cosmonautes, et déclara que tout était pour le mieux puisqu'on avait détruit un monde susceptible (pourquoi pas ?) de détruire lui-même la galaxie.

À bord de leur soucoupe, Coqdor et Tchou, assez tristes, regagnaient le *Sterne*.

– Après tout, dit Coqdor au bout d'un instant, le vaisseau fantôme a peut-être échappé. N'est-ce pas, ami Tchou ? Le Chinois le regarda :

– Vous avez encore lu dans ma pensée, Chevalier ?

– Non, sincèrement non. Mais j'imagine aisément que c'est ce que vous espérez, au fond de vous-même. Bien que les chances de survie du navire du Marsupial, dans cette tempête de feu qui a brisé un monde en gestation, soient en fait très minces.

Le Sino-Terrien conclut, digne descendant des sages millénaires :

– Le Marsupial n'aimait plus les humains. Notre camarade Dalbret, lui, a voulu mourir pour une femme morte, puis pour une femme qui allait naître. Au fond, c'était la même. Il aimait. Il les a aimées l'une après l'autre, parce que l'homme a besoin d'aimer.

Et le chevalier Coqdor, heureux de tant de sagesse, approuvait en souriant, tout en caressant le mufle du monstre Râx.

**FIN**

[\[1\]](#) Voir : *«Le Treizième signe du Zodiaque, la Planète de feu, les Portes de l'aurore, etc.»*.

# Table des matières

[1]